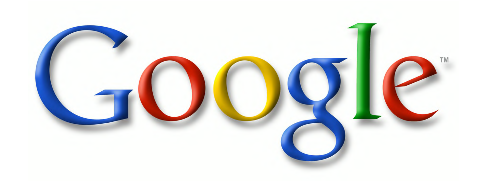
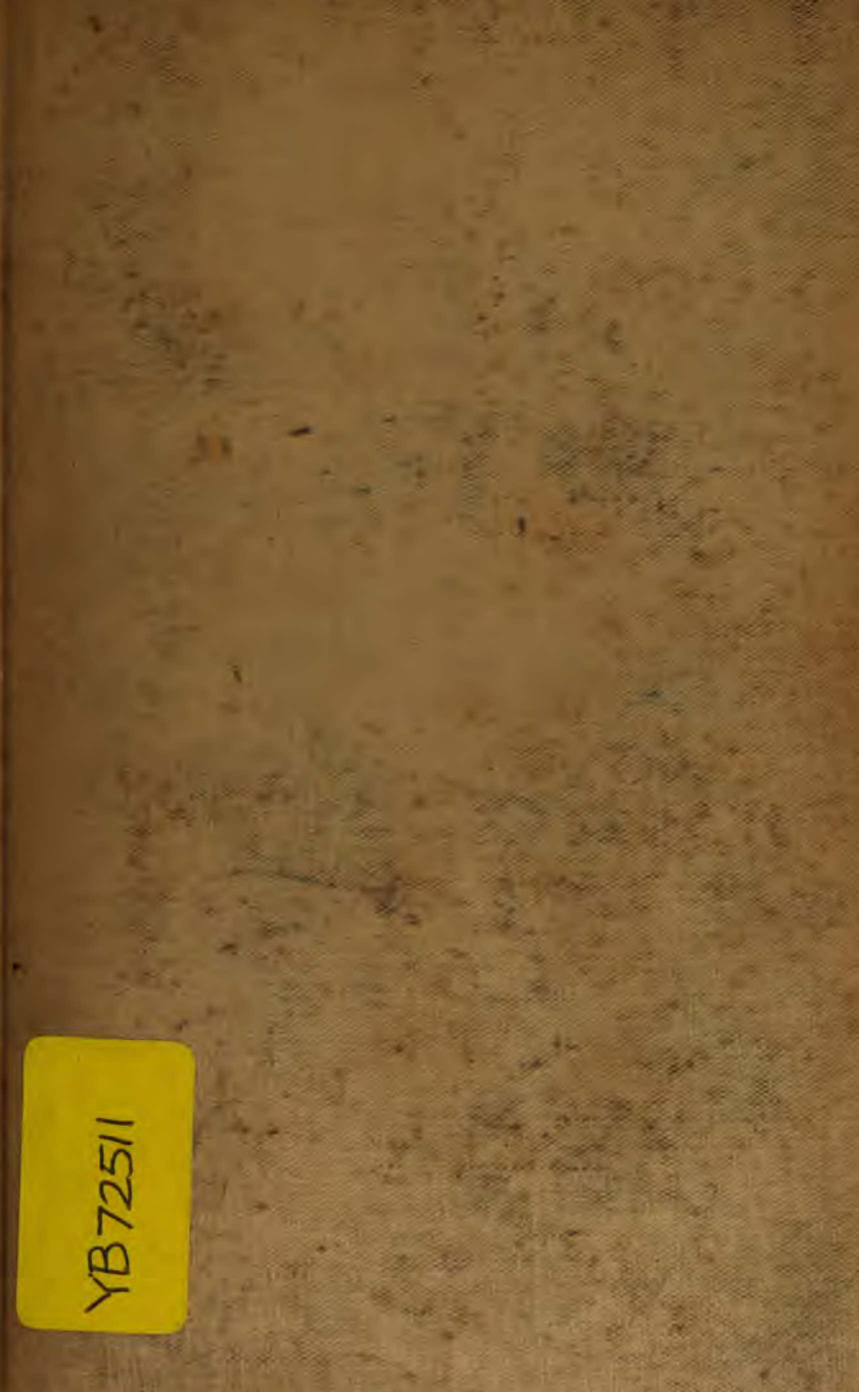



YB 72511

CONFIDENCES
D'UN JOURNALISTE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

CONFIDENCES
D'UN
JOURNALISTE

PAR

MAXIME RUDE

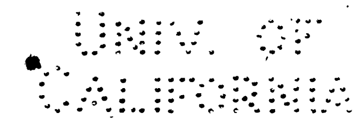
Haineux ne puis,
Flatteur ne daigne,
Rude je suis.



PARIS
LIBRAIRIE ANDRÉ SAGNIER
9, RUE VIVIENNE, 9
PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

1876

Clerbois.



CONFIDENCES

D'UN JOURNALISTE

I

Sommaire : Un début au *Figaro* littéraire. — Portrait de M. de Villemessant. — Première entrevue et premier mot. — Portrait d'Alphonse Duchesne. — M. de Villemessant journaliste anti-littéraire. — Louis XI et Olivier le Daim. — La critique à la fourchette. — Comment Rochefort n'eut pas sa canne. — Le piqueur dans le chenil. — Une *claque* forcée. — Villemessant politique. — Anecdotes.

Il est certain que quiconque avait une pointe de feu dans l'esprit, — jeune homme à ses débuts ou homme de lettres et journaliste ayant déjà pris le courant, — se plaisait, il y a seize ou dix-sept ans, à passer par le *Figaro* littéraire.

About venait d'y écrire ses chroniques

d'une plume légère et impertinente; Mürger s'y consolait de la *Revue des Deux-Mondes*; Sarcey, qui était alors de Suttières, y avait prêché un peu de morale inutile; Auguste Villemot y causait en premier-Paris; Monselet y publiait ces fantaisies et ces scènes parisiennes qui ont marqué l'originalité de son talent; Aurélien Scholl y troussait l'écho et la nouvelle à la main avec autant de netteté que de vivacité. Le *Figaro* était lu dans tous les mondes. Si M. de Pène avait soulevé tout le corps des officiers avec une boutade qui faillit lui coûter la vie en duel, Jules Noriac, en revanche, avait fait rire l'armée elle-même avec *Le 101e Régiment*.

J'étais alors, pour ma part, le tout jeune homme avant ses débuts, — dans le journalisme du moins. Au retour d'un voyage en province, j'eus la tentation, dans une heure d'ennui, d'écrire quelques petites scènes satiriques sur les préjugés anti-littéraires des bonnes gens qui végètent là-bas dans le plus épais dédain des choses de l'esprit. L'article fait au galop de la plume, je courus le porter boulevard Montmartre, — ou plutôt rue Ri-

chelieu,... à la concierge du *Figaro*. Il n'y a que les débutants pour se fier ainsi à une concierge et à leur étoile.

De fait, je ne connaissais personne au journal, et j'étais à cette époque, — ce que je suis resté depuis, — d'une timidité ou d'une fierté qui me défendait de m'exposer à une réception humiliante ou ridicule à mes yeux. Je m'empresse de la signaler comme un défaut capital, par ce temps d'intrigants et d'éhontés, aux novices qui ont leur trou à faire quelque part. Malheur aux délicats !

C'est la seule fois de ma vie que je n'aie point eu à en souffrir, et l'occasion, comme on voit, n'était pas des plus sérieuses. Quelques mois après, j'avais absolument oublié ma fantaisie satirique, lorsque je la trouvai tout au long, du titre à la signature, certain mercredi, en ouvrant le *Figaro* bi-hebdomadaire. Tout Paris l'ouvrait avec curiosité, le mercredi et le samedi : mon cas n'était pour rien dans mon empressement.

Des amis me poussant (ô candeur de la vingtième année !) Je me décidai à aller le lendemain boulevard Montmartre. Les bureaux du *Figaro* étaient alors dans la maison

Frascati, quatrième étage au-dessus de l'entresol, au balcon. Je montai, assez embarrassé, le large escalier de marbre. Qu'allais-je dire ?

C'est moi qui suis Guillot...

La chose ne me semblait pas en valoir la peine. Je ne jurerais pas de n'avoir point descendu la quatrième volée pour la remonter ensuite du pied le plus lent et le plus indécis. Le hasard voulut que, comme j'arrivais à la porte, un domestique l'ouvrit. Face à face avec le garçon, il me fallut parler.

— M. de Villemessant ? demandai-je.

Comme il s'était effacé, j'étais déjà dans l'antichambre. A gauche, un salon était ouvert.

— Le voici, monsieur, me répondit le domestique en me désignant du regard un homme d'un embonpoint menaçant, mais encore en harmonie avec sa taille, qui, debout devant une table, feuilletait une collection de journaux.

Je n'avais plus à reculer. Au bruit de mon pas, le rédacteur en chef du *Figaro* leva la tête et arrêta sur moi des yeux calmes en ap-

parence, mais fouilleurs. Sous des cheveux coupés assez courts et permettant juste au peigne de dessiner la raie, le front était bas et obstiné, le nez busqué se dilatait aux ailes ; la lèvre inférieure détachée et tombante, le large menton qui se dédoublait, accusaient, en même temps que des aspirations matérielles, une grande puissance de volonté.

L'avouerai-je ! J'arrivais simplement pour le remercier. Il m'en épargna la peine, dès qu'il sut au premier mot de quoi il s'agissait. Son œil bleuâtre s'était adouci sous le sourcil épais, sa lèvre supérieure s'était détendue sous la moustache noire.

— Eh ! bien, me dit-il, vous avez passé à la caisse ?

Le dernier des jeunes *reporters* d'aujourd'hui me prendra en pitié ou me couvrira de son mépris, mais je déclare avoir rougi à cette question.

— Non, monsieur, répondis-je.

— Comment ? non ? mais je vais vous y conduire.

Et m'ayant entraîné à travers cette antichambre obscure où le député Didier devait lui administrer plus tard une volée de coups

de canne, M. de Villemessant me fit entrer dans les bureaux et me présenta à la caisse.

— Avez-vous déjà écrit quelque part ? me demanda-t-il.

— Dans un journal ? Non, monsieur.

— Dites donc, Duchesne, cria M. de Villemessant, encore un pucelage ! En avons-nous eu de ceux-là ?

Il y avait en moi plus d'une délicatesse qui n'était pas encore déflorée : la plaisanterie équivoque d'un homme de cinquante-six ans vis-à-vis d'un jeune homme de vingt, avait froissé une de ces sensitives. J'ai mûri de toutes façons, mais je comprends toujours le respect de la jeunesse.

A cette apostrophe, Alphonse Duchesne montra sa tête aux longs cheveux grisonnants, aux traits réguliers, même fins. On voyait que le binocle était à poste fixe sur le nez ; le large ruban moiré, qui en pendait, contrastait comme recherche d'élégance avec le coin de feu bleu bordé de rouge. J'avais précisément à remercier Duchesne de quelques lignes fort agréables qu'il avait consacrées à un petit volume de poésies publié un an auparavant. J'appris alors que je lui étais redevable d'une

autre gracieuseté : c'est lui, qui, étant chargé de la lecture des articles, frappé du nom dont le mien était signé, l'avait tiré du chaos des manuscrits.

Je reviendrai à Duchesne avec qui j'ai été très-lié dans la suite, au *Figaro* et hors du journal. Je veux d'abord donner tout entier, s'il est possible, cet homme fait de contrastes, d'oppositions, de bizarreries, qu'on voit généralement d'un bloc et qui parfois s'échappe à lui-même,— qu'on juge avec trop d'indulgence ou avec une extrême rigueur et qui, dans tous les cas, est un type curieux de notre époque de décadence : M. de Villemessant.

La gloriole d'un premier article au *Figaro* ne m'avait pas enivré et je n'y retournai que dix-huit mois après. J'avais rêvé mieux pendant ce temps-là ; mais le mieux n'est malheureusement qu'un rêve. Je m'étais retrouvé pourtant en face de M. de Villemessant en allant déposer au journal deux ou trois exemplaires d'un nouveau volume de poésies. Comme il était dans les bureaux, je jugeai convenable de lui en offrir un. Il le prit poliment, mais avec un étonnement visible et qui montrait assez qu'il n'était pas accoutumé de recevoir

en mains pareilles inutilités. Au moment où je me retirais, je vis se dresser, au-dessus d'un pupitre d'administration, une tête de jeune homme à l'œil inquiet qui se nommait encore François Lédy et qui, depuis, en passant à la rédaction, s'est appelé Francis Magnard. J'en parlerai à son tour.

Lorsque je rapportai un article, boulevard Montmartre, le rédacteur en chef du *Figaro* avait cédé la place à son gendre Bourdin, comme il l'avait voulu faire, deux ans auparavant, en faveur de son autre gendre B. Jouvin. Nombre d'abonnés avaient battu en retraite avec lui, l'avenir du journal était menacé, le nom de Villemessant était nécessaire à son existence : il fallut rehisser ce pavillon du succès en tête de sa première page.

Pourquoi ?

Il est un genre de presse où l'actualité est tout, et M. de Villemessant a le génie de l'actualité : il l'invente au besoin. De plus, il a le génie du boniment, du mot portant coup à l'abonné et au lecteur qu'il séduit, qu'il touche, qu'il attendrit pour peu qu'il s'en donne la peine, et en se jouant. On a dit, je crois, que c'est Bilboquet journaliste. Soit ! mais c'est le

journaliste d'instinct et de tempérament. Il n'a pas besoin de prendre une plume et il n'en prend pas. Il n'a jamais écrit trois lignes de ce qu'il a signé. Lui-même l'a avoué, si j'ai bien lu, dans ces Mémoires, pièces et morceaux cousus à la diable, — auxquels il aurait pu donner le titre que la comtesse Dash m'annonçait, un jour, pour les siens : « Mémoires des autres. »

Autrefois, en effet, M. de Villemessant invitait Duchesne à déjeûner et parlait pendant tout le temps l'article qu'il voulait faire. Duchesne notait les idées, le mouvement, les mots même par instants, — de ceux-là, que le *patron*, — comme on appelait et on appelle sans doute encore le rédacteur en chef du *Figaro*, — savait seul trouver. Il rédigeait là-dessus ces espèces de manifestes qui ont toujours fait l'admiration des badauds, et parfois celle des gens du métier. Malheureusement la couleur ne pouvait être entièrement conservée, — la plume gâtait beaucoup de choses en châtiant les licences et en tarissant les cascades du monologue. Villemessant qui parle est autrement vivant, capricant, typique, que Villemessant qui écrit ou fait écrire. Du-

chesne le vernissait trop ; ses secrétaires d'aujourd'hui, en revanche, ne savent pas encadrer sa familière originalité.

Ce n'est pas qu'il demande à ce qu'on le fasse littéraire, grands Dieux ! Le côté littéraire l'ennuie furieusement. A l'époque où madame Sand fit représenter à l'Odéon *Le Marquis de Villemer*, j'allai un dimanche, — jour où M. de Villemessant ne sortait jamais, — lui proposer un portrait de madame Sand à Nohant. Nous en causâmes pendant une demi-heure, en tête-à-tête, dans son salon de la maison Frascati : c'était, en somme, une actualité, et les détails que je lui donnais lui paraissaient intéressants.

— Faites cela, me dit-il, et envoyez-le moi demain.

Le mardi, je ne trouvai pas à l'imprimerie d'épreuves de l'article. Je n'avais rien oublié, pas même les poules de Nohant, mais, par respect pour madame Sand, et l'ajouterai-je ? pour moi-même, j'avais voulu procéder d'une façon un peu plus élevée qu'un huissier en saisie, un inspecteur de basse-cour et un domestique indiscret. J'allai trouver M. de Villemessant, croyant à un oubli.

— Eh ! bien, me dit-il dès qu'il m'aperçut, ce n'est pas ce que j'attendais. Je vous demandais simplement du papotage, et vous m'envoyez un morceau de littérature. C'est bien assez de Jouvin pour me faire de ces choses-là !

Je me rappelle, à ce propos, qu'il me parlait théâtre, un autre jour.

— Je suis continuellement, — me disait-il, en discussion avec mon gendre Jouvin pour les comédies en habits noirs, et nous ne nous entendrons jamais. Lui, il aime ça, — moi, je le trouve embêtant, assommant, et je ne démordrai pas de mon opinion. Quand je vais au spectacle, ce n'est pas pour voir des messieurs comme tous ceux que j'ai rencontrés dans la journée, se racontant les mêmes choses et jouant souvent les mêmes rôles. Je le confesse, j'aime cent fois mieux le drame de cape et d'épée, les chapeaux à plumes, les pourpoints, les épées en verrouil. Cela me change. Je vois des gens autrement habillés que vous et moi, j'entends parler une autre langue que celle du boulevard Montmartre et de la Bourse. C'est une distraction, et je suis d'avis que le théâtre est fait avant tout pour mon plaisir.

Telles étaient les idées de M. de Villemessant sur l'art dramatique et les morceaux de littérature. Je ne crois pas qu'elles aient varié depuis, — ses intérêts n'y ayant jamais été engagés. Il a toujours tenu une nouvelle à la main réjouissante à la hauteur de tous les chefs-d'œuvre. Si des littérateurs se sont introduits dans son journal et ont pu s'y installer un moment, c'est que la vogue les y poussait ou était venue les y chercher. M. de Villemessant, qui, avant le talent, voit le succès, se résignait à n'être plus un juge : il était le condamné secret de la voix publique.

Au reste, comment aurait-il jugé?

Si jamais rédacteur en chef n'a été plus tourmenté de la mise en pages de son journal, aucun n'a moins eu non plus l'habitude ou le temps de le lire. De là, des conséquences incroyables, des influences inouïes sur un homme de cette finesse et de cet esprit, et d'autant plus dangereuses qu'il revient difficilement d'une première impression. Ses rédacteurs attitrés savaient tous, par exemple, à certaine époque, qu'il suffisait de l'appréciation du barbier qui le rasait, chaque matin, pour leur faire *flanquer leur canne,* selon le

mot du « patron », ou pour les bombarder d'une gratification imprévue. Louis XI n'écoutait pas mieux Olivier le Daim. En même temps, M. Villemessant allait, chez Leblond ou chez Peters, prêter, en déjeûnant, l'oreille à la critique. L'opinion d'un imbécile qui digérait mal à côté de lui pouvait être souveraine : personne ne l'ignorait.

Un grand garçon que je ne nommerai pas, plus joueur encore que journaliste et souvent étrillé au baccarat, exploitait cette faiblesse du « patron » d'une façon assez amusante. Je ne sais si M. de Villemessant l'a trouvée *bien bonne, celle-là,*—selon une autre de ses expressions favorites, — ayant fini par se douter du coup qu'on lui montait. Le rédacteur en question, décavé en ses dernières séances au cercle de la Maison d'Or, priait deux amis, inconnus au rédacteur en chef du *Figaro*, d'aller déjeûner au restaurant du passage des Princes, le jour où sa chronique paraissait. Il s'agissait simplement de s'asseoir à une table voisine de celle de Villemessant et d'égayer le filet-aux-pommes de ce bout de conversation :

— A propos, as-tu lu l'article de X*** ce matin?

— Non, pas encore.

— Ah! mon cher, demande le *Figaro!* C'est un pur chef-d'œuvre; tu vas voir.

— Garçon, le *Figaro*!

M. de Villemessant haletait. Le second compère se plongeait dans le journal, et le défilé des exclamations ne tardait pas à étoiler sa lecture.

— Oh! charmant! — Quel esprit que ce X*** ! — Adorable! délicieux! — Il n'a jamais encore réussi un article comme ça. — C'est incroyable! — Eh! bien, tu as raison : c'est un pur chef-d'œuvre!

— Garçon, l'addition! criait M. de Villemessant, qui accélérait son déjeûner à mesure que croissait l'admiration du voisin.

Et il partait comme une bombe dans la direction de la rue Rossini, où les bureaux du *Figaro* avaient été transportés.

— Personne n'a vu X***? demandait-il en y arrivant.

— Non, — il n'est pas encore venu.

— Ah! mes enfants, on ne parle que de sa chronique dans Paris. Il n'y a qu'une voix là-dessus : c'est un chef-d'œuvre!

Vous comprenez que X*** ne se laissait pas désirer longtemps : il avait l'entrée trop belle. Ajouterai-je qu'il n'effectuait jamais sa sortie sans emporter une forte avance ou une gratification ?

La durée du premier traité de Rochefort, qui venait de débuter au *Figaro*, n'avait pas encore expiré (et elle était courte) que M. de Villemessant s'écriait, un matin :

— Décidément, ce Rochefort n'a rien dans le ventre ; je vais lui flanquer sa canne !

Le soir même, il rencontrait, au foyer des Variétés, je crois, un haut personnage de l'empire (chose singulière !) qui lui dit :

— Vous avez un rédacteur qui promet beaucoup. Il n'est pas encore fait, mais il a de l'incisif, de l'amer, du mordant : il peut aller loin.

— Et lequel ? demanda M. de Villemessant.

— M. Rochefort.

Le lendemain, dans les bureaux du *Figaro*, « le patron » faisait explosion.

— Ah ! ce Rochefort ! Quelle jolie chronique il a faite, mes enfants ! Il a de la dent,

celui-là ! C'est ce que tout le monde disait hier soir au théâtre ; le duc de*** était enthousiasmé... Mais où est-il, ce Rochefort ? Il ne vient donc jamais ici ? Qu'on aille me chercher Rochefort ! Il faut qu'on me le trouve !..

Et Rochefort fut amené, et, séance tenante, M. de Villemessant signait avec ce Rochefort, qui n'avait dans le ventre ni plus ni moins que la veille, le nouveau traité qui couvrait d'or son chroniqueur.

On pense comme au milieu des incertitudes, — des contradictions, des coups de girouette de cet homme-bourrasque, la situation de ses rédacteurs était vacillante. Lorsque j'avais l'occasion d'aller, le matin, aux bureaux du *Figaro* et que j'y arrivais avant « le patron », j'ai été témoin de ces transes que l'on déguisait sous les plaisanteries, mais où l'on se demandait en ravalant sa peur dans un sourire : « A qui le tour ? » Duchesne luimême était parfois inquiet. C'est le jeudi, surtout, que tout le monde frissonnait jusqu'au soir si M. de Villemessant n'avait point paru dans la matinée.

En quelques mots, voici pourquoi :

M. de Villemessant avait l'habitude de dîner tous les mercredis chez Bonvalet, au boulevard du Temple, avec de gros négociants de la halle au beurre. Le dîner ne l'intéressait guère : il est à table d'une sobriété à laquelle sa mine et son embonpoint donneraient à tort le plus large démenti ; d'autre part, il n'attendait point des marchands de beurre une fourniture de nouvelles à la main. Mais il aime le jeu, et, la nappe tirée, on jouait toute la nuit dans le cabinet de Bonvalet. Villemessant en gain descendait avant midi de son appartement de la rue Rossini aux bureaux de son journal, et c'était, à lui seul, une éclatante fanfare de belle humeur. — Villemessant nettoyé de quelques billets de banque restait couché jusqu'à cinq heures, et alors gare la trombe ! J'ai vu des rédacteurs se tapir tremblants dans un coin quand la porte s'ouvrait. C'était l'effet du piqueur entrant, le fouet en main, dans le chenil. Ces malheureux, pelotonnés dans leur épouvante, causaient pitié et... mépris. Jamais l'indépendance ne m'a semblé plus digne de tous les sacrifices ; je savais bien déjà que c'était une fille sans dot, mais on garde au moins, en l'épousant,

la dignité du caractère et de l'esprit. Les libéralités de M. de Villemessant compensent-elles ces despotiques humiliations ?

Il est, en effet, libéral à ses heures ; je l'ai même connu généreux à une époque où il ne gagnait pas un demi-million par an comme aujourd'hui, — mais généreux sans discernement. Les derniers étaient trop souvent les premiers, comme dans cet évangélique royaume des cieux qui n'a rien de littéraire. Monselet a dit, un jour, que le rédacteur en chef du *Figaro* prenait un ramoneur au coin de la rue, le débarbouillait, lui mettait une plume à la main et le faisait journaliste. C'est à peu près exact. Le ramoneur est-il bien débarbouillé? Le journaliste ne mêlera-t-il point de suie à son encre? Qu'importe, s'il barbouille beaucoup et au gré du patron ! Barbouilleurs et débarbouillés, abatteurs de lignes et de copie, tous gens dont M. de Villemessant a fait la valeur, lui doivent certainement de la reconnaissance, mais je ne sais pas de vrai littérateur qui puisse la partager quand on pense aux largesses incomparables dont il a engraissé ce menu frétin.

En somme, il le paierait cher, ne serait-ce

que pour avoir une *claque* à portée de sa voix. Parler est une des jouissances de ce pacha. Il a beaucoup vu, beaucoup entendu; il conte bien et à sa façon, débitant d'un ton sérieux, grave, — de cette voix étrangement enrouée qui lui est particulière, — les choses les plus gaies et les plus folles. Tant pis alors pour celui qui n'est pas averti et ne rit pas à temps! Mauvais point difficile à effacer. Les familiers, les malins partent à l'endroit juste, à la même seconde, comme si tous avaient la même détente. Ne pas rire du tout, — c'est la condamnation sans appel.

— Ce S*** est bête comme une oie! disait, un jour, M. de Villemessant de quelqu'un qui avait fait, au *Figaro* même, ses preuves d'esprit, — mais que son indépendance et son dandysme avaient laissé froid à une anecdote du « patron ».

J'ai bien peur d'avoir fait la paire avec S***, une ou deux fois.

On n'attend pas, je suppose, que je parle du Villemessant politique. Ce n'est pas même Scapin. Jadis, il se réveillait de temps en temps légitimiste quand le grand X***, — le

même que déjà je n'ai pas nommé, arrivait chez lui à son petit lever. On devine que X*** avait ses raisons pour faire une visite de si bonne heure, — mais il lui était aisé de les masquer d'un prétexte. C'était, d'abord, le seul moment de la journée où l'on fût sûr de trouver M. de Villemessant, de le tenir, surtout : il fallait le prendre en caleçon de flanelle et entre les mains du barbier. Celui-ci parti, X*** faisait deux ou trois tours de chambre, puis, s'arrêtant devant un médaillon :

— Quel beau front ! disait-il. Quel œil doux et imposant à la fois ! Quel grand air dans toute cette figure !

— De qui parlez-vous donc ? demandait « le patron », la tête encore dans la cuvette.

— Mais de Mgr le Comte de Chambord.

— Ah ! oui, — n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? répétait M. de Villemessant en s'approchant du médaillon.

— On sent qu'il est roi, — répondait X***. Mais quelle mansuétude dans cette majesté !

— Et comme c'est ça ! soupirait M. de Villemessant.

— Au reste, vous l'avez superbement

peint en deux mots : l'œil d'un roi et le sourire d'un ami.

Le patron était attendri ; le portefeuille ou la caisse allait s'ouvrir.

Je ne crois pas que le médaillon de Napoléon III, même après le plébiscite, aurait produit cet effet. Mais cette sentimentalité intermittente n'a jamais eu la profondeur d'une conviction raisonnée.

Avant tout, M. de Villemessant est et sera l'homme du pouvoir institué. Ce ne serait rien, si M. de Villemessant, après un semblant d'indépendance, n'eût travaillé à consacrer le pouvoir usurpé. Ce paradeur légitimiste de Frohsdorff, de Vienne et de Genève, a matelotté en 1870 la légitimation du crime de l'Élysée. Politiquement, — puisque le rédacteur en chef du *Figaro* a tourné à la politique, — voilà ce qu'on ne saurait oublier et ce que je me contenterai de noter. Le sens littéraire n'est malheureusement pas le seul qui ait manqué à M. de Villemessant.

II

SOMMAIRE : Gustave Bourdin. — Un mot de M. Thiers. — Un gendre républicain. — Baudruche-Jouvin ; ses conversations. — Duchesne et Alfred Delvau. — Un insurgé de 48. — Un mot de Poulet-Malassis. — Dehors et dedans. — Une révélation d'Alfred Delvau. — Une fête de la mort. — Jules Vallès. — Les phrases à casserolles. — Bohème hurlant et agneau sans pain. — Un pitre. — Souvenez-vous, M. de Villemessant !

Je veux dire quelques mots de Gustave Bourdin, quoique, mort en 1869, il soit déjà oublié. Il venait de la *Gazette des Tribunaux*, dont il était un des rédacteurs les plus appréciés, lorsqu'il épousa la fille cadette du rédacteur en chef du *Figaro*.

Physiquement, il rappelait toujours le Palais. Comme barbe, il ne portait que les favoris, mais d'épais favoris noirs taillés

à l'anglaise, dont le plus important des avoués pouvait être jaloux. Il était chauve à consoler Siraudin, myope à faire la joie de Paul Foucher. Mais il avait la figure sympathique. Il parlait vite et zézayait un peu : il n'en paraissait que plus simple, plus naturel et plus franc. Un bohème, plein de malice autant que d'esprit, prétendait que cette myopie n'était qu'un artifice, et ce zézaiement une façon d'être pris rondement pour « un bon garçon ».

Cela remet en mémoire le mot de M. Thiers sur son collègue Humann, — ministre de Louis-Philippe :

— Humann parle alsacien pour se faire croire honnête homme.

J'ai toujours pensé que la supposition était injuste... pour Bourdin. Il pouvait promettre parfois ce qu'il n'était pas sûr de tenir. Fallait-il lui en garder sérieusement rancune ? Il n'était point le maître absolu, lors même qu'il avait été investi par son beau-père de la rédaction en chef du *Figaro*. De temps en temps, M. de Villemessant arrivait de Chambon, — sa retraite auprès de Blois, — et tombait dans les bureaux comme une

rafale. Plus d'un article était emporté du coup. Bourdin n'avait pas de résistance en pareil cas. En revanche, il n'a jamais fléchi, pour la satisfaction de son beau-père, dans son opinion politique : il était républicain quand il devint le gendre de M. de Villemessant, et, de langage comme d'idées, il resta républicain. Je me rappelle une conversation, au café Frascati, — aujourd'hui disparu, — qui, dès le premier jour de nos courtes relations, me l'avait fait prendre en estime particulière. Il avait d'ailleurs épousé la plus droite des femmes, et, en mourant, sa consolation a dû être de laisser ses enfants à la garde de madame Bourdin.

Le plus antipathique des hommes est certainement M. Jouvin, — autre gendre et collaborateur de M. de Villemessant. Je me suis rencontré plus d'une fois avec lui, — surtout aux bureaux de l'imprimerie, quand il y venait corriger un de ces articles prétentieux, lourds, assommants, où il expectore ses lectures mal digérées, comme un cuistre, et où l'importance qu'il veut se donner crève, dès qu'on y touche, comme une vessie sous la

pointe d'aiguille. On dit que c'est un critique musical des plus compétents, — je le veux bien. Mais littérairement, il est insupportable, odieux. Ce n'est même pas du macaroni que cette langue pâteuse qu'il s'applique à tuyauter avant de la servir : c'est une colle blanche de cordonnier.. M. Jouvin, malgré ses préciosités, manque de race, comme écrivain autant que comme causeur. C'est pourtant difficile. Je n'ai jamais entendu langage plus commun et, pour tout dire, — plus grossier. M. de Villemessant, au milieu de ses rédacteurs, ne se pique pas d'être un délicat, mais le mot cynique se fond dans un éclair d'esprit. B. Jouvin n'a que le mot. Et avec cela, une insolence de mauvais goût qu'il porte, du reste, sur sa blème figure à lorgnon, le nez retroussé au vent, et qui se trahit jusque dans sa démarche traînante. Des années ont passé depuis que je ne l'ai vu pour la dernière fois à l'imprimerie Kugelmann, rue de la Grange-Batelière : il est toujours aussi ennuyeux en écrivant ; je ne sais si l'âge a châtié sa parole (car il n'a que trois ans de moins que son beau-père) ; si M. Jouvin m'intéressait, je le souhaiterais pour sa dignité.

J'ai souvent admiré la patience d'Alphonse Duchesne soumis, comme secrétaire du *Figaro*, aux caprices autocratiques de Villemessant, comme rédacteur, aux réserves de Jouvin qui entendait officier en pontife dans les cérémonies littéraires. Duchesne n'avait pas un talent de haut vol, mais, enfin, on pouvait le lire. Il était entré au *Figaro* après une assez verte réponse à une sortie du bon Sarcey contre les hommes de lettres de *cafés*. Il avait continué ses débuts par des *Lettres critiques*. M. de Villemessant avait bientôt senti qu'il lui était personnellement utile. Duchesne lui devint plus tard indispensable. De son côté, il avait besoin non-seulement de vivre, mais de faire vivre une famille, — des enfants. C'était le sacrifice forcé. Néanmoins, il y eut plus d'un nuage, et une vraie brouille. On va voir, à ce propos, comme la nécessité, — cette horrible entremetteuse, — peut rendre faible le plus intime de nos amis.

Un jour, parut dans le *Figaro* une lettre écrite de verve et à l'emporte-pièce, signée Junius et précédée d'un mot de billet original dans son cynisme, envoyé en même temps au rédacteur en chef. Le tout, copié par un

écrivain public, avait été apporté par un commissionnaire aux bureaux du journal, — boulevard Montmartre, — juste à l'heure où M. de Villemessant devait s'y trouver. Et il s'y trouvait. Cette lettre de Junius, qui promettait une série satirique, fit sensation. Une autre la suivit et produisit également son effet. M. de Villemessant l'avait payée largement, mais comme il n'aime pas être longtemps intrigué, il avait fait *filer* le commissionnaire. Le cas était prévu : le *fileur* revint bredouille. Curiosité de plus en plus exaspérée du « patron ». Duchesne, qui s'était séparé de lui depuis quelques mois, reparaît, le lendemain, dans les bureaux.

— Qui est ce diable de Junius ? demandait M. de Villemessant.

Duchesne avait souri. Le « patron » avait trop d'œil pour ne pas comprendre la signification de ce sourire. Il pouvait acheter ce secret à bon marché en se raccommodant avec son ancien rédacteur.

— Eh ! bien, Junius, — finit par dire celui-ci, — c'est Delvau.

Duchesne rentra en grâce et collabora à la suite de ces *Lettres de Junius*, qui devinrent

finalement l'occasion d'un steeple-chase où les signataires se distinguaient, comme les jokeys sur le champ de courses, par la couleur de la casaque. Je me souviens que la casaque orange était Barbey d'Aurevilly, dont je parlerai longuement plus tard.

En apprenant qu'il avait été démasqué par le seul ami, je crois, qui fût dans sa confidence, Alfred Delvau devint furieux. Le hasard le fit se trouver en face de Duchesne, vers cinq heures du soir, entre le passage Verdeau et le passage Jouffroy. La rencontre fut dure pour tous les deux. Delvau ne put maîtriser un premier mouvement et, d'un geste, il avait collé au mur le compagnon de ses jours de lutte et de pauvreté, — des jours qui font les affections sacrées.

— Pardonne-moi, lui dit Duchesne, tu sais bien à quelles extrémités j'étais réduit.

— Je ne te pardonne pas, — répondit Delvau en lâchant prise, — mais tu me fais pitié.

C'est Alfred Delvau lui-même qui m'a conté la scène, à cette même place, — sur le trottoir de la rue Grange-Batelière, — tout frémissant encore de ce souvenir. Je ne prétends pas excuser Duchesne, mais je dois ajouter que,

lorsqu'il devint comme le sous-rédacteur en chef du *Figaro*, il servit Delvau avec un dévouement qui palliait sa faute, s'il ne l'effaçait pas.

Ses fonctions étaient d'autant plus délicates, à cette époque, qu'il était cerné de camarades armés de *copie*. Entre eux et M. de Villemessant, qui ne partageait pas toutes ses sympathies, il fallait choisir. Duchesne a même eu le courage de combattre plus d'une fois les préventions et les idées du « patron ». Il était républicain et ne le lui avait jamais caché. J'en sais plus d'un qui, dans sa situation, n'aurait eu ni cette franchise ni cette hardiesse.

Quand Alphonse Duchesne est mort, M. de Villemessant n'a pas seulement perdu un secrétaire difficile à remplacer, mais un conseiller prudent, qui savait comment traiter avec ses violences, ses projets emportés, et qui, ne contrariant jamais ses échappées du premier moment, était d'autant plus sûr de le trouver de son avis, une heure après, qu'il n'avait pas essayé de lui en donner un.

Je reviens tout de suite à Alfred Delvau. Républicain, celui-là l'était jusqu'à l'insurrection : il avait fait le coup de feu sur les

barricades aux journées de juin 48. Il était *peuple* et avait l'orgueil de son origine. Il y avait chez lui au premier abord quelque chose de rude, de hirsute. Sa chevelure épaisse et sèche se mêlait comme une broussaille roussâtre; l'œil brun, enfoncé sous l'arcade, avait de la dureté au repos et, en revanche, la vive douceur du feu mouillé dans le sourire; la lèvre était amère et tourmentée sous la moustache, les tons rouges de la barbe négligée achevaient de prêter un caractère sauvage à sa physionomie. Ce n'était pas la tenue qui pouvait y rien corriger. Même lorsqu'à force de travail et d'obstination, sa situation pécuniaire lui avait permis de jeter la défroque de la bohême, il montra le plus suprême dédain de la fraîcheur, comme de l'élégance, dans la toilette. L'éditeur Poulet-Malassis prétendait que lorsque Delvau était forcé d'avoir un chapeau neuf, il commençait par s'asseoir dessus pour le faire ressembler à un vieux. De fait, je ne lui en ai jamais connu.

Sous cette enveloppe inculte, s'était formé un esprit délicat jusqu'à la manière, maniéré parfois jusqu'à l'afféterie. Trop de toilette de ce côté-là. Il a pris souvent une sentimenta-

lité pour un sentiment, il a continué en certaines choses l'école de la larme à l'œil et du faux style poétique fondée par Mürger. Mais il en est d'autres où Delvau paraît seul, avec une finesse et une pointe d'amertume qui étaient bien à lui.

Quelle vie de lutte que la sienne, pour se procurer le repos et le temps nécessaires à les écrire ! C'est un héroïsme inconnu ou méconnu, — mais c'en est un.

Alfred Delvau vint, un jour, au-devant de moi sur la place de la Bourse.

— Connaissez-vous quelqu'un, me demanda-t-il, qui ait besoin de gagner 300 francs ?

— Mais, mon ami, répondis-je, je crois que le monde des lettres à peu près entier éprouve ce besoin-là.

— Oui, mais vous, par exemple, vous n'accepteriez peut-être pas le travail payé de ce prix. Vous avez toujours les premières fiertés ; c'est beau, mais je vous souhaite de pouvoir les garder.

— Vous m'intriguez ! m'écriai-je. De quoi s'agit-il ?

— Oh ! c'est bien simple. L'éditeur Julien Lemer veut publier un ouvrage sur les jeux,

d'Alfred de Caston. Caston n'écrit pas, mais il fournira toutes les notes, anecdotes, et le reste. Ce n'est qu'une affaire de rédaction. Lemer vient de me la proposer. Comme j'ai autre chose en train, je n'ai pas accepté. Mais ce n'est pas mauvais, c'est facile et vite brassé. Alfred de Caston est un malin qui se fait bien payer; en sachant le prendre on peut même tirer 500 francs.

J'écoutais cela avec un étonnement douloureux.

— A quoi pensez-vous ? reprit Delvau.

— Je pense, mon ami, que j'ai vu, dans Balzac, Rubempré rimant des gaudrioles auprès de sa maîtresse morte pour la faire plus convenablement enterrer. C'est une atrocité que je comprends. Mais, hors d'une nécessité semblable, humilier son esprit, flétrir son talent jusqu'à écrire un volume sur les jeux pour un exploiteur aux abois et pour un charlatan, voilà ce que je n'aurais pas rêvé...

— Allons, je m'y attendais! répliqua Delvau avec un sourire chargé d'amertume. Vous ne savez donc pas, mon pauvre ami, qu'après cette fierté et cette belle confiance qui vous inspirent, il peut arriver des jours

où l'on est heureux d'écrire des *canards* à quinze francs, imprimés avec des têtes de clous, pour des taudis de colportage perchés en des rues impossibles ? Vous ne connaissez rien de la vie de combat. Au revoir ! Si vous trouvez quelqu'un, moins dégoûté ou plus éprouvé, envoyez-le de ma part chez Lemer. Je retourne ce soir à la campagne, je ne verrai sans doute personne d'ici là.

La campagne, l'été, quand il avait quelque argent devant lui ou quelque travail arrêté d'avance pour l'y faire vivre, — c'était le bonheur de ce parisien. Mais il avait ses campagnes à lui et il y campait en artiste. En 1863, il avait une chambre dans la tour même de Crouy, sur le plateau de Châtillon. Il en descendait quelquefois, vers le soir, — toujours à pied, — comme il courut, du reste, les bords du Rhin avec Alphonse Daudet, et je le rencontrais à dîner, — poudreux de la pointe des cheveux à la pointe des souliers, — chez Poulet-Malassis qui habitait alors une petite maison du boulevard Brune, à la porte d'Oléans. Il ne respirait qu'après l'heure de remonter à sa tour, dont le calme, la sauvagerie, le pittoresque l'enchantaient. La soli-

tude lui était douce et utile pour le travail : c'était un talent d'effort.

Robuste, en apparence, Delvau ne s'en était pas moins usé dans la lutte. Il s'éteignit en 1867, dans son logement de la rue Houdon, à Montmartre. Il finit comme un philosophe, comme un sage, — en lisant, — sa main défaillante à portée des rayons de sa bibliothèque, auprès de laquelle il avait fait reculer son lit. Si la tristesse de la mort avait ses fêtes, je dirais que son enterrement civil fut la plus charmante dont j'aie été témoin. Trois cents hommes, — parmi lesquels pas un indifférent, — suivaient le corbillard à pied, le long du boulevard Pigalle, par le soleil d'une belle matinée de printemps. La verdure de mai, — le mois où s'en vont les rêveurs et les poètes qui ont le plus vécu de son renouveau, — faisait un dôme embaumé aux allées du cimetière Montmartre ; une tourterelle était posée sur le buste de Mürger, et, de tous côtés, dans le feuillage, les oiseaux chantaient à plein gosier... La mort d'Alfred Delvau fut plus douce que sa vie.

C'est surtout une chronique de « Jour des

morts » qui fit une trouée à Jules Vallès dans le *Figaro* littéraire, et, en écrivant tout à l'heure le mot de bohême, j'avais songé à Vallès après Delvau. Tout à l'avantage de celui-ci, je me hâte de l'ajouter. Ils avaient un point commun : le travail lent, — l'enfantement pénible, mais pour des causes différentes. Le dernier parce qu'il tourmentait sa pensée dans le silence, — le premier parce qu'il l'avait tarie dans un flot de bavardages qu'il lui était dur de ravaler pour en étendre quelque goutte possible sur le papier. C'est par l'effort seul qu'ils se ressemblaient. Delvau, qui n'avait pas eu d'études classiques, essayait de réparer cette mauvaise fortune de sa jeunesse; Vallès, fils d'un maître de pension, nourri de grec et de latin, maître d'études et professeur même à ses débuts dans la vie, proposait, longtemps avant de fonder le journal *La Rue*, de brûler Homère et Virgile et de jeter le dix-septième siècle au panier. Il descendait au ruisseau vulgaire quand l'autre s'en éloignait et montait pour cueillir l'étoile qu'il avait vu par hasard s'y mirer. Delvau voulait accrocher des rayons à ses phrases; Vallès y attachait des casserolles, comme les gamins font à la queue des chiens.

Il ne s'agit plus de l'article que j'ai cité, — mais de beaucoup d'autres, — et de cette physiologie de monstres de foire et de saltimbanques qui dénotent encore moins le talent artificiel que la grossière insanité.

J'avais vu, au quartier latin, sans soupçonner l'importance qu'il prendrait plus tard, une tête de boule-dogue noir qui aboyait sous les galeries de l'Odéon et en certains cafés. Vallès a toujours été le plus bruyant, le plus hurlant des bohêmes. Il se promenait avec T., — un de ses types des *Réfractaires*, — qui s'est écarté de la fantaisie un peu tard, mais assez tôt pour être aujourd'hui précepteur de princes dans une grande cour étrangère, — avec Eugène Cressot, le poète élégiaque qui dînait d'un sonnet, et dont il disait très-justement, de sa voix de basse exagérée : « C'est un agneau sans pain ; » avec D., — le doyen d'âge et de lutte, qu'il appelait plaisamment « le tombeur de Valaques », *bénisseur* perfide sur qui il fit ce mot horrible :

— D. a toujours du miel sur les lèvres, — mais c'est le miel de ses oreilles.

L'esprit, le style, le mordant de Vallès sont tout entiers dans ce mot-là.

Plus tard, je l'ai retrouvé avec ses yeux noirs détachés en boule et cette barbe que son ancien ami Potrel appelait une « barbe de marchand de cirage », en compagnie d'Alphonse Duchesne. Je n'ai jamais eu avec lui que de ces rencontres où l'on s'observe, séparés par un tiers : cela me suffisait. Rien n'était sincère en lui, — tout de *pose* et de fausse énergie. Vallès politique, sous l'empire, et *candidat du pauvre*, n'était qu'un pître, — Vallès politique, sous la Commune, a été inutile au point de vue même de son parti, et, finalement, il a autant manqué de bon sens que de courage en ne se faisant pas loger une balle, debout sur une barricade, dans le ventre où, après trop peu de chose, il ne restait rien. Je le regrette d'autant plus que cette mort aurait adouci sous ma plume de cruelles vérités.

M. de Villemessant, qui prend le vent, a eu, un jour, la naïveté de vouloir faire de Vallès un successeur de Rochefort à son journal, devenu l'*Événement*. Lui, qui, dans les débuts de l'auteur du « Jour des Morts », le payait plus cher à cause de son travail difficile, — il aurait pu douter des résultats d'une collaboration pressée et assidue. Il est vrai que

M. de Villemessant ose tout quand il espère le succès. Vallès a échoué. Mais le rédacteur en chef du *Figaro* devrait un peu plus se souvenir qu'il aurait enrégimenté, à cette époque, toutes les trompettes de bazar de la démocratie comme des cors héroïques d'indépendance,.. de vente et d'abonnement.



III

Sommaire : Les débuts de Jules Claretie. — Un mot amusant de Barbey d'Aurevilly. — Le premier prix d'exactitude. — Un confrère galant.—A propos du duel de Rochefort et du prince Murat. — Antécédents de Rochefort ; comment il se fait la main.—Les amis qui s'en vont et ceux qui viennent. — Les galonnés de l'État-Major.—Affaire de tempérament.—Trombone et violon. — Duvert et Lauzanne démolissent l'Empire. —Portrait de M. Auguste Dumont.—Une pingrerie légendaire. —Le Brutus des orangers. — Dos à dos.

Après ces existences de combats, de dures victoires et de sinistres défaites, j'ai besoin de me rappeler le commencement d'une vie littéraire, calme et souriante, dont la suite a élargi le cours avec un rare bonheur.

C'est celle de Jules Claretie.

Claretie était presque imberbe quand nous nous sommes rencontrés au *Figaro* : à peine

deux maigres pinceaux de poil au menton allongé et osseux. Je note ce détail, parce qu'il me confiait alors que la barbe était une de ses premières ambitions. La barbe lui est venue, — et pas seule : je crois que tous ses désirs de ce temps ont été, au moins, satisfaits. Il avait un front en bosse dont les cheveux plats, sans épaisseur et plantés haut, exagéraient encore les dimensions ; l'œil brun était inquiet ; le nez un peu cassé, comme par une chute, donnait du pittoresque à la figure ; la bouche un peu pincée, malgré l'épaisseur de la lèvre inférieure, dénonçait des appétits d'amour-propre. Toute cette tête était jeune et avait pourtant une gravité qui n'était pas de son âge. Je comprenais après cela l'ambition de la barbe.

Jules Claretie avait débuté dans un petit journal, — un *Diogène* quelconque, — dont la caisse payait peu et mal, et que, finalement, il ne nourrissait pas moins de copie presque à lui seul. Sa situation lui permettait d'être plus coulant que d'autres. Ce n'était pas le patient et le martyr des premières années de journalisme, écrivant ses articles où il peut et ayant besoin de les bien placer pour avoir une fois

par hasard « bon souper, bon gîte... » — Ne parlons pas du reste. Il vivait, soigné et choyé, dans le confort de la famille et avait son cabinet de travail comme un homme de lettres arrivé.

— Où habitez-vous ? lui demandais-je, un jour que j'ignorais encore tous ces détails.

— Rue Paradis-Poissonnière.

— Bah !

— Mon adresse, — reprit-il, produit le même étonnement chez tous mes confrères. Une rue de commerçants ! C'est si drôle pour un journaliste ! Et pourtant je suis obligé de l'habiter.

Le père de Claretie était, en effet, et doit être encore un des grands négociants en porcelaines de la rue Paradis. Je ne peux résister, — et les intéressés me le pardonneront, — à l'envie de citer un mot très-amusant de Barbey d'Aurevilly.

— Il paraît, — disait-il à quelqu'un, — que ce jeune Claretie est riche ?

— Ou il le sera. Son père est un gros négociant en porcelaines.

— Et en porcelaine, on vend bien des choses...



— Même des pots de chambre, — ajouta l'autre en riant.

— Vous m'en direz tant! répliqua Barbey d'un ton solennel. C'est qu'il y a beaucoup de... derrières!

Jules Claretie n'avait pas dans les échos du *Figaro* la main nette et nerveuse d'Aurélien Scholl. Il manquait parfois de précision et plus souvent encore d'acuité. Mais il avait une abondance qui ne laissait jamais craindre de manquer de copie, et une régularité d'élève consciencieux qui fait la joie des rédacteurs en chef comme des professeurs. Il a continué d'écrire ainsi, de flot et rapidement, ne se relisant guère ou pas. C'est sa faute capitale dans ses volumes, dans ses feuilletons, dans ses essais de théâtre, dans cette œuvre de jeune homme pressé qui remplirait déjà un large rayon de bibliothèque et où, avec plus de sens critique pour lui-même, il aurait beaucoup *refait* et autant retranché. Mais comment en trouver le temps quand il faut se diviser entre l'*Opinion*, l'*Indépendance belge*, l'*Illustration*,—j'en oublie évidemment,—et les publications de librairie,—l'*Histoire de la Révolution de* 1870 et le reste. Claretie écrit trop et ne

pense pas assez. Le style s'en ressent. Il ne reprend pas haleine une minute et souffle impitoyablement, comme s'il avait peur d'en perdre l'embouchure, dans un instrument qu'il aurait pu perfectionner.

Les railleurs l'appellent Jules *Clarinette*. N'est pas encore clarinette qui veut. Mais la meilleure preuve de sympathie qu'on puisse donner à ce journaliste, qui semble condamné parmi les siens à l'horripilant cliché de « notre sympathique confrère », est de ne pas lui mâcher la vérité. Ce n'est pas la rancune qui saurait dicter une accusation contre Claretie. Il n'a jamais été jaloux. Loin de là, — je l'ai vu arriver, la main tendue, à un de ses collaborateurs pour lui dire avec l'accent inimitable de la vraie sincérité :

— Mon cher ami, je vous fais tous mes compliments de votre dernière fantaisie. Je voudrais avoir écrit cet article-là.

Dans le monde du journalisme, on compte les compliments de ce genre, — quand ils ne sont pas intéressés.

Je n'ai connu à Claretie qu'une pointe d'envie d'un instant, — et bien innocente. J'arrivais de la campagne, — assez loin des bruits

de Paris, quand je le trouvai seul avec Alphonse Duchesne dans cette boite vitrée qui était le bureau de corrections du *Figaro*, à l'ancienne imprimerie Kugelmann.

— C'est une chance et une jolie chance! disait Claretie. On ne débute guère par un duel comme celui-ci.

— Qui donc se bat, — demandai-je, — et a tant de chance de se battre?

— Rochefort, parbleu!

— Et avec qui?

— Avec le prince Achille Murat.

Je ne sais au juste quelle impression se trahit à mon air.

— Vous riez de tout, vous! — reprit Claretie. Vous n'appelez pas ça de *la veine* pour Rochefort? Eh bien, moi, j'avoue que je voudrais être à sa place.

Le fait est que, de ce jour, Rochefort était lancé, — politiquement.

Je ne soupçonnais pas, cinq ou six ans auparavant, au café des Variétés où je l'avais entendu nommer, un soir, que ce grand garçon blême et crépu était destiné à causer tant de bruit et d'émotion. On ne le citait

même pas comme un vaudevilliste d'espérance, et personne n'aurait deviné en lui le pamphlétaire. On savait sans doute qu'il avait été le plus inexact et le plus incorrigible employé de la préfecture de la Seine, mais cette note ne suffisait pas. Il passa à la rédaction du *Charivari*, — petit journal *politique*, — et s'y arrêta sans tirer de pétards incendiaires. Quand Aurélien Scholl reprit le *Nain jaune*, il y installa Rochefort comme chroniqueur. Celui-ci n'avait jamais écrit de si longs articles. Il y était diffus, décousu, filandreux, presque illisible. Au reste, le *Nain jaune* était seulement journal littéraire, et Rochefort n'avait pas encore la plume aiguisée à l'allusion politique dans ce jeu de la chronique dont le piquant, en pareil cas, est de toucher au vif, mais avec adresse, ce qui lui est interdit. La pratique le rendit plus dégagé, et c'est après ces exercices au *Nain* qu'il entra au *Figaro*.

Là, il ne se montra point tout de suite le Rochefort armé pour le pamphlet. Il avait besoin de se rompre à l'attaque sur ce nouveau terrain, enfermé comme l'autre dans les limites littéraires, mais moins étroitement. Puis il y a toujours de l'embarras quand on ne

tient que par un fil M. de Villemessant. Aussi dès que ce dernier est plus solidement lié à son rédacteur, Rochefort devient plus à l'aise, plus entreprenant. Il ne tire plus au mur, il fonce sur les personnalités. Des duels étaient inévitables. C'était le succès complet pour lui et pour le journal; M. de Villemessant se frottait les mains, et Rochefort régnait, même sur M. de Villemessant.

Il s'était brouillé avec Scholl, et, — chose qui n'arrive guère aux triomphateurs, — il perdit à cette époque plus d'un ami. Ses attaques contre le monde officiel n'y étant pour rien, je m'étonnais de ces désertions. On me conta plus d'une fois qu'elles avaient pour cause cet oubli du passé que le sceptique Roqueplan appelait « l'indépendance du cœur ». C'est affaire privée. Il est vrai aussi que des confrères, qui le traitaient naguère assez légèrement, s'attachaient furieusement à son char. Ils ne sauraient l'accuser à leur tour d'ingratitude, car Rochefort a fait couvrir ceux qui le lui ont demandé, au début du siége, des galons et des aiguillettes de l'état-major. En revanche, les gens qui lui ont dû de parader en si belles bottes dans leurs bureaux de ré-

daction, d'obtenir autant de priviléges de citoyens que d'honneurs militaires, ont été les premiers à l'abandonner aux rigueurs du conseil de guerre avant et après sa condamnation. Je crois même me souvenir qu'au moment de son évasion, un d'eux s'est écrié que la Nouvelle-Calédonie était surveillée déplorablement. C'est qu'il ne serait pas très-à l'aise, celui-là, en trouvant, quelque jour, dans un voyage d'agrément, l'évadé en face de lui.

Moi, je le suis d'autant plus en parlant de Rochefort que je n'ai eu de relations d'aucun genre avec lui. Je le voyais rarement au *Figaro*, que je fréquentais seulement par intervalles et où, de son côté, il ne passait que forcé et à la dernière heure. Encore n'apportait-il pas toujours sa copie lui-même. Ce n'est pas Rochefort qui aurait jamais mérité une gratification d'exactitude. On a dit, à ce propos, que ses violences étaient en partie dues à une paresse qui l'acculait à la nécessité de ce dernier moment où l'on bondit rageusement pour franchir les obstacles et brûler le terrain. Ce n'est point absolument affaire de paresse, mais conseil d'expérience en pareil cas. Le pamphlétaire est l'instrument de son

tempérament, et l'on ne saurait attendre d'une nature nerveuse le travail patient d'une nature molle : on ne pouvait soumettre le Rochefort de la *Lanterne* aux procédés du Louis Ulbach de la *Cloche*. Si Rochefort en avait essayé, il n'aurait eu ni jet, ni flamme, ni imprévu surtout. Le coup de feu de l'imprimerie lui était nécessaire. Tous les jours, on peut jouer agréablement du trombone, mais il y a des heures et des conditions indispensables pour faire vibrer des sensations intimes sur les cordes d'un violon.

Ce que j'écris ici, on me permettra d'ajouter que je l'ai appris par moi-même. Je n'ai pas les nerfs de Rochefort, mais j'ai aussi mes cordes de violon. A la fin de l'empire, j'avais, ailleurs qu'à Paris, mais dans un centre exceptionnel comme monde appartenant de plus ou moins près aux Tuileries et comme voisinage, ma tâche hebdomadaire. Je m'en acquittais ponctuellement, et certain député de l'Appel au peuple, ancien préfet, ne l'a sans doute pas oublié. Elle était assez consolante et agréable pour ne pas me faire pousser ce que M. de Villemessant appelle, comme tous les patrons d'atelier, « un poil dans la main ».

J'avais d'abord voulu me partager la besogne entre les cinq premiers jours de la semaine, de façon à n'avoir, le samedi matin, qu'à la relever par une primeur. Malheureusement le raccord se sentait; ce que j'avais écrit, à mes loisirs, en pesant les notes et les phrases, était flottant et pâle en comparaison des feuillets que le prote m'enlevait tout ruisselants des mains. Il me semblait avoir sommeillé pendant six jours; fiévreusement, je recommençais tout. Dès lors, mon parti fut pris : j'arrivais le samedi à l'imprimerie sans une ligne de copie, et je m'installais devant un paquet de feuillets blancs; je crevais un peu le papier, mais ce n'est ni les abonnés, ni moi qui avions à nous en plaindre.

Qu'on ne m'objecte pas les négligences, les incorrections, les platitudes, si l'on veut, qui se glissaient ainsi dans la copie de Rochefort. Il n'avait pas la prétention d'être Voltaire, et le temps et la recherche n'auraient pas fait de lui un écrivain dans le vrai sens du mot. Il était le résultat d'une époque comique dans sa solennité; le produit d'un régime grotesque dans son éclat emprunté et qui ne méritait plus pour lui donner le coup

de grâce qu'un vaudevilliste mettant Duvert et Lauzanne en pamphlets. Après Victor Hugo et les immortels *Châtiments*, il n'était plus besoin de Tacite et d'un livre des Annales.

La *Lanterne* m'amène à parler de M. Auguste Dumont, qui en devint comme l'éditeur avec M. de Villemessant.

M. Dumont était l'administrateur du *Figaro*. C'est un de ces hommes qu'un coup de fortune élève, du jour au lendemain, d'une position laborieuse aux sommets orgueilleux de la prospérité. Ils passent, comme par un truc de féerie, de la chaise de paille au fauteuil capitonné. Celui-ci s'était, un soir, endormi typographe : il se réveilla millionnaire. La spéculation a ses miracles autant que ses habiletés. M. Dumont devint une puissance d'argent un peu partout, et surtout à l'imprimerie Dubuisson... et Compagnie. Il y était chez lui, il y fit passer le *Figaro* au sortir de l'imprimerie Kugelmann. La vogue de Rochefort lui assurait de toutes façons de jolis bénéfices en y faisant tirer la *Lanterne* : il saisit l'occasion avec une avidité qui fit taire sa peur.

Je n'ai pas à entrer dans les comptes et

discussions d'argent qui ont eu lieu entre l'édité et les éditeurs. Je les juge en bloc et sincèrement, sans parti pris, avec la connaissance de ceux qui y sont mêlés. Je ne crois pas à la rapacité de M. de Villemessant en cette affaire; mais Rochefort avait bien peu l'expérience, — même indirecte, — de M. Dumont, s'il ne s'attendait pas à toutes les retenues possibles dans cette division d'intérêts.

Dumont, — front chauve et tête correcte, lèvres serrées et barbe blonde où l'âge plus que les soucis avait glissé quelques fils argentés, — œil bleu nacré que tout effleurait de ce qu'il ne voulait pas voir sans le pénétrer, — était légendaire comme *pingrerie* au *Figaro*. Il visait à l'administrateur élégant et au gentleman pour la galerie : il était essentiellement le parvenu. Villemessant qui, lui, a l'œil froid, fixe, terrible de l'homme qui a été trituré par les gens et les choses, l'avait pesé et jaugé. Un matin, à l'imprimerie Dubuisson, « le patron » arrive dans le bureau de rédaction du *Figaro*, où tout le monde était debout, le porte-plume à la main.

— Qu'est-ce que vous attendez donc? demanda-t-il.

— Il n'y a plus une boite de plumes, — répondit Duchesne. Nous attendons Dumont qui doit en apporter.

— Ah! mes enfants. — s'écria Villemessant, — envoyons vite le garçon en chercher. Dumont est alors allé au Temple pour les avoir à meilleur marché, — et soyez sûrs qu'il n'a pas même pris l'omnibus!

Ces économies, inusitées au *Figaro,* — il faut le dire, — n'en faisaient pas moins de M. Dumont un administrateur précieux dans les choses sérieuses. D'autre part, M. de Villemessant qui avait vendu Chambon au prix modeste qu'il valait pour acheter magnifiquement Seine-Port, — qui entretenait cette propriété princière en attendant qu'il s'en débarrassât, (et il n'a pu que la louer,) pour aller planter un châlet aristocratique au bord du lac d'Enghien, — qui payait 75,000 fr. la petite maison des Cogniard, à Nice, au bout de la promenade des Anglais, pour la faire jeter bas et y construire aussi un châlet, — avant celui d'Enghien, — avec pavillon Chinois, — qui se rendait acquéreur de deux

hôtels, avenue du bois de Boulogne, pour y loger confortablement sa famille, — M. de Villemessant qui, de son côté, spéculait en grand seigneur quand le *Figaro* ne lui rapportait pas encore cinq cent mille francs l'année, n'était pas fâché de trouver en son administrateur, à l'occasion, un banquier confiant dans son intelligence.

Ils sont séparés aujourd'hui. Mais M. Dumont ne lâche pas facilement la proie pour l'ombre. On a publié la clause léonine, en apparence, qui lui assure pendant dix ans une part superbe dans le gâteau des actionnaires du journal. M. Dumont ne perdra rien, — même en attendant. Maintenant, s'il m'affirmait que la rigidité de ses opinions républicaines est la seule cause de cette séparation, je me permettrais d'en douter. M. Dumont a publié la *Lanterne*, comme j'ai dit, mais en des conditions où, du moins, je ne vois pas plus ses sacrifices que son dévouement ; il a fait paraître en province, après le 4 septembre, un *Figaro républicain*, avant d'aller se reposer de cet élan politique sous les orangers de Monaco, — mais on n'est pas un Brutus pour si peu. Les bonapartistes affir-

ment qu'il faisait secrètement la chasse à la décoration sous l'empire. Je l'ignore. En somme, si j'avais à me prononcer entre eux, j'aurais bien envie de le renvoyer dos à dos avec M. de Villemessant.

IV

Sommaire : Le jeune homme à l'œil inquiet. — Les indignations de Francis Magnard. — La tête de bois. — Quatre silhouettes. — Balathier de Bragelonne. — Une nouvelle perdue. Cardon. — Un journaliste de province au *Figaro*. — Pauvre Beurtheret! — Alexandre Duvernois, *cuisinier à l'Evénement*. — Un portrait de Lockroy. — Mauvaise foi de chanoine. — M. de Riancey et M. Viollet-Leduc. — Jules Richard et les boutons de guêtres. — A d'autres leur place ailleurs.

J'ai signalé « une tête de jeune homme à à l'œil inquiet » qui, derrière les barreaux de l'administration, avait surveillé ma présence et ma sortie, à un de mes premiers passages, — et un passage de poète en visite, — au *Figaro*. Je la revis plus tard en pleine rédaction : Francis Magnard avait eu de l'avancement.

Il le méritait. Il avait une instruction

première continuée et des connaissances littéraires que l'on aime à trouver, quand on n'est pas un « ramoneur » à succès, mais mal blanchi, dans ces milieux équivoques, — dans ces boutiques d'esprit superficiel. Il n'aurait inspiré autrement, avec son air un peu louche et ses rancunes à peine dissimulées, qu'une médiocre sympathie. Je me suis expliqué, quand je l'ai connu, le premier regard dont il m'avait poursuivi dans les bureaux de la maison Frascati. Même après son élévation, il avait pour tout nouveau rédacteur l'œil d'un ennemi, et, en s'approchant de lui, on aurait entendu quelque chose d'analogue au grognement du chat qui, au moment où il a la patte sur une aile de poulet, en voit un autre pénétrer dans l'office. Mais si le *gêneur* n'était pas quelque malheureux essoufflé de courir après l'insertion d'un article à quinze centimes la ligne, c'était bien pis.

— Votre ami T*** a apporté quelque chose à Duchesne, me dit-il un jour. Qu'est-ce qu'il vient faire ici encore celui-là ?

— Vous le voyez bien.

— Mais il a de quoi vivre ?

— Trois mille livres de rentes, je crois.

— C'est horrible, — c'est presque criminel ! s'écria Magnard. Dire que des gens qui peuvent se passer d'écrire viennent « manger aux autres le pain dans la main » !

Il avait débité cette phrase avec un sérieux comique,—mais elle lui avait si bien jailli du cœur que le sang lui en était monté au visage. Ce n'est pas la seule fois qu'une petite scène de ce genre eut lieu entre nous, — car nous étions, rue de la Grange-Batelière et rue Rossini, en termes assez familiers. Je m'en amusais pour être poli, et Magnard finissait par en rire, — mais vert et jaune.

S'il n'avait pas fait sa place du premier coup dans le secrétariat du *Figaro*, au-dessous de Duchesne, c'est que « le patron avait beau prendre sur soi, il ne le *gobait* pas ». Francis avait peut-être mis du temps à s'épanouir à point quand M. de Villemessant en contait « une bien bonne », ou celui-ci soupçonnait la franchise de sa gaieté. Mais il n'est pas rédacteur régulier à qui il ait fait plus longtemps cette tête muette et dure, aux lèvres en moue, à l'œil impénétrable, qu'on appelait sa « tête de bois. » J'ignore si elle s'est adoucie et ouverte pour le secrétaire actuel du *Figaro*

politique, — à qui son indifférence et sa souplesse permettent de se rallier à tous les mots d'ordre. Il n'en a pas moins confié ce poste à Magnard qui, d'autre part, est le seul capable de faire, en connaissance de causes et de gens, les extraits littéraires de son *Paris au jour le jour*.

Ce secrétariat du journal fait passer devant mes yeux quatre silhouettes qui doivent glisser aussi entre ces portraits.

A une époque de rupture entre M. de Villemessant et Duchesne, — régna Balathier de Bragelonne. Balathier, le rédacteur en chef du *Voleur*, — jeté en tant d'entreprises pendant une longue carrière, mériterait sans doute plus que quelques mots. Mais je n'entends faire la biographie de personne, je n'écris que des souvenirs intimes, je suis obligé de ne le prendre qu'au moment où je l'ai connu, et ce moment ou plutôt cet instant fini, de me séparer de lui.

J'avais, un dimanche, remis en particulier, dans un carton d'album, le manuscrit d'une nouvelle à M. de Villemessant, qui publiait alors des feuilletons. Il l'avait déposé sur la

cheminée de son salon, près de la pendule. Je me croyais plus assuré de son sort que s'il était tombé dans ces abîmes qu'on appelle les cartons de la rédaction.

— Je verrai cela, — me dit-il, — nous en reparlerons.

Il était de bonne foi, — je le crois, et il m'assigna gracieusement un court délai quand je pris congé de lui.

Le délai était deux fois passé : j'avais, en pareil cas, la largeur et l'insouciance de la jeunesse prodigue. L'occasion se présenta de rappeler mon manuscrit.

— Attendez donc, — me dit M. de Villemessant, — j'en ai perdu le souvenir : je chercherai.

Il chercha et ne trouva pas. Ce n'est pas lui qui pouvait en être étonné : il a passé sa vie de rédacteur en chef à égarer les manuscrits un peu partout, — même en voiture et en wagon.

— Demandez à Balathier, — me dit-il ; c'est Balathier qui doit avoir ça.

— Balathier ?

— Oui, — de Bragelonne. Vous ne le connaissez pas ?

— Du tout.

— Allez à l'imprimerie, — reprit M. de Villemessamt en tirant sa montre : il doit y être à cette heure-ci.

Balathier avait quitté l'imprimerie. Je donne tous ces détails pour l'amusement des expérimentés et l'instruction des naïfs.

Une heure après, je contais mon cas à quelqu'un, lorsqu'il me montra tout à coup Balathier de Bragelonne qui descendait rapidement la rue des Martyrs.

J'allai droit à lui. C'était un petit homme tout rond, rouge de mine, la moustache grisonnante sous un nez assez fin, l'œil noir étroit mais perçant. Il m'écouta avec une exquise politesse.

— Villemessant ne m'a jamais donné de nouvelle, — me répondit-il. La vôtre est peut-être dans un carton ; mais depuis quelques jours, je m'occupe peu du *Figaro*. Tenez, voici justement Cardon qui vient : il pourra vous en apprendre plus long que moi.

Balathier était plus particulièrement, en effet, le secrétaire de M. de Villemessant.

Je n'avais non plus jamais vu Cardon. Je me

trouvai en face d'un homme plus petit que l'autre, maigre, efflanqué, avec une longue figure dont le nez faisait les trois quarts, et deux grands yeux d'un bleu vague qui ne disaient rien. Cardon ne parla guère plus, — juste assez pour me déclarer qu'il n'avait jamais eu mon manuscrit entre les mains. Je perdis ma nouvelle sans plus de gémissements, mais je retrouvai plus tard Cardon, qui avait disparu à son tour, au bureau du *Figaro*. Je n'ai rien eu à retoucher de ma première impression.

M. de Villemessant eut, un jour, l'idée d'arracher un brave homme à son journal de province pour lui offrir la situation de Duchesne. Il y avait deux raisons: « le » patron » accusait Duchesne de complaisance pour ses amis et il voulait, d'un autre côté, se le réserver plus spécialement comme secrétaire. C'est ainsi qu'on vit arriver de Tours le bon Beurtheret, — grand front chauve et épaisse barbe noire perchés sur de longues jambes. Toute la rédaction ne fut pas longtemps à s'apercevoir que Beurtheret s'embarbouillerait dans sa besogne comme il bredouillait en parlant. On eut dit un grand

oiseau affolé cognant de la tête dans toutes les vitres.

— Je le formerai vite, répétait M. de Villemessant. Et au moins, quand je m'absenterai, j'aurai dans mon journal un homme à moi, sérieux et sans coterie...

Pauvre Beurtheret ! Le dernier moineau de la petite presse lui aurait picoré dans la main, et il se déformait, — tout simplement. Il fut le premier à redemander la clef des champs tourangeaux.

En 1867, quand le *Figaro* momentanément supprimé devint l'*Événement*, je trouvai, un matin, *cuisinant* le journal à l'imprimerie Dubuisson, un grand garçon que je ne connaissàis pas. Il avait la figure livide, les yeux caves, le regard morbide: ses cheveux même étaient d'un blond malade. Il n'était déjà plus jeune et paraissait avoir un passé de souffrances, L'avenir a failli l'en dédommager, quoiqu'il n'eut personnellement, je gage, aucune ambition. C'était Alexandre Duvernois, le frère du futur ministre et tripoteur de banque chimérique, dont j'accrocherai le portrait à quelque page.

C'est du temps de l'*Événement-Figaro* que j'ai rencontré aussi chez Dubuisson, autour du tapis vert des rédacteurs, un jeune homme de petite taille, mince et fluet, le visage d'une pâleur mate avec des pommettes saillantes et légèrement colorées par instants, l'œil rêveur aux paupières fatiguées, le front haut, les cheveux ramassés en boucles, — lequel corrigeait silencieusement des *épreuves*.

— C'est le petit Lockroy, — me dit Duchesne qui, certes, n'était pas un géant. Mais le droit d'aînesse le grandissait.

Là-dessus, parut M. de Villemessant.

— Ah ! me dit-il, dès qu'il m'aperçut, je vous fais mon compliment. La première partie de votre étude est remarquable.

— Vous l'avez lue ? demandai-je avec une naïveté assez bien jouée, — car je connaissais alors mon Villemessant.

— Non ; mais madame J*** m'en a fait les plus grands éloges.

J'étais flatté d'avoir été jugé par madame J*** plutôt que par un coiffeur ou un marchand de biftecks.

— Vous venez corriger vos dernières épreuves ? reprit M. de Villemessant.

— Oui, — lui dis-je, — et répondre en même temps à M. Viollet-Leduc et à l'*Union*.

— Qu'est-ce qu'ils ont à réclamer?

Je lui mis sous les yeux l'article de l'*Union* et la lettre de M. Viollet-Leduc, publiée la veille par le *Figaro*. Il l'avait vue, sans y prêter grande attention.

— Parbleu! je vous donne carte blanche, — me dit M. de Villemessant, — quand il fut au courant de la discussion.

Comme je ne suis pas plus un timide qu'un coupable à cette heure, et que je ne prétends pas garder mon masque pour tout le monde, — je n'hésite pas à donner quelques explications a ce sujet.

Il s'agissait de la restauration de la basilique de Saint-Denis, où il était question, depuis quelque temps déjà, de préparer un caveau à Napoléon III et à sa dynastie. Les rois et les empereurs ont de ces prévoyances inutiles, quand d'autres préoccupations devraient absorber leur esprit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un chanoine lui-même avait pris l'avance et, sur une affiche de librairie collée à la vitre d'un kiosque (il avait écrit un *Guide*) avait fait

imprimer ces deux mots : *basilique impériale*. Cette affiche et ces mots, je les avais vus et lus dix fois, mais je m'étais consciencieusement arrêté à Saint-Denis, — venant d'Enghien où j'habitais, — avant d'aller porter mon article à l'*Événement*. Rien n'était changé ; je n'avais rien à retrancher à la protestation que je faisais contre l'épithète d'« *impériale* », — accollée à ce nom de *basilique* qui, par son étymologie et le monument même auquel il était appliqué, ne portait que la royauté. On comprend que les bruits courants m'avaient vivement poussé à cette querelle.

A peine mon premier article avait-il paru que l'*Union* démentait l'existence de l'affiche. Je ne fis qu'un bond à Saint-Denis. Les chanoines ont la main preste ; l'affiche avait été enlevée, — mais assez mal : il en restait trace aux quatre coins. Je me contentai de parier contre lui à M. de Riancey, rédacteur en chef de l'*Union*, — étant trop sûr de gagner, le cas éclairci, — les cinquante mille francs qu'il n'avait pas payés, après une gageure perdue, à Paulin Limayrac. Je n'ai plus eu de nouvelles de M. de Riancey.

Quant à M. Viollet-Leduc, — architecte

courtisan alors, qui ne songeait pas à être candidat républicain dans aucune élection, il avait voulu attaquer la question crânement, l'enlever résolument et m'enterrer sous mon ignorance. Jugez si j'étais, en effet, mal instruit : M. Viollet-Leduc déclarait que la basilique de Saint-Denis était *impériale* depuis Charles-le-Chauve, — ce roi ayant porté le titre d'empereur. Ah! la bonne raison! On pense que je relevai cette habileté d'architecte officiel avec le sourire qu'elle méritait. Puisque M Viollet-Leduc est historien si scrupuleux en même temps qu'archéologue consciencieux, je m'attends depuis un an à ce que ce nouveau conseiller du département de la Seine mette cette proposition à l'ordre du jour : « La basilique de Saint-Denis sera désormais nommée *basilique impériale.* »

Ma conversation avec M. de Villemessant avait attiré, comme toujours en pareil cas, l'attention de ses rédacteurs. J'étais écouté du « patron »; cela suffisait, et au delà. Lockroy avait aussi prêté l'oreille, à la fin, et comme je m'étais assis à côté de lui pour rédiger les deux réponses, nous causâmes de cet incident. Les associations d'idées nous avaient fait abor-

der d'autres sujets : nous sortîmes ensemble.

Sa parole douce, ses yeux songeurs, sa nature un peu délicate où l'on sentait, en revanche, le ressort des nerfs, m'étaient profondément sympathiques. Nous nous sommes promenés dans la rue Croix-des-Petits-Champs, effleurant tout dans notre entretien, —journalisme, littérature, gouvernement. Il y avait en lui une grâce et une finesse qui, d'ordinaire, ne causent pas sérieux profit et ne faisaient pas de lui un prédestiné aux manifestations politiques. Les nerfs l'ont emporté. Sa « petite guerre » d'opposition est devenue la grande d'un parti où il a rang aujourd'hui parmi les chefs. Il s'y tiendra.

Les souvenirs, — ces extraits de la vie, — ont encore plus qu'elle leur piquant par le contraste. Voilà comment le nom de M. Jules Richard (nom d'emprunt, du reste), — l'assermenté de Chislehurst, me revient à la mémoire, et son portrait sous la plume.

Richard, — qui avait la fatuité de s'appeler Jules, comme César, était un échappé du ministère de la guerre réfugié au *Figaro*. Il avait la tête et l'attitude d'un ancien brigadier de

cavalerie dans un régiment de hussards, — et certains hussards, je l'accorde, pourraient protester. Les jambes assez hautes, — le cou déjà engoncé dans les épaules, — l'œil rond, sombre et en dessous, — louchant des lèvres et de la moustache, il avait un air torve de militaire devenu bourgeois et mécontent.

Comme campagnes de M. Jules Richard, je ne connaissais encore et ne voulais connaître que sa campagne au *Figaro*. Son passage au ministère lui avait servi à se bourrer de petites notes et de petits chiffres qui donnaient à ses articles indigestes un semblant d'aliments sérieux. Il n'avait étudié les choses militaires qu'à la hauteur des boutons de guêtres, — mais il aurait rempli deux colonnes de journal à propos d'un de ces boutons retranché ou ajouté. Il faisait tout simplement de l'opposition à ses heures, maître Richard, — et avec quelle prolixité! Il conseillait, — il gourmandait; il donnait de sévères leçons avec sa haute expérience du prix du cirage et du tripoli. Sa conversation était le soulignement et le commentaire de ses articles.

— Ah! — me disait Duchesne, un soir où Richard s'était longuement livré à cet exer-

cice de *raseur*, — s'il pouvait devenir ministre de la guerre, nous en serions au moins débarrassés !

La malice et le rôle de M. Jules Richard, après la guerre et la déchéance de l'empire, appartiennent à la seconde partie de ces *Confidences*. Nous le retrouverons.

J'ai peur de fatiguer ceux qui auront la curiosité de me lire, avec les rédacteurs du *Figaro*. Aussi, en est-il d'autres à qui je ménage leur place ailleurs, — comme Monselet, par exemple, que j'ai connu hors du journal, — comme Gabriel Guillemot encore, avec qui je ne me suis lié qu'au *Charivari*.

V

Sommaire : Quelques années en arrière. — Une reine déchue. — Ulric Guttinguer. — Un aveu de Sainte-Beuve. — Les confidences du vieil Ulric. — Musset sur le vif. — Mot charmant de madame Hugo. — Une bonne fortune de septuagénaire. — En face de Lamartine. — La moqueuse des Tuileries. — Lamartine en coin de feu. — Un soir de carnaval. — Portrait de Roger de Beauvoir. — Un souper à la Maison d'Or. — Le prince Alph. de Polignac. — Ernest Feydeau. — La fin d'une nuit.

Je remonte plusieurs années de celles que j'ai dévorées en quelques pages pour vider, ou à peu près, le *Figaro* de mon temps. Mais le *Figaro* n'a jamais été, heureusement, toute la vie pour un homme de lettres.

Ma première plaquette de poésies, — péché mignon de tout jeune homme amoureux et illusionné, — ne m'avait pas valu que le salut d'Alphonse Duchesne. Le doux burgrave de 1820 et de 1830, par exemple, — Ulric Gut-

tinguer, m'avait souri comme un aïeul dans un feuilleton de la *Gazette de France* et dans une causerie de... *La Mode*. Cette publication bi-mensuelle, à couverture verte, — n'avait plus sans doute son ancien éclat ; c'était une reine déchue dont un ou deux chevaliers d'honneur étaient même allés prendre des galons dans l'antichambre impériale, mais, à son déclin, elle avait conservé pour mourir plus dignement que ses réfractaires ne vivaient, une couleur aristocratique. Son existence ne tenait qu'à un fil, — mais on caressait encore cette tourterelle agonisante dans quelques vieux salons de la rue Saint-Dominique Saint-Germain et de la rue d'Angoulême Saint-Honoré.

Quant à Ulric Guttinguer, les poètes au moins le connaissaient, — ceux même qui ne l'avaient pas lu, mais qui avaient dans la mémoire ou dans le cœur certains vers de Sainte-Beuve et de Musset, — de Musset surtout. Presque tous savaient la courte pièce qui commence par celui-ci :

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme !

et qui finit par cette strophe :

Oh! laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux;
Toi, si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Je savais par mon éditeur, — celui de mon comtemporain Alphonse Daudet également à ses débuts, et avec qui j'ai encore eu de commun, dans la suite, un salutaire éloignement des Parnassiens, — qu'on était sûr de trouver Ulric Guttinguer, le dimanche, après déjeûner, dans son petit hôtel de l'avenue Frochot. C'est là que je me présentai, — trés-curieux, en réalité, d'approcher non pas une célébrité crépusculaire, mais un vieillard qu'on disait aimable, expansif, — qui, par droit d'intelligence et par bonheur de fortune avait été le familier et l'hôte des plus illustres et des plus chers, — héros de romans en actions qui avait arraché cet aveu à Sainte-Beuve:

— On a beaucoup exagéré les aventures amoureuses des plus heureux d'entre nous. Sincèrement, il faut en rabattre. Il n'y a qu'Ulric qui ait eu ses bonnes fortunes.

On ne disait pas trop de l'accueil bienveillant de ce septuagénaire toujours épris de littérature, de poésie surtout. Il me reçut en

robe de chambre bleue, en pantalon gris à pieds, — les deux mains tendues, la figure rayonnante, — me conduisant à un fauteuil, au coin de la cheminée, en face de lui. La tête avait dû être chauve de bonne heure, — comme je le voyais à un portrait qui remplissait dans son cadre doré un panneau du salon, du côté de l'avenue Frochot, et vers lequel j'étais tourné; mais elle était encore belle. Son front, surélevé par la nudité du crâne, avait par instants des éclairs qui illuminaient tout un passé, ses grands yeux bleus un feu adouci et charmant dans leur profonde limpidité; — le nez aquilin, d'un dessin énergique, renflait ses ailes suivant l'intérêt de l'entretien, comme un vieux bateau ses voiles quand il sent le vent, — ses lèvres humides, où la langue passait par intervalles, semblaient avoir gardé une arrière-saveur des voluptés épuisées. Heureux homme jusqu'à la fin, — cherchant à jouir de la vie des autres, — et des plus jeunes, — quand la sienne ne lui offrait plus que des souvenirs où, comme je le conterai tout à l'heure, des hasards platoniques dus à ses chroniques de *La Mode* et au romanesque de son passé.

Ma première visite me mit en goût ; j'avais déjà appris en une heure bien des choses que j'aurais toujours ignorées peut-être sur la pléiade de 1830. J'entends comme vie et comme coutumes, et je suis de l'école de Sainte-Beuve : j'aime à éclairer l'œuvre par l'homme. Aussi, comme je profitai de l'invitation d'Ulric Guttinguer à venir le voir autant qu'il me serait agréable ! Cela devint ma règle du dimanche. Quelles heures charmantes, instructives au point de vue physiologique, pleines de détails sur les caractères et les esprits, j'ai ainsi passées ! Je rappelais, un jour, la pièce de Musset, où on lit aussi ces deux vers :

> Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
> Quand, le soir, près de moi tu vas triste et courbé.

— Oui, me dit Ulric Guttinguer en aspirant une cigarette de tabac turc (il fumait, contrairement aux gens de son temps, un peu par raison de santé), oui, nous nous rencontrions tous les soirs à cette époque, — à heure fixe, — à la même place, tenez, juste au coin de la Chaussée-d'Antin. Nous nous serrions la main, souvent sans parler. Lui, tournait pour monter du côté de la rue Blanche ; moi, je conti-

nuais ma route vers la Madeleine. J'étais alors sous le coup de la plus violente passion de ma vie; Musset aimait ou voulait et croyait aimer.

— A-t-il sérieusement aimé? demandai-je avec la curiosité du jeune homme qui a pour évangile à vingt ans le second volume du poète des *Nuits*.

— Par la tête, par les nerfs, oui, sans doute. Malheureusement, il avait eu le cœur flétri dès sa jeunesse, des besoins de libertinage auxquels il ne savait pas résister. Un soir d'hiver, je monte chez lui, quai Malaquais, où il habitait encore. Un grand feu était allumé, sa table de travail installée au coin de la cheminée, et lui, tout habillé, se disposait à sortir.

— Vous abandonnez tout cela? lui dis-je.

— Oui, mon ami; je m'étais pourtant promis une bonne soirée de poésie, mais après tout, ajouta-t-il, la poésie ne vaut pas les filles!

J'ai conté cette anecdote et plusieurs autres, que je devais également à Guttinguer, dans une étude complète sur Alfred de Musset publiée en 1862 chez Poulet-Malassis. Quoiqu'il

n'en reste plus depuis quelques années un seul exemplaire en librairie, je ne voudrais pas me répéter davantage.

Une autre fois, Ulric Guttinguer me parlait du grand salon de la Place-Royale et de la bonté naïve de madame Victor Hugo. Il me cita d'elle un joli mot, digne d'un gracieux et fin moraliste.

— J'étais, me disait-il, à la campagne avec ma famille. Nous avions toujours eu les relations les plus affectueuses avec madame Hugo. Des voyages et je ne sais encore quelles circonstances nous avaient séparés pendant assez longtemps. Elle arrive, un jour, accompagnée de son fils Charles.

— Ah ! s'écrie-t-elle dans la première effusion, nous nous aimons bien, n'est-ce pas ? Nous nous voyons si peu !

J'ai parlé de bonnes fortunes... platoniques qui charmaient encore ce chroniqueur de soixante-dix ans passés. Voici, en quelques lignes, une petite étude de femme qui montrera comme de délicates créatures laissent vite la tête les gouverner et les emporter.

Une grande dame étrangère, mais très-française d'esprit, avait écrit au vieil Ulric,

qui, dans ses articles de la *Gazette* et de la *Mode* avait toujours un côté séduisant et caressant pour les femmes, qu'elle désirait beaucoup le voir ou seulement l'entrevoir. Que demandez-vous là, madame? avait répondu Guttinguer avec la modestie qui convenait à son âge, quoique, dans la rue, trés-élégant avec ses redingotes bleues taillées à la dernière mode et ses pantalons clairs, il eût encore, comme air et comme attitude, un reste de verdeur.

L'inconnue n'en démordit point et continua son roman. Elle devait se trouver une après-midi, à heure fixe, dans l'église de la Madeleine. « Je suis sûre, écrivait-elle, que je vous reconnaîtrai. Tenez-vous près du bénitier de droite; une dame voilée s'en approchera et vous offrira l'eau bénite. Ce sera moi. »

Elle avouait, la curieuse, qu'elle était encore jeune, sans avoir toujours l'âge de la Marguerite de Gœthe.

— Ah ! soupirait Guttinguer, si j'avais la puissance de ce vieux diable de *Faust !*

L'entrevue eut lieu, ainsi qu'elle avait eté réglée. Au bas des marches de la Madeleine,

la dame voilée monta en coupé et disparut.

— Avez-vous été assez punie, madame? lui écrivait, un moment après, l'ancien don Juan de l'époque romantique.

— Non, lui répondit l'adorable fantaisiste, je n'ai éprouvé aucune désillusion. Votre tête m'a rappelé celle d'un Saint-Sébastien que j'ai vue dans une église d'Espagne et qui m'a fait beaucoup rêver.

Ne dirait-on pas un rêve aussi que cette histoire-là?

C'est un dimanche, où j'arrivais avenue Frochot, que je fus frappé à la vue d'un autre septuagénaire qui portait, celui-là, la redingote de 1828 boutonnée jusqu'à la haute cravate sur laquelle la tête était perchée, une tête maigre, anguleuse, à l'œil profond et dominateur, — mélange de grand oiseau de proie et de cheval anglais — Bientôt les traits vieillis de ce visage me revinrent, tels que je les avais vus reproduits par la gravure; un indéfinissable attendrissement relevé de respect s'empara de moi. Lamartine, — c'était lui, — surprit ces larmes que je ne laissais pas couler; un sourire, qui valait bien des

paroles, se dessina sur cette bouche édentée qui avait broyé les plus grandes choses et d'où une merveilleuse éloquence avait coulé. Ce remerciement discret, cette muette reconnaissance de demi-dieu qui s'en va me touchèrent encore plus profondément; la voix me manquait. Ce fut lui qui me salua d'un de ces mots que de pareils hommes font à leur mesure et sous lequel, en le répétant, je resterais ridiculement écrasé.

Cette impression au contact du poète de *Jocelyn* me rappelle qu'un soir de musique, où Lamartine se promenait aux Tuileries, avec cette redingote boutonnée et un chapeau gris qui le faisaient ressembler à un vieux maître d'armes, un de mes amis vit une jeune femme le montrer à son mari en riant aux éclats. Il s'approcha d'elle, et comme les plaisanteries continuaient sur ce personnage qui paraissait si démodé à une élégante, il n'y tint plus et lui dit :

— Pardon, madame, savez-vous quel est le vieux monsieur qui vous met en si belle gaîté?

— Mais... non, — monsieur.

— C'est M. de Lamartine.

La jeune femme rougit, jeta de côté un regard à ce promeneur si grotesque à ses yeux un instant auparavant, — et... fondit en larmes, se cachant le visage de son mouchoir.

— Merci, monsieur, — dit-elle.

Et, s'adressant à son mari, honteuse comme si tout le monde avait vu et entendu ce qui venait de se passer, elle ajouta vivement :

— Allons-nous en !

Il est toujours heureusement des jeunes hommes et des jeunes femmes à qui ces éternels maîtres du monde, — les grands poètes, —causeront de ces émotions qui sont, chez les uns, le meilleur de leur cœur et, pour les autres, le plus pur de leur gloire.

Peu de temps après, ayant besoin de l'*Entretien* de Lamartine sur Alfred de Musset, — qu'il avait très-peu connu et assez méconnu, — j'allai rue de la Ville-l'Évesque. Je n'avais pas l'intention de voir le poète lui-même, — mais au moment où je venais d'entrer dans la pièce qui servait de bureaux à sa publication, une autre porte s'ouvrit violemment, un juron sonore éclata, et Lamartine, des paperasses à la main, — couvertes de chiffres ! — en coin de feu et en pantalon à pieds, —le Lamartine

plus familier que son cours de littérature, était en face de moi. Celui-là était l'homme de primesaut, de colère juvénile, de brusque simplicité, qu'on aurait soupçonné difficilement avant de le connaître. Il s'agissait d'erreurs de comptes. Hélas! ce n'était pas les premières pour lui.

— Eh! bien,—mon jeune ami,—me dit-il, — et la poésie?

— Faites-en toujours, — ajouta Lamartine quand je le quittai,—faites-en pour vous, pour l'ami qui vous comprendra, pour la femme que vous aimerez, — mais n'en faites jamais pour le public et pour l'Académie!

Je me plaisais, dans ces premières années de jeunesse, à approcher et à traverser tous les mondes. Un soir de carnaval, un ami de mon âge, mais très-parisien, qui avait le pied un peu partout, m'avait emmené au Casino-Cadet qu'on venait d'inaugurer.

Nous louvoyions à travers la foule des dominos, dans le salon des portraits, quand il s'écria :

— Voici Roger de Beauvoir!

Ce nom avait toujours sonné à mon oreille

comme celui d'un des hommes qui avaient le plus étourdi Paris de leurs fantaisies et de leur belle humeur. La tête qui souriait devant nous n'était pas faite pour me désillusionner. Elle était encore magnifique et semblait secouer des étincelles de son ondoyante chevelure noire; il avait au front toutes les aigrettes de feu, — dans ses yeux bruns les flammes les plus vives et les plus caressantes, et l'on eut dit que son rire joyeux et insolent à la fois avait donné le pli à la moustache retroussée comme celle d'un caballero. La barbe seule, qui n'avait pas les reflets des cheveux et où de près l'on distinguait mieux les poils grisonnants, vieillissait un peu cet athlète d'une vie de plaisirs bruyants et de chagrins étouffés. De corps, il était taillé vigoureusement et massivement;—les épaules étaient hautes, les jambes n'avaient pas l'élégance qu'on eut pu croire en voyant si légèrement porter la tête, — mais, dans cette charpente grossie, il y avait encore un dégagé, une souplesse que plus d'un jeune homme aurait enviés.

— Te voilà, — cher ami! cria Roger à mon compagnon.

Et avant d'avoir seulement entendu mon

nom, il me serrait les mains, m'inondant en quelque sorte de l'éclat de son regard; il nous prenait le bras tour-à-tour, et nous entraînait sous les galeries encombrées, fendant les groupes et distribuant, comme un roi qui passe, les mots aimables à droite, les sourires à gauche, les saluts de la main partout, à travers galeries et salle, — et par dessus les lustres.

— Comme cela se trouve, mes bons amis! nous dit-il tout à coup. J'avais envie de souper, et je me demandais si, une fois dans ma vie, je serais condamné à souper seul. C'était impossible, n'est-ce pas? Allons voir Verdier!

Ce diable d'homme qui me tirait, depuis un moment, les fusées les plus folles dans les oreilles, m'aurait emporté je ne sais où. C'était à croire, par instants, que l'orchestre jouait pour lui, que les lustres flambaient pour lui, que les femmes se pressaient à la file pour lui sourire. Il était étonnant, — il paraissait le héros complaisant de cette nuit de carnaval; il laissait sous cette galerie sombre comme un sillage lumineux, et, quand nous sortîmes, on se retournait pour le regarder partir.

— Allons voir Verdier ! répétait-il.

Et il envoya chercher une voiture pour nous conduire à trois minutes du Casino, à la Maison d'Or.

Là, il nous fit faire une trouée dans le grand salon à peu près rempli. Je l'admirais : il s'avançait plus superbement encore qu'au Casino, comme en pays et parmi sujets conquis, — et, du cliquetis des verres et de la vaisselle, du frémissement des coupes de champagne moussant à plein bord, — jaillissait ce nom : « Roger de Beauvoir ».

Aprés un coup d'œil rapide, Roger se dirigea droit vers une table où étaient assis le prince Alphonse de Polignac et Ernest Feydeau. Ces messieurs nous firent place. J'aurais eu quelque timidité, moi, novice et inconnu, à la suite de cette irruption, mais Roger de Beauvoir me traitait comme si nous avions déjà fait ensemble les plus belles nuits de la Maison d'Or, et cet enragé me mettait au ventre le feu de toutes les fatuités et de toutes les audaces. C'était à rendre les habitués honteux de ne pas me connaître.

Sans lui, néanmoins, le souper aurait été assez triste. M. de Polignac, la tête alourdie,

comme si le texte du *Faust* de Gœthe, qu'il traduisait, l'eut accablée de son poids, la couchait sur la table. Je ne pouvais guère juger de ce qu'elle contenait, quoiqu'elle m'eut paru d'abord absolument insignifiante et ennuyée. Quant à Feydeau, sa figure en lame avec deux yeux sans franche ouverture de regard n'était pas de celles qui inspirent la plus expansive gaîté. Mais Roger se souciait bien de celui-ci et de celui-là ! Il débordait d'anecdotes et de plaisanteries pétillantes ; il ébauchait en cinq minutes une comédie en cinq actes sur quelque événement récent ou quelque personnage à l'ordre du jour, — et cela, avec un tel accent de vérité, un plan si bien étudié en apparence, une mise en scène si apprêtée, des bouts de dialogue si suivi et à la réplique si fine et si juste, qu'on aurait cru avoir la primeur d'une pièce prochaine jusqu'au dernier acte, lequel finissait par quelque frasque échevelée où *Fanny* et Feydeau dansaient le cancan sur l'air d'*Orphée aux Enfers*, — triomphe aux Bouffes de mademoiselle Tautin.

A six heures du matin, nous sortions de la Maison d'Or. Roger de Beauvoir,

avant de nous quitter, fit avancer une voiture.

— A Madrid, — au bois de Boulogne ! dit-il au cocher.

Puis, se tournant vers nous, il ajouta :

— Et ensuite à la barrière du Trône ! Je ne serai pas fâché de dormir, — mais après une nuit en si aimable compagnie je ne voudrais pas être réveillé chez moi par un créancier ou un huissier.

VI

SOMMAIRE : Le vrai Roger de Beauvoir. — Son seul amour. — L'Improvisation de Musset. — Le petit bleu dans les verres de Bohême. — Des strophes inédites. — Du pavillon de Saint-Cloud à la rue Richer. — Le bonhomme Doze, restaurateur de roi. — La ponction du docteur Favrot. — La petite maison des Batignolles. — La comtesse Dash; son portrait; ses souvenirs. — Un prodigue avare. — Une épitaphe anticipée. — L'héroïsme de l'esprit français.

C'était tout l'homme, — usant sa vie dans les fiacres glacés des matins d'hiver après en avoir abusé dans les chauds cabinets des soupers, jetant sa fortune en pâture à la vermine des grands et petits procès et son esprit au premier venu par la fenêtre des cabarets. Je me garderais de reprendre ici le Roger de Beauvoir légendaire, — je ne veux que suivre celui que j'ai connu, qui est loin de ressembler toujours à l'autre et n'en devient, à son déclin, que plus typique et plus curieux.

Roger n'avait sérieusement aimé qu'un seul être dans sa vie : sa femme, — cette mademoiselle Doze, dont le charme et l'éclat avaient ébloui les spectateurs de la Comédie-Française. Quand les procès d'intérêts se furent succédés, — quand la séparation eut lieu, faisant des enfants les premières victimes, Roger de Beauvoir vieilli, — réduit à sa dernière terre, dont il portait le nom et qu'il fallait bientôt vendre, — était arrivé à ce désemparement dont les plus insouciants, les plus étourdis, en apparence, sentent les coups secs et répétés. Il avait beau faire : il en portait les marques à la fin.

Il n'avait pas plus d'intérieur que de famille, et au milieu d'une installation élégante, de porcelaines de prix, de cristaux et de tableaux de maîtres, les choses de première nécessité manquaient absolument. Il invitait à déjeûner chez lui et il lui arrivait de s'y trouver quelquefois, — malgré l'improvisation de Musset :

De Beauvoir
Bel à voir
Nous amuse.
Quand il a trop dîné
Il invite à déjeûné ;
L'on y va... l'on s'abuse !...

Mais il fallait des prodiges de patience et d'habileté pour dresser la table. Les nappes étaient généralement chez la blanchisseuse et on se décidait à les remplacer par des draps. Roger s'imaginait toujours qu'il lui restait quelques vieilles bouteilles en cave, et l'on était réduit à boire le vin du comptoir voisin dans les verres de Bohême. Il faisait oublier l'autre par une histoire, comme madame Scarron comblait le vide du rôti. C'était l'abandon, — le désarroi. Au reste, il avait presque toujours deux ou trois logements dans Paris et couchait souvent dans un quatrième, — à l'hôtel Beauséjour, par exemple, — où il aimait à travailler, la nuit.

Un an après le souper de la Maison d'Or, je l'aperçus au Café des Variétés où il entrait avant dîner prendre un verre de madère. Il était bien changé, ce jour-là. Ses yeux n'avaient qu'une flamme passagère qui mourait sous les paupières alourdies, il bâillait d'ennui autant que de fatigue, — il sommeillait par instants. Je lui envoyai, passage Choiseul où il avait un pied à terre (il habitait alors avenue de Saint-Cloud), quelques vers où j'avais à peine adouci le reflet de mon impression. Il la

sentit tout entière, et Roger qui, avant tout, eut été un poète, s'il n'avait gaspillé tous ses trésors, me répondit par ces strophes charmantes et mélancoliques, — qu'aucun des petits journaux du temps, qui vivaient de sa prodigalité, n'a heureusement déflorées :

Qui donc es-tu, toi qui dis me connaître ?
Qui donc es-tu, toi qui me peins si bien ?
De mes soucis je me croyais le maître ;
Tu sais mon cœur et j'ignore le tien.

Serais-tu donc le sphinx au granit rose
Posant son ongle au plus profond du cœur ?
Fleur de mes prés, dis, quelle main t'arrose ?
Es-tu sincère, ou bien es-tu moqueur ?

Tu dis ne plus aimer; mais la jeunesse
Ne va jamais sans le myrte aux cheveux ;
La Muse est femme et quelquefois maîtresse ;
Tu dois en être aimé, si tu le veux.

Moi, je suis vieux, même en tenant mon verre ;
J'ai vu mourir mes plus chers compagnons,
Musset, Gérard, qu'a pris le Temps sévère,
D'autres encor dont nul ne sait les noms.

Pourtant, je veux sourire au nouvel âge.
Ah ! puisse-t'il devenir l'âge d'or !
Il a pour lui la sève et le courage,
Et si je vis, c'est pour le voir encor.

Cela finit par un déjeûner que j'offris à Roger à l'ancien café Molière du carrefour de l'Odéon. Il y était bravement venu, malgré

l'éloignement du boulevard; il y retrouva son entrain, sa verve, ses bons mots. Mais les traits du visage étaient altérés, — le teint mat avait jauni, — le beau Roger s'affaissait et se laissait aller... même dans sa tenue, lui, qui, en toilette, était jadis si recherché et si brillant. Cet homme robuste naturellement, bâti comme le maréchal de Saxe, couvait la terrible maladie qui devait l'abattre et que tout contribua à hâter et à aggraver : la saisie et la vente de ses plus beaux objets, dans son pavillon de l'avenue de Saint-Cloud, pour trois ou quatre misérables cents francs, pendant qu'il se reposait insouciamment dans un hôtel de la rue d'Amsterdam, avec un portefeuille de billets de banque dans la poche; une chute, un peu plus tard dans son appartement de la rue Pigalle, — enfin, quand il était déjà cloué par le mal sur son fauteuil, — la mort de sa fille Eugénie, loin de lui, dans un pensionnat de Caen.

Qui l'eut pensé? Dans l'abandon où il s'était trouvé dès les premiers jours, Roger avait tendu les deux mains à son beau-père, qui était allé le voir, — et il s'était laissé emporter dans un appartement de la rue Richer, où

le bonhomme Doze n'était lui-même qu'un pensionnaire de la locataire, vieille dame ou vieille fille digne d'avoir sa place, un jour ou l'autre, dans un roman parisien.

C'est là, dans une chambre d'entresol à fenêtre encadrée par la porte cochère de la maison, que je revis Roger de Beauvoir. Cette fois, je l'eus encore moins reconnu, si je n'avais été averti. Toutes les fleurs de cimetière avaient largement poussé dans sa chevelure et dans sa barbe : on eut compté les poils noirs qui lui restaient. Il était assis dans ce fauteuil où il devait souffrir, nuits et jours, les cinq dernières années de sa vie, — une couverture sur les genoux, les jambes enflées d'eau. Il avait cru à la goutte : c'était une hypertrophie du cœur.

Quand la douleur s'apaisait l'ancien Roger reparaissait, et souvent, entre deux cris, on entendait un de ses plus francs éclats de rire. La gaîté ne pouvait se décider à quitter cet homme : elle lui devait tant ! La joie de Roger, à cette époque, était de suivre les intrigues de son beau-père qui avait tout simplement la prétention de restaurer, à force d'argent, le prince chimérique d'un pays impossible sur le

trône de ses pères. C'était un trône en commandite ! Le bonhomme Doze y poussait ferme quoiqu'il s'essoufflât pour peu.

— Mon Dieu, — disait Roger au milieu de ses plaintes,— au moins laissez-moi voir mon beau-père grand écuyer !

Mais ces échappées de belle humeur ne le guérissaient pas. Le mal prenait des proportions menaçantes ; le docteur Favrot, le médecin viveur, mort lui aussi, — vieil ami de Roger, lui dit un soir :

— Mon bon, il ne faut pas plus longtemps te cacher la vérité. Si je ne pratique pas immédiatement une ponction, tu es un homme étouffé cette nuit.

— Ah ! bah ? — fit Roger qui réfléchissait.

— Ma parole d'honneur !

— Montre-moi un peu l'instrument avec lequel tu pratiquerais cette petite opération.

Favrot tira sa trousse pour satisfaire cette curiosité.

— Il est joli, ton instrument, — disait Roger en caressant la pointe d'acier, — il est même élégant, — mais j'aime autant me passer de ses services.

— Mon pauvre ami, — reprenait Favrot, je t'assure que je n'exagère pas : ton état est de la dernière gravité, — et une ponction est si vite faite.

— Donne-moi encore ton bijou d'outil pour que je l'examine.

Et la même scène recommençait.

— Ça pique bien, faisait remarquer Roger. Je ne suis pas en train ce soir, nous attendrons.

— Mais, mon vieil ami, attendre une heure, c'est déjà beaucoup. Voyons, je suis prêt.

— Tu es trop bon ; mais sérieusement, je ne suis pas décidé.

— A ton aise ! s'écria Favrot en relevant ses lunettes d'or. Seulement, retiens ceci, ajouta-t-il pour porter le dernier coup à l'hésitation de son malade, quand je reviendrai demain matin, ce sera pour constater ton décès. Adieu, Roger !

— Au revoir, mon bon Favrot. N'oublie pas ta visite de demain : nous déjeûnerons.

Le docteur, si joyeux d'ordinaire, haussa tristement les épaules, désespéré de tant d'obstination. Après un dernier assaut contre cette résistance, il partit.

Roger était, en effet, à cette extrémité où la ponction seule peut sauver de l'étouffement. Pour tous ceux qui l'approchaient, il était perdu. Mais sur quels miracles ne peut-on compter avec des natures comme la sienne ! Pendant la nuit toute cette eau qui l'enflait jusqu'au ventre se fit ouverture par les jambes crevassées, jaillit et déborda comme une source dont la force a brisé l'obstacle.

Le lendemain matin, le docteur Favrot arriva comme il l'avait promis. Roger reconnut sa voix, quoiqu'elle fût pleine d'émotion en demandant de ses nouvelles.

— Viens donc déjeûner, Favrot ! cria-t-il. Ta ponction est faite !

La comtesse Dash, la plus ancienne amie de Roger de Beauvoir, le décida à quitter cette chambre où il était fort à l'étroit et à louer une petite maison aux Batignolles, rue Lemercier. On profita pour l'y transporter du mieux qu'il ressentait. Rue Richer, il était déjà un délaissé quand on songeait aux relations qu'il avait naguère encore. Gozlan, qui habitait dans le voisinage, passait tous les jours devant la fenêtre sans y jeter un regard. Cet égoïste ne croyait pas sa fin si

proche à lui-même. Sur les hauteurs des Batignolles, Roger devint un exilé, presque un oublié. Arsène Houssaye y montait quelquefois, Barbey d'Aurevilly faisait une halte de temps à autre en allant dîner chez la comtesse Dash; en somme, celle-ci, qui avait aussi sa petite maison aux Batignolles, et moi, qui habitais le quartier, étions les seuls visiteurs réguliers.

Nous avons fait plus d'une fois avec Roger, qui oubliait ses souffrances à l'heure des repas, le plus agréable dîner de causerie. Notre malade s'assoupissait généralement au dessert, et alors, à mi-voix, nous continuions jusqu'à dix heures la conversation commencée. La comtesse Dash était la plus simple des femmes. Elle avait alors ses soixante ans très-sonnés, une mémoire qui servait à propos ses souvenirs, et j'aurais dû dire d'abord des souvenirs qui eussent défrayé plusieurs volumes. Elle trouvait le temps d'écrire ses Mémoires, qui devaient paraître après sa mort, malgré la masse effrayante de *copie* qu'elle était forcée d'abattre pour se procurer un semblant de bien-être. Elle prenait un bouillon, le matin, pour tout déjeûner et s'attelait à la besogne

jusqu'à cinq heures. Elle s'habillait alors pour sortir et aller le plus souvent dîner en ville. Il fallait des raisons bien pressantes pour changer le cours de cette vie, très-tourmentée, au fond, jusqu'à la fin.

Dans sa jeunesse madame Dash (vicomtesse de Saint-Mars de son vrai nom) était, — me disait Roger, — « une grande brune piquante » dont, à l'époque où je l'ai connue, on comprenait encore l'ancien agrément. Le front était un peu haut pour une femme sous ses bandeaux plats, — mais l'œil était vif et perçant, le nez finement retroussé, la bouche d'une aimable sensualité. Elle était née un siècle trop tard, comme Roger de Beauvoir, qu'elle appelait « son pauvre Rogeton » dans l'intimité. Avec l'âge, l'épaisseur était venue et Barbey d'Aurevilly l'avait surnommée « le chanoine » dans un moment de taquinerie. Moi, c'était de sa jeunesse inquiète, agitée, éprise de fantaisies que j'aimais à lui entendre parler. Et elle en parlait avec une franchise qui était le côté attachant de son esprit.

— Ah ! si vous saviez, — me disait-elle un soir, comme nous aimions autrefois. Ce qui peut vous paraître le plus exagéré dans un de

nos romans n'est que l'exacte vérité. On descendait de voiture pour entrer dans une église à la nuit tombante, — on s'agenouillait bien près l'un de l'autre, on priait une main dans la main, — on pleurait pour tout de bon, on quittait l'église le visage baigné de larmes... C'était fou !

— Et après, vicomtesse ?

— Après ?... Je vous devine... Eh ! bien, mon pauvre enfant, vous me croiriez encore moins !

Roger de Beauvoir était à la fois ce qu'on appelle vulgairement le panier percé, et la bourse liée. Il aurait fourni le type le plus amusant de comédie sous ce titre : « Le Prodigue avare ». Prodigue pour le superflu, — avare pour le nécessaire ; il est vrai qu'il n'aurait pas hésité à prouver que le nécessaire était le superflu. La comtesse Dash rappelait devant lui, — qui secouait la tête en riant, — un trait qui le peint assez bien.

— Un jour, — me disait-elle, — Ida (la femme d'Alexandre Dumas) et moi avions envie de faire une promenade en voiture hors Paris. Nous cherchions un but ; — une idée me vint : « Allons voir le fils de Roger qui

est en nourrice à Charenton. » Nous voilà parties toutes deux, — n'oubliant qu'une chose, — c'est que nous n'avions pas l'adresse de la nourrice. Quand nous y songeâmes, nous étions près d'arriver. » Bah! dis-je à Ida, nous nous informerons, — et puis, il fait soleil, — le fils de Roger à déjà trois ans, — c'est un hasard si nous ne le trouvons pas courant la rue. » Je n'avais pas achevé que, au milieu du pont de Charenton, je distinguais facilement, parmi quelques autres, un enfant en chemise et sans bas, affreusement barbouillé, mais coiffé d'un magnifique chapeau à plume dernière mode, qu'on appelait alors « chapeau comte de Paris. » — « N'allons pas plus loin, m'écriai-je, — car je suis sûre que le voici! » Je ne me trompais pas. La nourrice avait demandé à Roger, quelques jours auparavant, un vêtement complet. — Comment donc? Dès demain! » On n'avait jamais reçu que le chapeau. Mais il coûtait deux louis.

Roger de Beauvoir a écrit sa véritable épitaphe dans un vers de *Colombes et Couleuvres :*

« Un fou tué sous son esprit. »

Cet esprit était encore assez net et assez vif

pour qu'il dictât, de son fauteuil de supplicié. la série des « *Soupeurs de mon temps* », qui parut en feuilletons dans un petit journal (l'*Etincelle*) avant d'être publiée en volume. A ce point de vue, c'était l'esprit français dans tout son héroïsme.

Roger est mort à temps pour rester ce qu'il était, — un dandy littéraire. Comme dons précieux et rares, il valait mieux que cela sans doute : la fortune l'avait gâté,

VII

Sommaire : La fin d'un monde. — Barbey d'Aurevilly. — « Dieu toujours spirituel. » — Lasserre avant l'eau de Lourdes. — Raymond Brucker. — L'Égérie de Barbey d'Aurevilly. — Patouillet-Nicolardot. — Les dadas de Barbey. — Sous la cagoule rouge. — Hippolyte Babou. — La vérité sur les causeurs de ce temps. — Les *Arts latéraux*. — Carolus Duran, en 1860. — L'Églogue du café Molière. — L'Extatique de Venise. — Le « Pugilat » de Babou.

Quand la comtesse Dash est morte, — il y a trois ans seulement, en 1872, — il y avait une étude à faire sous ce titre que Jules Janin a donné à sa continuation du « neveu de Ra- » meau : » *La fin d'un monde*. Monde encore poudré, — littérairement, — passé au blanc et au rouge, — frétillant dans une écume légère de champagne Régence, — et dont le moule aurait été brisé d'une chiquenaude,

6.

Dumas, le grand Dumas, l'avait inventé pour son plus grand succès, — heureusement qu'il a charpenté quelques drames pour sa gloire. N'en parlons plus.

J'ai, souvent déjà, écrit le nom d'un contemporain de Roger de Beauvoir et de la comtesse Dash, d'un romancier et d'un journaliste qui ne leur ressemble guère, comme œuvres et comme esprit, — de Barbey d'Aurevilly, très-vivant encore pour la plus franche gaîté des lecteurs de hasard du *Constitutionnel*. J'arrive à l'homme.

Un gros garçon, — presque mon compatriote, et je n'en suis pas plus fier, — qui collaborait en 1859 au vieux *Journal des Villes et campagnes*, — qui y accouchait d'un éloge du traité d'artillerie de l'ex-prince Louis Napoléon Bonaparte, — alors empereur des Français par toutes les grâces que nous savons, — Léopold Giraud, le futur auteur de la pétition au Sénat contre l'enseignement de la Faculté de Médecine, — un grotesque taillé d'avance pour être, — ce qu'il est devenu, — sous-préfet de l'ordre clérical, fut la première cause de mes relations avec Barbey d'Aurevilly. L'épais Giraud, après

une crise de scepticisme, s'était fait l'énergumène des théories ultramontaines, — mais souvent fantaisistes, du catholique dévorant. C'était une bien ridicule copie, — si seulement c'en était une; — je n'étais pas fâché de voir l'original. D'autre part, je n'étais point un dédaigneux de l'auteur de la *Vieille Maîtresse* et surtout de l'*Ensorcelée*, — quoi qu'on y puisse reprendre comme idée ou comme exagération.

C'est une après-midi d'octobre, au classique café Tabourey, — devant la grille du Luxembourg, — que le néophyte Giraud me fit asseoir à la table où Barbey d'Aurevilly trempait les lèvres, avec une délicatesse de petite maîtresse, dans un verre de genièvre. Barbey portait un petit vêtement à brandebourgs, sans collet et à manches évasées, par dessus une redingote vert sombre qui lui sanglait la taille, — des gants d'un violet d'évêque à triples broderies blanches, et, à la main, ce petit peigne-miroir qu'il manœuvre au coin de l'œil par moments, moins pour se regarder que pour surveiller plus discrètement *la galerie* derrière lui. Sa tête, — avec le nez très-busqué, les yeux bruns grands ouverts dont on

ne soupçonne pas d'abord la myopie, — la moustache et la royale Louis XIII, —avait un caractère énergique sous les larges bords du chapeau planté sur l'oreille gauche, et d'où les cheveux secs s'échappaient en coup de vent. Quand on avait examiné la figure, le costume paraissait moins étrange, et c'est à peine si le pantalon à larges carreaux, taillé dans une étoffe de gilet d'hiver et collé sur les bottes vernies par des sous-pieds cousus, — causait quelque étonnement.

Le bon Giraud se réjouissait de penser qu'il allait me faire tirer un de ces feux d'artifice catholiques dont, pour sa part, il ratait si bien les plus simples chandelles romaines. Il se trompait : les pétards qu'il voulait faire éclater étaient perdus. Si jeune que je fusse encore, Barbey d'Aurevilly, qui touchait déjà à la cinquantaine, se montra galamment homme du monde à mon endroit. La conversation prit une toute autre voie, et elle tourna, sinon tout à fait à la politique, du moins à l'histoire, — et à l'histoire contemporaine. J'en ai noté cette phrase pittoresque à propos de M. le comte de Chambord :

— Il porte le châtiment de sa race. Dieu,

qui est toujours spirituel, a voulu que le dernier de ces Bourbons de France qui avaient érigé en principes l'adultère, le concubinage et la bâtardise, se châtrât lui-même dans une chute de cheval.

Il me déclarait plus tard, dans une de nos promenades fréquentes à travers le parc de Saint-Cloud, — à une époque où une crise administrative du *Pays*, dont il était le critique bibliographique, lui donnait des loisirs, — que sa prédilection était pour « la race élégante et charmante des Valois. »

— Parlons tout de suite de la Saint-Barthélemy! lui disais-je.

— Pourquoi pas? me répondait-il en se campant devant moi comme s'il avait lui-même porté au Louvre la tête de Coligny.

Ce Fracasse, incapable de tuer une mouche, avait l'admiration de toutes les violences. Il s'enthousiasmait pour Catherine de Médicis, pour Philippe II et pour Torquemada. Il voulait être sérieux et terrible : il n'était qu'amusant. On pensait à un vieil Alcibiade qui, dans un temps revenu de tout, n'avait pas eu son heure et s'acharnait à couper la queue de son chien. Malheureusement, il n'y avait plus de

queue : cet exercice n'en demandait que plus de talent.

Le Barbey de l'intimité était autrement intéressant, du reste, à travers ses paradoxes que le Barbey solennel du café Tabourey. Là il se sentait trop observé et était poussé au jeu ; il s'y trouvait en face d'Émile Montégut, — le critique de la *Revue des Deux Mondes*, à qui, — sans lui parler, — il était heureux de faire donner de la pointe de sa tête chauve dans le plafond en lui lâchant quelque coup de pistolet inattendu aux oreilles ; il jouissait de la stupéfaction de Paul Perret, — romancier de la même revue, — dont Vallès disait : « Tous les soirs, avant de se coucher, Perret met ses yeux dans un verre d'eau. » Puis, il y avait l'entourage direct : le gros taon de Giraud, par exemple, et la doublure de Barbey d'Aurevilly au *Pays*, — Lasserre, — le Lasserre de l'eau de Lourdes aujourd'hui, — échassier méridional, plus bavard que verveux, qui portait à son large front le signe de sa conversion, — la marque d'une balle sous laquelle, — disait quelqu'un, — il était tombé catholique.

De temps à autre, paraissait un type étrange de grand oiseau noir déplumé, — tête

émaciée de sacristain à calotte, Raymond Brucker, — le Brucker du *Figaro* d'Alphonse Karr, — que Barbey a un jour appelé « cet homme de génie », et le seul de ses familiers par qui je l'aie entendu tutoyer. Il est vrai que Brucker était l'Egérie de Barbey en critique philosophique : entre deux sermons aux ouvriers dans les cryptes des églises, le soir, — il barbouillait les marges des volumes de M. Cousin, de M. Saisset, de M. Renan et rapportait ce *fiat lux* à d'Aurevilly. Je crois, après tout, qu'il y avait du travail pour tirer la lumière de ce chaos.

Ce Brucker était un fou attelé à toutes les sociétés de propagande catholique. Je l'ai entendu conter qu'il montait, le dimanche matin, dans le logement de l'ouvrier qui s'obstinait à vivre en concubinage, qu'il le prenait au lit et lui tenait ce langage :

— Voilà assez longtemps que vous êtes un irrégulier, vous passant du sacrement avec autant d'insouciance que le chien de la rue. Vous allez vous marier !

Ce réveil n'était pas absolument agréable, et on comprend que l'autre avait le droit d'hésiter ou même de se révolter.

— C'est ainsi que vous répondez à l'intérêt qu'on prend à votre position ? s'écriait Brucker. Eh ! bien, vous ne sortirez pas aujourd'hui !

Et s'emparant des pantalons, il les jetait par la fenêtre avant de descendre l'escalier. Le plus étonnant c'est qu'il n'ait pas été, un matin, envoyé par la fenêtre aussi pour les ramasser.

Barbey d'Aurevilly n'était pas fâché d'avoir en public ce que les femmes appellent des *repoussoirs*. Il en était un qui ne l'abandonnait pas. Petit, — marchant en dedans et traînant une jambe, — avec une tête canine de séminariste battu, — une cravate de satin bleu qui contrastait avec le reste de l'ajustement, je vous présente, en vous permettant de ne pas le saluer, — le Nicolardot qui venait d'écrire *Ménage et finances de Voltaire*, — dont il faisait un voleur de bougies à la cour du grand Frédéric, — Patouillet-Nicolardot. Jamais la grenouille de la fable ne s'est autant gonflée. Nicolardot écoutait l'éloge d'un homme de talent avec un sourire qui signifiait : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » — quand il ne prenait pas la peine de le traduire. Et ses prétentions ne

s'arrêtaient pas au talent, — elles débordaient sur sa personne, telle que nous venons de la voir. Cette laideur ratatinée s'admirait. Barbey disait plaisamment :

— C'est un Narcisse qui gâte le ruisseau !

Je trouvais d'abord qu'il gâtait Barbey.

Je dis Barbey tout court, — quoique d'Aurevilly prétende que son nom est gravé sur le tombeau de Guillaume le Conquérant. Je n'y suis point allé voir, — ne tenant pour lui comme pour d'autres qu'à la race du talent, et j'imagine qu'au fond il ne saurait s'en plaindre. Mais il a le dada de l'aristocratie comme celui de l'autocratie, et il y chevauche si intrépidement pour la gaîté des spectateurs qu'il serait dommage de l'en démonter. Avec un esprit indiscutable, qu'il martèle trop pour lui donner de la sonorité et de l'éclat, je ne sais pas de plus naïf *gobeur* de riens. C'est par là qu'il est puni de ses éreintements prémédités de choses plus sérieuses. Un nom le séduit, un titre le charme, — il taille ses meilleures plumes, il débouche ses encres variées, — et après quelques tours de chambre en cagoule rouge et en long vêtement de toileblanche, le voilà *emballé !*

Nous le retrouverons au courant de ces *Confidences*, — même parmi des républicains.

Je ne saurais lui opposer un type d'homme de lettres et de critique plus différent qu'Hippolyte Babou, que j'ai connu à la même époque, dans ce même quartier du Luxembourg.

— Malgré tout, — disait, un soir, Barbey d'Aurevilly après une discussion, — Babou et moi nous donnerions toujours la main par dessus nos baïonnettes.

— Prenez garde, Barbey, — répondit Babou, vous pourriez vous piquer à la mienne.

Il n'est guère d'esprit plus souple, plus délié, plus fin que l'auteur des *Lettres satiriques et critiques*, des *Païens innocents*, et de ce volume de portraits récemment paru : *Les Sensations d'un Juré*. Fin parfois jusqu'à la quintessence, — ce qu'on reproche dans un temps où l'essence même est souvent perdue. J'avais entendu des causeurs aussi brillants que renommés ; je les avais appréciés à leur valeur, mais les uns, une fois maîtres de la conversation, tournaient au monologue ; les autres à « l'esprit de cabotin », — comme

disait dédaigneusement Barbey d'Aurevilly, — qui, tout le premier, était aussi éclatant et plus agréable, — malgré l'enflure du ton. Si la société des causeurs par excellence du XVIIIe siècle eût ressuscité, je ne me représentais pas Méry captivant l'attention avec ses longues histoires et ses interminables paradoxes de marseillais parisiennisé. Roger de Beauvoir, qui, tout en ayant des mots à la Rivarol, tombait dans les farces de vaudevilliste, eût paru insupportable à Voltaire et Diderot lui eût tourné le dos. — M. de Villemessant, — pour parler d'un vivant, — qui a certainement l'esprit du nouvelliste contemporain, ne serait guère écouté que du neveu de Rameau.

Hippolyte Babou n'intéresserait guère M. de Villemessant. Voilà pourquoi sans doute j'ai trouvé en lui, dès nos premières conversations, le causeur le plus attachant et le plus curieux, plein de choses vues et imprévues, — sachant écouter (ce qui est rare) pour mieux répliquer, d'une élasticité singulière, d'une gaîté qui tempérait, en la distillant, la plus cruelle ironie, d'une variété qui ne permettait pas de se fatiguer. Le Babou

causeur, — que j'avais vu, au repos, froid et un peu renfrogné de mine, était transfiguré : son front élevé, fuyant vers le haut, s'illuminait d'une clarté intérieure, ses yeux à fleur de tête s'épanouissaient avec la pensée, et ses lèvres, sans perdre de leur mordant, gagnaient à l'agrément de la parole. — Babou est, je crois, le seul méridional qui n'ait pas gardé plus ou moins son accent.

Ce qu'il a toujours conservé, — c'est la tradition de « l'homme de lettres » (titre dont on abuse) qui ne saurait composer avec la mode et les engouements du jour. La littérature des écrivains, — et non des *faiseurs*, — est son principe et sa loi, et, en dehors de la littérature, il fait bon marché de ce qu'il appelle « les arts latéraux. »

Jugez quel affreux homme aux yeux des peintres de l'avenir qui voisinaient avec nous en 1860, — et, parmi eux, Carolus Duran. Je vois encore ce jeune Carolus, aux longs cheveux noirs en boucles sur le front et avec une moustache naissante, se pinçant la taille et admirant son torse devant les panneaux de glaces du Café Molière.

— C'est le torse de l'Apollon, — me di-

sait-il à moi-même, un jour, — les mains serrant les hanches.

— N'est-ce pas que je suis beau ? demandait Carolus, de sa voix la plus douce et la plus musicale, à Zacharie Astruc.

— Oui, — tu es beau, — répondait Zacharie aux cheveux aussi longs et aussi noirs, à la moustache aussi fine, à l'œil languissant, — mais moi aussi, je suis beau !

Et le duo continuait sur ce ton d'églogue de Virgile. Cette infatuation de soi-même, très-inoffensive, du reste, qui éclatait chez Duran, ne pouvait avoir son égale que chez Astruc.

— C'est convenu, — nous sommes tous beaux ! finissait par s'écrier le somnolent Valery Vernier, — l'auteur du roman en vers d'*Aline*. Mais qu'est-ce que ça fait ?

Bon Carolus ! Il était de l'école « reconnaissante à Raphaël de lui avoir ouvert les voies ». Il avait dans l'avenir une confiance que cet avenir s'est amusé à justifier. En attendant, il faisait le portrait à la lampe de Barbey d'Aurevilly, et il brossait son premier portrait pour le salon : celui de la limonadière du Café Molière. Je donne ce détail à ses

biographes qui jusqu'ici m'ont paru assez mal informés.

Carolus-Apollon avait des extases du beau que personne, excepté encore Apollon-Zacharie, ne soupirait comme lui. — Au retour d'un voyage en Italie, Charles Asselineau contait qu'étant assis devant le fameux café de la Place Saint-Marc, à Venise, il avait tout à coup entendu une voix moduler ces exclamations :

— O ciel de Venise, ciel sans pareil ! Quel bleu et quelle lumière ! Tout cela était fait pour vous, Titien ! Véronèse ! Le Tintoret !...

— C'est singulier, pensait Asselineau, je n'ai jamais connu qu'un enthousiaste de cette expansion éolienne. Il y aurait donc deux Carolus ?

Et il se retourna avec inquiétude. C'était le vrai, l'unique Carolus Duran qui visitait Venise. — Asselineau se leva...

— Fuyons ! se disait-il en glissant sous les colonnades. Astruc n'aurait plus qu'à venir.

Babou secouait vigoureusement cette école de *latéralistes* présomptueux. Il leur démontrait qu'une des premières conditions pour

devenir de grands peintres était de ne pas rester des ignorants, — littérairement. Parmi les contemporains, il citait Delacroix comme exemple, — il nommait Courbet lui-même, dont la supériorité sur ses naïfs imitateurs était de n'avoir pas toujours le nez au vent et de le mettre quelquefois dans un livre. Il avait de ces coups pressés, brillants et portés droit qui faisaient dire, un jour, au poète Charles Baudelaire :

— Babou est un homme de beaucoup d'esprit, — mais il introduit le pugilat dans la conversation.

— Le méchant Babou ! — dit plus simplement Charles Monselet.

J'ai pourtant connu Monselet par l'auteur des *Sensations d'un Juré*.

VIII

SOMMAIRE : Charles Monselet. — Un souper à la Porte Saint-Martin. — Plus de bohême ! — La maison Dubois et Luchon. — L'esprit de Monselet. — Le mot-chaton. — Poulet-Malassis. — Une foi prodigieuse. — Un Philippe II républicain. — Le magasin du passage Mirès. — Bizarrerie et raillerie. — L'Alhambra d'un marchand de jambon. — La petite maison du boulevard Brune. — Courbet. — Faites des hommes ! — Les chevaux de bois et la colonne Vendôme.

C'était aux Variétés, un soir d'hiver, un peu avant le premier coup de minuit. Monselet était là, les deux mains en croix sur la pomme de sa canne, respirant l'odeur des soupes aux choux et au fromage qui fumaient autour de lui. Il dégustait un verre de chartreuse. J'arrivais avec Hippolyte Babou : celui-ci me nomma.

— Ah ! mon cher ami, — me dit Monselet,

— il y a longtemps que j'ai envie de vous voir et de vous remercier. C'est vous qui m'avez dédié un article de fantaisie, au *Figaro?*

— C'est moi.

— Comment ne nous sommes-nous pas rencontrés dix fois depuis ce temps-là? Si vous saviez combien j'ai été touché de cette gracieuse dédicace d'un confrère que je n'avais jamais vu!

J'ajoute tout de suite que ce remerciement n'était point, comme j'aurais pu croire, une banalité. Mes relations avec Monselet se sont resserrées, — à Paris et même ailleurs, — et j'ai plus d'une fois retrouvé dans nos entretiens ce souvenir aussi vif et aussi agréable pour lui.

Nous avons achevé ensemble la nuit commencée, en soupant au café de la Porte-Saint-Martin, après avoir traversé le bal masqué qui avait lieu, ce soir-là, au théâtre. Si je note une nuit vulgaire, à ce qu'il semble d'abord, c'est que nous avons eu une conversation qui éclaire un côté de la figure de Monselet. Nous soupions à quatre, — lui, Babou, le jeune Villiers de l'Isle-Adam, — qui était

fort perplexe sur la nécessité de la rime riche, — et moi.

De la rime riche au poète et à l'homme de lettres pauvre, besogneux, et réduit, en cas de maladie, à l'hospice Dubois, la transition est facile. Un mot avait suffi.

— Oh ! la bohême ! la bohême ! dit Monselet. Qu'on n'en parle plus ! C'est horrible. L'hospice, la maison de santé, qu'on en parle encore moins ! C'est affreux. Cachons nos misères, cachons nos plaies, si nous ne pouvons les guérir. Souffrons dans un coin, — mourons n'importe où, mais plus de maison de santé, plus d'hôpital !

Il n'avait parmi nous, du reste, personne à convertir.

Deux ou trois ans après, Monselet, dont tout le monde connaît la mine fleurie d'abbé dix-huitième siècle, l'œil clair sous les lunettes, l'embonpoint, la rotondité dans la taille courte, Monselet devint malade. Il ne se plaignait pas, — il allait, se traitant par l'indifférence, — comme disait Mürger, — mais ses amis étaient inquiets. Il lui fallait des soins réguliers pour lesquels on ne pouvait pas compter sur lui ; d'autre part, on savait son horreur de

la maison de santé. M. de Villemessant entreprit de la vaincre. Il le fit monter en voiture, en sortant des bureaux du *Figaro,* et commença à le gourmander sur son insouciance pour déduire ensuite toutes les raisons qui devaient le décider à prendre un parti.

Monselet écoutait sans répondre.

— Où me conduisez-vous ? demanda-t-il à la fin.

Je ne sais si Villemessant prononça le nom de la maison Dubois, mais Monselet comprenait tout. On espérait qu'une fois à la porte, il hésiterait à reculer.

— Villemessant, — dit-il avec une énergie inaccoutumée, je vous avertis que vous ne m'y ferez jamais entrer !

En revanche, Monselet partit pour Luchon. J'ignore s'il y a suivi le traitement dans toute sa rigueur, — mais après quelques plantureux dîners à Toulouse et à Bordeaux, il est revenu tel qu'on le voit aujourd'hui. L'ordinaire de la maison Dubois ne lui aurait certainement pas aussi bien réussi. Quand il a été décoré, j'imagine que sa plus grande satisfaction a été de pouvoir exciter l'envie, au lieu de cette dédaigneuse pitié qu'il craignait

tant, chez les bourgeois si faciles au mépris. Lorsque l'intelligence et l'esprit sont plus d'une fois conspués par la bêtise et l'intrigue, c'est une jouissance qu'on comprend. Le rouge fait mal aux yeux de la stupidité.

Comme je ne ramasse ici les échos et les anecdotes de personne et que Monselet gourmand, Monselet soupeur en a fourni à tout le monde, je glisse sur celui-là pour ne point paraître répéter quelque chose et quelqu'un. Il n'a pas l'estomac de Roger de Beauvoir, qui soupait largement trois fois dans une nuit, — mais il en a un plein de complaisances, — dont une assez coupable pour les imbéciles à qui il récite trop *Les petites blanchisseuses* et le *Sonnet du Cochon*. Ce n'est pas un causeur, mais il a des mots ! menus comme sa voix, qu'il jette à point dans la conversation, comme des fines herbes dans une omelette, avec une douceur qui n'exclut pas la malice.

Si Monselet dit : « Le méchant Babou », on répète partout : « Le bon Monselet ». Eh ! il faudrait y voir. Lui-même, je crois, ne tient pas à cette parfaite bonté. Lisez-le un peu entre les lignes, dans ses critiques ; le petit serpent est sous les fleurs. Dans la phrase

même, tel mot, qui ne semble rien, a parfois sa gouttelette de poison : il ne s'agit que de l'ouvrir, comme le chaton d'une bague. Ne croyez pas au bénin Monselet !

Monselet, Babou, Barbey d'Aurevilly, dont je viens de parler successivement, — Baudelaire et Asselineau que j'ai nommés, ont tous eu pour éditeur et pour ami un homme charmant à qui je dois une place dans ce volume de souvenirs : Poulet-Malassis.

Malassis a eu une foi prodigieuse, la foi en la littérature et en la poésie, — et au moment même où le public n'y voulait plus croire. En même temps que les *Fleurs du mal* de Baudelaire, il avait publié les poésies complètes de Théodore de Banville, et celles de Leconte de Lisle. Il recherchait ceux qui avaient la folie de la plume, comme d'autres ont eu la folie de la croix. Il appartenait à la génération littéraire de 1848, — il en soignait la floraison. Rien ne lui coûtait : il faisait pour l'œuvre de l'écrivain un chef-d'œuvre de typographie dans son imprimerie d'Alençon.

Blond feu, mince, élancé, un peu raide mais élégant, Malassis rappelait le Philippe II de

Vélasquez. De fait, il était d'une gentilhommerie, dans les relations, inconnue aux descendants de vieille race normande qui pourraient avoir leur nom inscrit, — comme Barbey dAurevilly, — sur le tombeau de Guillaume-le-Conquérant. Il est vrai que ce galant homme était républicain comme Saint-Just.

Au lieu de voyager sans cesse d'Alençon à Paris, où il avait un appartement rue des Beaux-arts, et de Paris à Alençon où son beau-frère de Broise pouvait suffire, Malassis résolut d'établir une librairie à Paris. Il choisit la rue Richelieu, à l'angle du passage Mirès, — plus tard passage des Princes. Les jeunes peintres furent appelés à couronner le magasin des médaillons des poètes et des écrivains de la maison; le grand poêle de faïence était lui-même une œuvre artistique : c'était la librairie Poulet-Malassis.

Il faut, autant que jamais, qu'une foi s'expie, quand elle n'est pas ridicule et imbécile. — Voilà le progrès! Et l'on s'étonne que les intelligents luttent encore. Malassis en fut victime : un autre que lui, avec moins de nerf dans le tempérament, moins de ressort dans l'esprit surtout, aurait reparu en martyr après

des extrémités toujours douloureuses pour les plus forts. Bizarrerie et raillerie ! Pendant que la littérature, le bel esprit, les beaux vers s'éparpillaient au vent de la faillite,—juste en face, à l'autre angle du passage et de la rue, — un ancien domestique, un marchand de bière anglaise dont cet éditeur et ces écrivains avaient été les premiers clients, se transportait en grande pompe,—le portefeuille bourré, la caisse pleine, au milieu du passage, dans un Alhambra, décoré tout exprès pour recevoir cet industriel vulgaire, — étranger vite parvenu, — son porter et son jambon.

Quelques mois après, on revoyait Malassis toujours vif, fin, ironique, traitant la vie comme elle mérite de l'être, — dans cette petite maison du boulevard Brune, dont j'ai parlé à propos de Delvau. C'était l'été. La matinée du dimanche amenait à la porte d'Orléans les invités du déjeûner hebdomadaire. Babou et moi étions les réguliers, — mais combien d'autres autour de nous ! Baudelaire, Champfleury, Alcide Dusolier, Lemercier de Neuville, etc., etc., puis les retardataires qui devenaient des dîneurs forcés, — Delvau, Monselet, — Courbet... Les

années ont effacé bien d'autres noms en ma mémoire et d'autres figures à mes yeux. Si je ne cite pas Théodore de Banville, c'est que, le dimanche, je ne l'ai jamais rencontré chez Poulet-Malassis.

Mais je n'avais garde d'oublier Courbet. Il arriva, un soir, à l'heure du dîner, et je fus placé à côté de lui. C'était la première fois que j'avais l'occasion, non de le voir, mais de l'entendre de si près et de lui parler. Au reste, j'appréciais comme personne le talent de Courbet, qui est un peintre de grande race comme *faire*, et le plus puissant, le plus admirable paysagiste. Mais je n'admettais pas toutes ses théories, que je connaissais fort bien, et, de parti pris, pour l'attaquer de front, je le lançai sur les fresques d'Eugène Delacroix à Saint-Sulpice.

Sa tête, assez belle, au front intelligent sous ses longs cheveux rejetés derrière l'oreille, aux grands yeux clairs, au nez fin, à la lèvre inférieure un peu dédaigneuse, se détourna sur ses larges et fortes épaules comme celle de la fière bête de forêt jugeant d'abord, au regard, du limier qui la presse.

— Que voulez-vous que je vous dise? me demanda-t-il.

—Sincèrement ce que vous pensez.

Eh bien! je ne discute pas, moi, le talent de M. Delacroix. Mais M. Delacroix fait des anges, — continua-t-il, avec son accent pâteux et traînard de Franc-Comtois, — et je ne sais pas ce que c'est que des anges. Avez-vous vu des anges, vous? Non, ni personne. Comment voulez-vous que je juge de ça? Vous pouvez me faire n'importe quelle tête qui ne ressemblera à aucune autre, la planter sur un corps monstrueux, et quand je vous dirai que c'est horrible, — vous me répondrez : Mais c'est un ange!

— Permettez, — nous parlons pour le moment des anges de Delacroix,—fis-je observer à Courbet. La peinture angélique est un genre *convenu*, faux, si vous y tenez, — soit; mais je prétends qu'il faut plus que du talent pour symboliser dans un ange, comme celui de la lutte de Jacob, les effets d'une grâce supérieure, la force surhumaine dans le calme, l'invincible puissance dans la sérénité...

— Je vous passe celui-là, — me répondit

Courbet, — et encore ses ailes, — remarquez bien, — le rendent ridicule et difforme. Assez d'anges comme ça ! Qu'on me fasse des hommes, — et nous verrons.

Après dîner, Courbet me montrait à la porte d'Orléans un ouvrier crânement coiffé d'un feutre gris et solidement campé sous un réverbère, — le visage épanoui, la pipe aux dents.

— Tenez, — me dit-il avec un rire gouailleur et triomphant, — c'est autrement difficile à faire qu'un ange, ce bonhomme-là !

C'était fête à Montrouge ; — la discussion n'avait altéré, en somme, la bonne humeur de personne et nous flânions le long des baraques, quand Malassis s'élança gaîment sur les chevaux de bois.

— Eh ! parbleu ! pourquoi ne ferions-nous pas un tour de chevaux de bois ? s'écria Courbet avec une joie d'enfant.

Et, — vous le savez, n'est-ce pas ? — Ce Courbet-là est celui de la Commune, celui du conseil de guerre de 1871, — un scélérat, disent les violents, — un malfaiteur, assurent les modérés, — le Courbet, enfin, condamné civilement à payer les deux cent mille francs

de reboulonnement de la colonne qu'ilavait déboulonnée d'un coup de plume !

Tout cela est bien étrange. On quitte un homme sur les chevaux de bois, comme un bon bourgeois qui s'amuse, — et dix ans après, quand on le cherche, il fuit Paris en criminel, — il s'échappe en Franche-Comté, il se réfugie en Suisse, et Francis Magnard montre le poing en criant :

— Ce gredin de Courbet !

IX

Sommaire : L'apparition de Théophile Silvestre. — La galerie de portraits. — Le balcon de l'hôtel Voltaire. — Eugène Potrel. — La haute comédie au dessert. — Le bohème D*, auteur de discours au Sénat. — Un journal à acheter. — La chasse à l'argent. — La leçon de Nestor. — Le sanglier de la réussite. — Léon Gambetta. — Son vrai portrait à cette époque. — Les orléanistes du café de Madrid. — Le jugement d'un indépendant. — L'ami Laurier. — La couleuvre berrichonne. — La déclaration de Châteauroux.**

Je revois dans mes souvenirs, à l'automne de 1861, une tête noire et sauvage, aux sourcils en buissons abritant des yeux sombres et prêts au coup de feu, — qui se balançait et s'agitait sur des épaules de paysan en redingote, entre les cyprès en caisses qui garnissaient le trottoir du Café de Bruxelles, sur la place de l'Odéon. C'est Barbey d'Aurevilly qui me nomma cet inconnu pour moi : Théo-

phile Silvestre, critique d'arts retour de Belgique, où il avait fait des conférences. Ce n'était pas la langue qui avait dû lui manquer : elle était des mieux pendues, malgré l'accent montagnard de l'Ariège qui la distinguait. De plus, l'homme était très-mime, très-comédien dans son épaisseur, et cet accent donnait même à ses bouffonneries de conteur un sel particulier.

Silvestre avait arrêté avec Bourdin, qui remplaçait alors Villemessant au *Figaro*, une série de « Portraits en pied. » Barbey eut une des premières places dans la galerie. Il y avait du relief, de la couleur, du brillant par endroits et de l'imprévu, — mais tout cela sentait l'effort, le travail lent et par raccords, l'essoufflement du portraitiste. On assistait, pour peu qu'on eût du métier, à l'accouchement laborieux de toutes ces phrases. Les traits étaient lourds à force d'être forgés. La galerie n'avançait guère, et pourtant Silvestre en menait grand bruit. De Blanqui, qu'il avait obtenu la permission de visiter à Sainte-Pélagie, à Frédérick Lemaître, qu'il ne pouvait pas davantage enlever du premier coup, il voyait tout ce qui avait une figure et un nom.

« Il faisait poser ses modèles, » comme il disait, — mais, le bouillant Silvestre posant aussi pour eux, les séances se suivaient sans avoir une fin.

Il s'installa, pour recevoir son monde, à l'hôtel Voltaire, — au balcon du dernier étage, — comme un photographe. L'appartement n'en était, du reste, que plus agréable : le Paris des bords de la Seine se déroulait, splendide aux yeux, de l'Arc de Triomphe à Notre-Dame, et je crois même au portail de Saint-Gervais. C'était à monter chez Silvestre rien que pour jouir de la magnificence de cette vue. Avec lui ou à côté de lui logeait son secrétaire Potrel, — un autre bouffon d'esprit qui eut manqué à la comédie, — un réfractaire de la vie bourgeoise, pour laquelle il était né dans l'arrière-boutique d'un tailleur, — mort avec la réputation d'un bohême, sur un oreiller de cent vingt mille francs. Il avait hérité trop tard.

Eugène Potrel, ancien candidat à l'Ecole normale, ancien comédien, errant du théâtre Molière à celui d'Odessa, en Russie, journaliste par boutades, causeur par besoin, était un type curieux à cette époque. La maladie

n'en avait pas encore fait un hypocondriaque et les héritages un fou défiant. Ce gros garçon aux cheveux roux et rares, à l'œil gris enfoncé sous le sourcil, au nez épaté, aux lévres épaisses, trouvait des mots merveilleux qui lui faisaient tout pardonner, même la lâcheté.

Et surtout, monsieur, — disait-il majestueusement après une giffle... reçue, ne vous vantez jamais de m'avoir souffleté!

Sa langue mangeait sa plume; il parlait trop pour avoir le temps d'écrire, — et, d'autre part, il disait lui-même : « Si je savais écrire comme je sais parler! »

Tel était le compère de Silvestre à l'hôtel Voltaire. Tous les deux très-joyeux compagnons quand les visiteurs arrivaient, — et ils les seraient plutôt allés chercher, ces perpétuels besogneux d'oreilles ouvertes pour eux! Il était certains dîners qui valaient seuls des scènes de haute comédie. Barbey d'Aurevilly lisait, au dessert, des fables de la Fontaine, drapé dans une robe de chambre chinoise dont Silvestre se plaisait à l'affubler pour faire « soupeser, » comme il disait, la polonaise de Barbey, qu'il accusait de se plastronner fortement. Barbey soulignait pendant ce temps

l'esprit de la Fontaine sans se douter des malices de son hôte, et Brucker s'écriait en aspirant une prise :

— D'Aurevilly, tu lis comme un ange !

Barbey n'est jamais entré dans un bureau de tabac que pour faire remplir la tabatière de Brucker.

Celui-ci secouait Baudelaire, qui fumait un cigare silencieusement, pour lui arracher son approbation.

— Ah ! ça, — disait le poète des *Fleurs du mal* en pinçant les lèvres et en vrillant cette tête de sacristain de son regard aigu,—auriez-vous la prétention de me confesser ?

A un bout de la table, le vieux D*** était rêveur.

D***, qui traîne encore son malheur dans Paris, était ce doyen de la bohême sur qui j'ai cité un affreux mot de Vallès. Cet homme a eu des discours au Sénat. De temps en temps la voiture de Piétri, ex-préfet de police élevé à la dignité suprême, s'arrêtait devant la porte de l'hôtel Voltaire, et Silvestre descendait causer avec Piétri, — sur le marchepied. On était sûr alors que le sénateur avait l'intention de prononcer un discours dont il cherchait le

premier mot. Cela regardait Silvestre ; mais comme celui-ci, sans l'avouer, n'était pas plus fort que l'ancien préfet de police sur certaines questions, il envoyait chercher D***, qui accourait au déjeûner et au travail. Le pauvre vieux D*** a sous son grand front chauve un grenier d'abondance qui ne l'a jamais nourri. Expliquer cette fatalité est aussi difficile que de justifier, d'un autre côté, des fortunes insolentes. En revanche, au jour fixé, le sénateur étonnait ses plus illustres collègues par des connaissances qu'on ne lui soupçonnait pas, et Silvestre pouvait compter sur la gratitude de l'ami Piétri.

Cependant la galerie de portraits ne s'achevait pas. La caisse du *Figaro* était en avance sur la copie et s'était, je crois, fatiguée. Silvestre n'imagina rien de mieux que d'acheter un journal pour avoir une caisse à lui. Le *Nain jaune* était à vendre. Encore fallait-il les premiers fonds. Notre homme mettait à cette chasse à l'argent le jarret et l'âpreté du montagnard ; il ne trouvait que des espérances.

— Combien vous faut-il donc ? lui demanda, un matin, Roqueplan qui l'avait rencontré courant sur le boulevard.

— Au moins cinq mille francs.

— Cinq mille francs ? Mais rien n'est plus facile, quand on a des relations et de l'entregent, que de découvrir cinq mille francs à Paris.

— Vous croyez ? disait Silvestre dont le charbon des yeux s'allumait sous leurs buissons noirs.

— Sans doute. Mais d'abord où habitez-vous ?

— Boulevard des Invalides (1).

— Ah ! vous m'en direz tant ! répartit le vieux Nestor, qui était la sagesse et l'habileté même dans ces choses parisiennes. On n'habite pas boulevard des Invalides quand on veut emprunter cinq mille francs.

Malgré tout, on apprit un jour que le *Nain jaune* passait aux mains de Théophile Silvestre. Un sanglier arriva de l'Ariège pour fêter, boulevard des Invalides, la prise de possession du journal. Le dîner fut superbe ; les convives étaient à peu près les mêmes que d'ordinaire, avec Leconte de Lisle en plus.

(1) Silvestre s'était marié et installé, en effet, boulevard des Invalides, depuis quelques mois.

Parmi eux, on revoyait, ce soir-là, un jeune homme d'une tête étrange, avec de longs cheveux noirs épais et secs, — l'un des yeux chaud et vif, — l'autre, démesurément ouvert, mort dans l'orbite et donnant à la physionomie un côté sauvage, — le nez accentué, la bouche lippue, — la figure animée, portant la moustache et la barbe. — les épaules trapues, le cou puissant. On l'avait déjà pu connaître dans l'appartement de l'hôtel Voltaire. Silvestre l'avait distingué chez Crémieux parmi les secrétaires de l'avocat, qu'il faisait poser pour sa galerie. Moi, je l'avais remarqué pour la première fois avec Silvestre. Barbey d'Aurevilly, à qui M. Buloz intentait un procès en diffamation après un portrait de lui trop complet dans le *Figaro*, avait pris ce jeune homme pour défenseur. Il perdit, et Villemessant, aussi intéressé que lui dans l'affaire, lui dit même à cette occasion, avec son gros rire, en le plantant devant une glace :

— Voyons, d'Aurevilly, comment voulez-vous gagner un procès devant des juges avec une redingote comme ça ?

Barbey faisait, avant et après, l'éloge de son avocat. Il m'avait demandé à moi-même :

— Vous n'avez jamais entendu parler Gambetta? *Oh!* — ajoutait-il, *c'est un petit Mirabeau!*

Je souligne les paroles textuelles.

On avait déjà deviné, — n'est-ce pas? que c'était M. Gambetta qui mangeait, ce soir-là, le sanglier chez Théophile Silvestre. La vie intellectuelle de Paris, avec ses courants, cause de ces rencontres, de ces liaisons même auxquelles on ne peut plus croire au bout de dix ans. Le Silvestre du sénateur Piétri, flanqué de Gambetta, — cela s'expliquait : on pouvait surveiller la jeune opinion républicaine ; — mais Gambetta, flanqué de Silvestre, cela ne se comprenait pas sans les chocs auxquels se plaisent les amoureux de la parole, — comme exercice, — pour l'éclairer des étincelles qui en jaillissent, et pour l'armer, l'expérience faite, en prévision d'autres luttes.

Au reste, le Gambetta de cette époque n'était point celui que les échotiers se plaisent à montrer. Je le revois, au milieu de ces hommes de lettres, attentif, réfléchi, presque modeste. Ce n'était pas encore le temps du Café de

Madrid où il n'y avait pas que des républicains et des avocats, —je l'ajoute en passant, — où s'arrêtaient les normaliens néo-bonapartistes comme M. Weiss, — orléanistes, comme M. Hervé, — entourant M. Gambetta plus sûr de lui, plus ardent que naguère, et qui, d'instinct, sentait l'heure prochaine, l'éclat d'un procès Baudin.

— Parmi tous ces bavards, — me disait alors un homme aussi sérieux qu'indépendant, — il n'y a que Gambetta qui sache quelque chose.

Il apprenait encore quand je l'ai connu. Il avait une simplicité et une régularité bourgeoises que les gens mal renseignés ne soupçonnent guère. Il avait deja, dans son intérieur, — cette tante dévouée, — plus qu'une mère, — qui dès 1860, — je crois, — était arrivée de Cahors pour ouater sa vie des soins qui pouvaient lui manquer. Où est le bohême que les vagabonds du journalisme peignent à leur façon ?

Gambetta avait une nature essentiellement sympathique. Autant que celle de son ami Laurier était louche, — presque répulsive. Laurier avait aussi fréquenté la littérature : il

était un invité des soirées de Crépet, — le mari d'une nièce de la Malibran, — qui avait entrepris une publication, — études et extraits, — sur les poètes français. Ce petit berrichon, Mᵉ Laurier, à tête de couleuvre, dont j'avais beaucoup entendu parler dans son pays, — au Blanc, — en 1859, — l'année même où son mariage doublait sa fortune (et cela lui faisait vingt-cinq mille livres de rentes, — je le dis avec mon impartialité en tout, pour qu'on ne l'accuse plus de s'être payé des gants et des bottes avec l'emprunt Morgan), cet intrigant serpentin frétillait aux réceptions Crépet. On n'y prenait garde ; on l'éloignait quand il se glissait entre les fauteuils et les chaises, comme un intrus et un indiscret.

Il lui a fallu Gambetta pour arriver politiquement où on l'a vu, et pour passer où on le voit : avocat consultant des princes, — petit prince lui-même dans les sociétés industrielles et financières et jusque dans la Compagnie d'Orléans.

On m'a conté que M. Laurier, — motivant son changement de front, disait, il y a deux ans, à Châteauroux, avec son insolence de parvenu qui ne doute de rien :

— Croyez-vous que moi, Laurier, je voudrais être, un jour, ministre de Gambetta? Allons donc!

Mais vous avez été moins que cela, Me Laurier, — et l'on s'en est encore plaint!

X

SOMMAIRE : Les méridionaux du *Nain jaune*. — Ulysse Pic. Silvestre et l'empereur. — Mahalin et Koning. — Les drames du père Bic. — La victoria de Silvestre. — Un historien délicat. — Un journaliste malgré son père : M. Paul de Cassagnac. — Un billet de M. de Girardin. — L'hôtel de la rue Pauquet-Villejust, Mme de Girardin et Rachel. — Le moinillon bredouilleur. — Faites votre trou !

Quand un méridional est quelque part, tous les midis menacent d'y passer. Silvestre prit pour premier rédacteur Ulysse Pic, qui amena plus tard son jeune frère. Ossian Pic comme administrateur. Le père Bic, qui l'avait été jadis à la *Presse* de M. de Girardin, le fut d'abord au *Nain jaune* et y resta caissier pour rentrer dans quelques mille francs prêtés à son compatriote, le rédacteur en chef.

D'autre part, ne *méridionalisant* guère,

comme je l'ai dit, Hippolyte Babou s'était chargé de la chronique théâtrale; Barbey d'Aurevilly avait une place réservée à ses fantaisies littéraires et historiques, — mais un jour, il alla si loin en voulant donner le fouet à madame Roland que Silvestre lui-même protesta contre le *capitaine*, — comme il appelait son ami Barbey. Celui-ci se retira avec dignité. Potrel fut pendant quelques semaines secrétaire de la rédaction, — le petit Adrien Marx y faisait je ne sais plus quoi, — et Mahalin fournissait des articles de genre en même temps que les échos de Paris.

Ulysse Pic, rallié comme Silvestre au bonapartisme, après avoir été farouche républicain comme lui, avait de la verve et du talent. Ce gros homme à l'œil plus défiant que profond, à la bouche amère sous la moustache noire, à la démarche lourde dans son balancement, ne manquait ni de finesse ni de légèreté dans ses *Lettres gauloises*. Il visait à être le bonapartiste indépendant, le nettoyeur ironique des écuries d'Augias, et il se plaisait à faire sentir à Léonce Dupont ses meilleurs coups de balai. Ce rôle de conseiller sacrifiant l'intérêt à la

franchise était aussi celui où Silvestre paradait. Au reste, il semblait qu'il eut ses droits et ses immunités.

Une après-midi, un chef de bureau de l'Intérieur arrive boulevard des Italiens, au *Nain jaune*, pour présenter quelques observations sur un article du dernier numéro. Silvestre le reçut debout, comme s'il était lui-même au-dessus du ministre, et, au premier mot, s'écria :

— Ah ? c'est ainsi qu'on entend les intérêts de l'empire ? On veut mettre le bâillon à ses conseillers les plus dévoués, — les forcer à tromper l'empereur ? Cela ne sera pas, monsieur ! Je vais trouver l'empereur de ce pas.

— Mais permettez, — monsieur Silvestre.

— Je ne permets rien, monsieur. Je ne tromperai pas l'empereur, moi ! Il faut qu'il sache comment on traite les serviteurs les plus éclairés. Je vais tout conter à l'empereur, et nous verrons.

Et il se promenait comme un lion en cage, — et il ébranlait le plancher en cherchant son chapeau.

— Mon chapeau ! Où est mon chapeau ?

— Monsieur Silvestre...

— Je n'accepte aucune raison, vous dis-je. J'ai une voiture en bas : je pars pour Saint-Cloud.

Et il passa devant le chef de bureau stupéfait, — comme une bourrasque. La rédaction était muette d'étonnement : Ulysse Pic admirait Silvestre ; il n'avait pas encore découvert que celui-ci, dans ses visites aux Tuileries et à Saint-Cloud, n'avait de conversation qu'avec un cuisinier.

Je ne m'arrêterai pas au furet Marx qui bientôt quitta le *Nain jaune* pour la *Nation*, — si j'ai bonne mémoire. Paul Mahalin, que ses petits chapeaux sur l'oreille, ses moustaches blondes en croc, sa tenue et son allure avaient fait surnommer « le mousquetaire », était autrement curieux à connaître. Garçon d'esprit, à qui les besoins de la vie en ont fait beaucoup dépenser pour les autres, il avait, dans ses articles, le pittoresque d'expression le plus imprévu et le plus hardi, — dans ses échos, des mots aussi amusants qu'imagés. Il avait encouru, je me souviens, la colère de Victor Koning qui lui écrivit en le menaçant de son pied où vous devinez. Mahalin se contenta de répondre :

— J'ai abouché la lettre de M. Koning avec la partie intéressée.

Cependant la caisse bâillait après l'argent et les rédacteurs devant la caisse. Quand on allait trouver le papa Bic dans son cabinet, il relevait son grand et large buste, haussait les épaules et tirait de son buvard le manuscrit d'un drame en cinq actes et en vers. Mahalin en a, une fois, avalé trois de suite, en attendant les fonds qu'on devait toujours apporter, et l'on ne s'imagine pas ce qu'étaient trois actes lus par le papa Bic avec son accent, ses intonations étudiées, ses gestes et ses commentaires !

Silvestre déclara qu'il allait mettre à contribution le département de l'Ariège, qui devait le compter parmi ses gloires. Il était parti. On apprit seulement huit jours après qu'il avait parmi ses bagages... une victoria sortie des ateliers de Binder pour promener son importance parmi ses compatriotes. Les semaines se passaient sans le ramener ; le conseil d'administration attendait. Enfin, Silvestre revint, léger d'argent, et trop tard : il avait follement perdu l'avenir du *Nain jaune* et sa propre situation. Il disparut pendant quelques années.

Dans les trois dernières de l'empire, Napoléon III, qu'il était sans doute arrivé à voir et à séduire par ses boniments, lui servait une pension de 12,000 francs sur sa cassette pour écrire son histoire depuis la présidence, et surtout l'apologie du coup d'Etat. Je ne dirai point que les événements n'ont pas permis à Silvestre de terminer sa besogne; je serais d'abord curieux de savoir s'il l'avait commencée sur le papier. Encore un qui a été assez payé pour appeler le Quatre Septembre une infamie, — l'honnête homme! — et une monstruosité, — le délicat historien!

Un dernier souvenir à propos du *Nain jaune*. M. Granier de Cassagnac y entre, un jour, en homme qui craint d'arriver en retard et va droit au cabinet de Silvestre :

— Je sais, dit-il, que mon fils vous a apporté ou va vous apporter un article. Je vous prie de refuser tous les articles qu'il pourrait vous offrir. Il est enragé d'écrire, et moi, je ne veux pas absolument qu'il fasse du journalisme. C'est un vrai service que je vous demande et je compte sur vous.

Le fils en question était M. Paul de Cas-

sagnac. Est-ce que M. Granier est vraiment si fâché d'avoir un fils journaliste ?

M. de Girardin, qui a toujours montré de l'estime pour le père Bic, l'avait consolé de ses déboires du *Nain jaune* en le prenant pour administrateur à la *Liberté*.

En 1867, je rencontrai cet excellent bonhomme, la barbe plus blanche que jamais, la figure ombragée, comme autrefois, par les larges ailes du chapeau. Il m'aimait beaucoup, quoiqu'il ne m'eût encore infligé lecture de drame ni de vers.

— Ah ! me dit-il, je suis bien aise de vous voir, — et pour plus d'une raison. Je crois que Girardin aurait envie de chroniques ou de causeries pour égayer son journal. Pourquoi ne viendriez-vous pas à la *Liberté ?*

— Mais, — mon cher monsieur Bic, je ne connais pas M. de Girardin.

— N'est-ce que cela ? Je suis dans les meilleurs termes avec lui, — je parlerai de vous. Il faut que vous voyiez Girardin.

— Aux bureaux de la *Liberté*, fis-je observer, il parait que c'est difficile.

— Mais chez lui, tous les jours à midi.

— Ce n'est pas moi qui lui demanderai audience....

— Je vous répète que je me charge de tout. Donnez-moi votre adresse.

Nous nous étions séparés sans que j'eusse attaché plus d'importance à cette proposition.

Quelques jours après, je recevais un billet de M. de Girardin m'annonçant dans la forme la plus polie qu'il me recevrait quand je me présenterais, de midi à une heure, à son hôtel de la rue Pauquet-Villejust.

Que s'était-il passé?.. J'allai relancer, pour l'apprendre, le vieil ami Bic dans son cabinet d'administrateur.

— Girardin, — me dit-il, sera enchanté de vous connaître, et tout se présente à souhait. Gasperini est très-malade, il ne peut plus faire son feuilleton théatral; demandez l'intérim.. Ce sera un bon pied dans le journal.

Et je partis, le lendemain, sur ce pied-là — en espérance, — pour la rue Pauquet-Villejust.

Un cocher en gilet rouge astiquait des harnais dans la cour de l'hôtel. Un grand diable

de laquais en livrée, — culottes courtes et bas de soie, — se tenait majestueusement sur le perron. Malgré son air imposant, je lui remis ma carte avec une assurance qui assouplit sa dignité, et il m'introduisit de plain-pied dans une longue galerie de tableaux où il me laissa pour aller m'annoncer. Il ouvrit une porte, à gauche, à l'autre bout de la galerie, disparut et revint presque aussitôt en me disant :

— M. de Girardin vous prie d'attendre cinq minutes.

Je me serais facilement résigné à attendre davantage au milieu de ces portraits où madame de Girardin, — la première, dois-je l'ajouter? — et Rachel se détachaient vivantes de leurs cadres dorés, — la beauté blonde, rayonnante et l'esprit cultivé, — le génie instinctif et la beauté sombre, mystérieuse, — car devant un tel portrait, il faudrait être bête comme un marchand de pruneaux pour ne pas sentir qu'il y avait en Rachel une étrange et puissante beauté. Je ne parle pas des portraits de M. de Girardin.

Il ouvrit la porte de son cabinet après les cinq minutes et entra dans la galerie avec un visiteur, à qui il fit examiner une statue de

marbre placée sur son socle en pleine lumière de la fenêtre, — m'ayant toutefois salué de la tête (j'étais loin d'eux) et de ce geste de main qui signifie :

— Je suis à vous.

Deux minutes cette fois, et, le visiteur reconduit, nous étions seuls.

M. de Girardin avait une robe de chambre violette nouée à la taille par des cordons dont les glands lui battaient les genoux. Il n'était pas encore chauve de cette mèche légendaire qui a résisté plus longtemps que les autres places de la chevelure, — s'il a jamais eu une chevelure. — Il n'avait pas de lorgnon, et de tête et de tenue il faisait rêver à un petit moine fantaisiste en chambre, — pardon ! je veux dire en hôtel particulier. Il me semblait que madame de Girardin, — la spirituelle Delphine, — souriait dans son cadre en le regardant. Quant à Rachel, elle paraissait assez surprise de voir ce moinillon violacé trottiner à la flamme de ses grands yeux noirs.

— Voyons, — me dit M. de Girardin, — ne perdons pas de temps, — allons droit au but. Que désirez-vous faire dans la *Liberté?*

— Provisoirement, monsieur, si cela vous convient, le feuilleton théatral puisqu'il est libre jusqu'à ce que la santé de M. Gasperini lui permette de le reprendre.

— Mais qui vous a dit, — demanda M. de Girardin, — que M. Gasperini fût malade? M. Gasperini n'est pas malade du tout ; il va bien, très-bien, — il donnera son feuilleton à la fin de la semaine.

— Pardonnez-moi, monsieur, — j'étais alors très-mal renseigné.

— Oui, très-mal, cher monsieur.

Remarquez que je trouvais, deux mois après, à Nice, Gasperini n'ayant plus que le souffle. Il mourut en revenant à Paris,

— Dépêchons-nous, — continua M. de Girardin, — ne dépensons pas notre temps en paroles. Que feriez-vous encore ?

— Des causeries, — si cela vous plaît.

— Très-bien. Allez au journal, dites que vous m'avez vu, apportez votre article, et avec moi, vous ferez votre trou, mon cher monsieur ****, vous ferez votre trou ! Au revoir, à bientôt !

Et ce bredouilleur me reconduisit, — gracieusement, du reste.

Cette comparaison implicite du journaliste, — de l'homme de lettres avec le lapin ou la taupe, me refroidit singulièrement. Je n'allai pas à la *Liberté* et je n'ai jamais revu M. de Girardin.

XI

Sommaire : Un matin de 1861. — Le *Boulevard* d'Étienne Carjat. — Les trois frères d'armes. — Charles Bataille. — Le grand Zeus et Erôs chez les boursiers. — Les bons camarades. — Le capitaine De Launay. — Carjat sur les ruines du *Boulevard*. — Albert Glatigny. — Prince et vagabond. — Un dessert à l'hôtel de Paris, à Monaco. — Catulle Mendès. — Le Parnasse Choiseul. — Léon Cladel. — Un désir de M. Villemain.

Un matin de l'an de grâce 1861, Carjat, le caricaturiste Carjat devenu déjà photographe, se réveilla avec cette idée :

— Si je faisais un journal ?

Et pour la rendre plus raisonnable, il ajoutait :

— J'aime la littérature, — tous les hommes de lettres sont « mes bons camarades, » — j'ai d'avance toutes les plumes de Paris pour ma rédaction.

Et le *Boulevard* parut, — journal littéraire hebdomadaire avec des portaits-charges de Carjat et de Durandeau. Le titre était excellent. Jean Du Boys, — le frère d'armes dramatiques d'Amédée Rolland et de Charles Bataille, le paraphrasa dans le premier numéro, — sans éclat, du reste, quoique avec l'application de cette petite tête étroite, aux cheveux plantés sur les sourcils, qui écrivit *La Volonté* pour la Comédie française, et à qui la volonté, mal soutenue par la puissance, fit, en ces dernières années, éclater le cerveau. Il est vrai que Bataille a fini de même, — plus vigoureusement organisé pourtant, celui-là, — malgré sa précoce surdité.

Cette infirmité de Bataille me rappelle un joli mot de lui. Il était allé demander à je ne sais plus quel rédacteur en chef de faire la chronique musicale dans son journal.

— Mais enfin, lui dit celui-ci, dont le journaliste combattait l'hésitation, il me semble que vous avez l'oreille un peu dure pour juger d'une œuvre musicale.

— C'est ce qui assure mon impartialité, répondit Charles Bataille.

Amédée Rolland, le Bourguignon bâti en Hercule, a été, lui, enlevé en trois mois par une phthisie galopante.

Bataille, — qui avait passé par le *Figaro,* — fut plus que les deux autres le rédacteur régulier du *Boulevard.* Sa rudesse y chroniquait ; cela ne faisait point le mal dont le journal languissait sur la table des cafés les moins bourgeois. Les vers s'y étaient mis, — les plus éclatants, — mais quels vers pour une publication que son titre même obligeait de rester *boulevardière* et dont la littérature légère, essentiellement parisienne, était la première condition de succès !... Songez à l'effet que Théodore de Banville devait produire sur les boursiers et les gandins quand il parlait en alexandrins olympiens du grand *Zeus,* de l'enfant *Erôs,* et du *divin laurier.* J'ignore s'ils ont seulement goûté de cette poésie, — mais ils n'y sont sûrement pas revenus. Puis, après Banville arrivaient ses caudataires, le long Glatigny, et le mièvre Catulle Mendès qui avait déjà eu la *Revue fantaisiste* tuée sous lui.

Tous les « bons camarades » étaient accourus, Carjat ne s'était pas trompé et il avait le

droit de défendre cette religion qu'il avait instituée et que Babou appelait plaisamment la *Pancamaraderie*. Mais tout le monde était maître chez Carjat excepté lui-même. On lui mangea dans la main tant qu'il y eut quelque chose à grapiller, puis on lui apporta les *ours* qui dormaient au fond des tiroirs. Des noms inconnus éclataient à la lumière du *Boulevard*, et il n'y avait guère de semaines où Carjat ne crut sérieusement, dans la naïveté de sa conscience, avoir découvert un homme de génie. Il n'inventa guère, en somme, que le capitaine De Launay qui, après les succès du sabre de cavalerie, ambitionnait les triomphes de la plume ; Bataille y aidait, au temps du *Boulevard* et peut-être après, mais l'ardeur du capitaine ne s'étant pas ralentie en ces dernières années et De Launay tirant à l'occasion un article de sa poche et un drame d'un roman de Balzac, je deviens inquiet : je tournerais volontiers au spiritisme, car l'esprit de Bataille me semble parfois s'entretenir avec le capitaine De Launay.

Le *Boulevard* prolongea deux ans à peu près son existence. Au milieu de quels tiraillements d'argent, on le devine. Il était allé

agoniser impasse Bonne-Nouvelle, à l'imprimerie Dupré de la Mahérie, — il y finit. Inutile de prier pour son repos. Celui de Carjat a été plus compromis, et si vous remarquez le panache blanc de sa chevelure, — auquel les « bons petits camarades » ne se sont plus ralliés, — les yeux plus ternes sous les verres du lorgnon, le long nez qui paraît attristé des confidences des lèvres, Carjat vous dira :

— C'est le *Boulevard!*

Puisque j'ai nommé Albert Glatigny, parlons-en tout de suite.

Les cités et les campagnes, les montagnes et les vallées, les rivages et la mer, le cœur de la France et les frontières, Paris et Fontarabie, les Pyrénées et les Alpes, Biarritz et Nice, les maquis de la Corse même ont vu passer ce personnage funambulesque, d'une longueur de corps qui n'en finissait plus, la figure en lame de couteau, les yeux bruns très-ouverts mais égarés. C'était un échappé du *Roman comique*. Son costume le complétait, et quand le bâton à la main, coiffé d'un feutre gris à larges bords, couvert d'une houppelande qui n'avait pas de saison, il arpentait les rou-

tes de ses jambes démesurées, on pouvait croire à une apparition fantastique. Ne se doutant pas, du reste, qu'il fut autrement que personne, ayant sous les loques du vagabond un naïf orgueil de dieu, étant aussi à l'aise devant un prince, s'il le rencontrait, que devant le mendiant du chemin.

Je me rappelle un trait de cette magnifique indifférence. Nous dinions un soir, Monselet et moi, dans le grand salon de l'hôtel de Paris, à Monaco. C'était l'heure où tout le monde brillant l'a envahi, où le velours, le satin, les diamants, les yeux des femmes royalement parées, tout cela chatoye, tout cela éclate et ajoute comme une lumière à la lumière. De notre table nous regardions cet éblouissement.

Tout à coup, la porte s'ouvre, Glatigny fait son entrée, la tête haute, le pas assuré, dans le costume que j'ai décrit tout à l'heure, et suivi de sa petite chienne Follette qui, des Pyrénées aux Alpes, l'avait accompagné dans tous ses voyages, Follette, que le pauvre poète n'aurait pas donnée pour tous les rouleaux d'or empilés sur les tables de jeux de Monte-Carlo!

Et vous pensez peut-être que Glatigny s'est

un instant troublé en s'apercevant qu'on le remarquait? Tout ce monde ne comptait pas pour lui; il était arrivé de Nice à pied, par la Corniche, espérant bien-nous voir, Monselet et moi; il nous trouvait, — que lui importait les autres? Tous des *gêneurs!* devant qui il gardait l'immunité des grands d'Espagne, si bien que Monselet fut obligé de lui dire :

— Si, au moins, tu ôtais ton chapeau?

Albert Glatigny était le fils d'un bon gendarme de Normandie qui, lorsqu'il eut seize ans, et des dispositions d'esprit aussi inutiles que dangereuses aux yeux paternels, lui avait montré en même temps la pointe de sa botte à la hauteur qu'on sait, et le ruban de la grand' route.

— Votre père vous a béni bien bas! disait Babou à Glatigny.

Il partit, avec le goût du théâtre, où il fut toujours déplorable, même comme confident de tragédie, à Brives-la-Gaillarde comme à Paris, car je crois qu'il a joué partout, même dans les granges. Mais, d'autre part, ce garçon élevé dans une petite gendarmerie de Normandie, n'ayant que l'instruction primaire de l'école par dessus l'instruction primitive de la

caserne, avait eu le souffle d'un Esprit sur le front. Preuve éclatante que l'Esprit souffle où il veut et qu'il y met quelque courage. Il avait jeté le moule des vers dans cette tête d'oiseau, et Glatigny les y coulait avec une étonnante facilité. Le fils du gendarme apprit la langue de Théodore de Banville, il jouait avec Erôs, il tutoyait Zeus, et l'inplacable Vénus n'avait plus de secrets pour lui. L'imitation était flagrante, — j'allais dire la copie exacte. Pourtant il se dégagea. Il eut des inspirations plus personnelles, des peintures toutes contemporaines ; il fit même de la satire politique (*Les Fers rouges*), il eut de l'ironie et du sarcasme en vers, cet inoffensif Glatigny ! et il est mort, pulmonique épuisé d'une vie de hasards et de privations, en donnant, au *Rappel*, ses dernières notes de *Fifres*, ses derniers coups de *Sifflets*,

Tout autre est Catulle Mendès.

Ce blondin chevelu à l'œil faïence, au teint de femmelette, aux lèvres de rose thé, entra dans la vie comme un jeune Apollon qui daignait descendre sur le trottoir du boulevard Montmartre. Il n'était point naturellement doué,

comme Glatigny. Il ressemblait, disait-on, à Théodore de Banville à vingt ans, — il se fit l'enfant de chœur de Banville; — un peu plus tard, il était troublé par le Baudelaire d'Edgard Poë, — en dernier lieu, il tourna à la verroterie indienne en voulant dérober son secret à la poésie de Leconte de Lisle.

Catulle n'est pas Alcibiade, — il n'en a que plus obstinément cherché à produire son effet dans toutes les occasions qu'il a pu saisir. Il le ratait ridiculement. Je me suis toujours demandé quelle figure son beau-père, le grand poète Théophile Gautier, devait faire à ce métis présomptueux. La *pose* ne remplace pas le talent, et il faut même beaucoup de talent aujourd'hui pour faire accepter la pose. Catulle Mendès s'était posé comme le jeune chef de ces Parnassiens, de ces *impassibles* en poésie, qui n'ont été utiles qu'à la réputation de l'éditeur Alphonse Lemerre. Celui-ci en a profité pour éditer aujourd'hni ce qu'il appelle orgueilleusement « mes classiques », et le jeune Parnasse est assez démodé passage Choiseul. D'un autre côté, les Parnassiens ne tresseraient pas, à cette heure, pour Mendès la couronne du « divin laurier. »

Catulle s'était imaginé qu'il n'avait qu'à vider des tasses de thé et le dictionnaire de rimes, voluptueusement étendu sur un canapé de velours rouge, et à se faire le gendre de Gautier pour être un poète lyrique. Il est temps qu'il revienne de ses illusions, si ce n'est encore fait.

Comme portrait de contraste, je n'en saurais trouver un autre plus complet, dans la génération de 1860, que celui de Léon Cladel, —qui me permettra de ne voir en lui que le prosateur.

Cladel arrivait en droite ligne de Montauban avec un fort accent de terroir, qu'il n'a pas perdu et qu'il ne paraît pas tenir à perdre. La sauvagerie lui plait ; — il ne serait pas fâché de passer pour un barbare aux yeux des Parisiens du boulevard Montmartre. Ses longs cheveux châtain foncé traînent sur ses épaules ; il a le dos voûté et la démarche du paysan qui revient du labour ; la barbe brune fait ressortir la pâleur bilieuse du visage, les yeux sont enfoncés, le regard tourmenté, et la bouche se ressent de hacher du français avec l'accent de Tarn-et-Garonne.

C'est Poulet-Malassis qui a édité son pre-

mier volume : *Les Martyrs ridicules*, avec préface de Baudelaire, exigée par Malassis avant de risquer cette publication. Je ne suis pas sûr que Baudelaire n'ait pas eu la pensée d'être un préfacier mystificateur, — mais il fut pris à son piége. C'est bien le moins que les mystificateurs, ces enfants terribles, soient à leur tour mystifiés.

Cladel n'était pas un tempérament tout fait, et c'est toujours un effort étudié et continu que la suite de ses productions, — non-seulement dans le sujet, mais dans le style surtout, dans la phrase, dans le mot. Il torture la langue, en se torturant lui-même, pour lui faire rendre ce qu'elle lui donnerait plus simplement, s'il ne visait pas autant à la puissance et à l'originalité.

L'originalité ! Ce qu'on a d'autant moins qu'on le cherche davantage. Cladel y met de la conscience, mais il cherche trop.

— Monsieur, — disait Villemain à Baudelaire en visite de candidat chez le secrétaire perpétuel de l'Académie, — je n'ai jamais été original et je voudrais bien l'être avant de mourir.

— Eh ! bien, — monsieur Villemain, — répondit spirituellement le poète des *Fleurs du mal*, — je vous en offre l'occasion : donnez-moi votre voix !

XII

SOMMAIRE : Charles Baudelaire. — L'Hôtel Pimodan et Mogador. — Les chemises de soie rouge. — Satan à patte de velours. — Deux louis pour une côtelette. — Anecdotes féroces. — Enfants et chats. — Une grande artiste. — Un voyage à Versailles. — La moutarde après le miel. — L'oncle Beuve. — Théodore de Banville. — Margot et la pourpre. — Baudelaire et Robespierre à Châteauroux. — Jacques Lafitte et Banville. — Leconte de Lisle et les impassibles. — Le catéchisme républicain. — Les Chinois d'étagère.

J'ai connu beaucoup, comme on l'a déjà pu penser, Charles Baudelaire.

Le temps était passé de l'Hôtel Pimodan, du grand salon tendu de deuil, des crocodiles et des serpents empaillés, — rapportés des Tropiques et semblant courir sous le haut plafond, — du divan de velours noir où Mogador, au corps souple de couleuvre, était

payée pour s'asseoir, — à la condition de ne pas parler. Il n'était plus à ces derniers jours de jeunesse, de premières épreuves et de dandysme résistant où sa mère, madame Aupic, la femme du général (madame Baudelaire en premières noces) vidant sa bourse à cet enfant gâté, il commençait par envoyer un garçon d'hôtel de la rue Sainte-Anne lui acheter, au passage Choiseul, des chemises de soie rouge et des mouchoirs de poche brodés.

Baudelaire avait vieilli, — même dans ses fantaisies, quoiqu'il en eût encore. — Il les faisait passer grâce à un esprit fin, délicat, — d'effets parfois un peu cherchés, — mais limé de politesse jusque dans l'irritation. Il portait ces longs cheveux, légers dans leur masse et grisonnants, que Potrel, le parisien gouailleur, appelait en ses moments agités « des cheveux en œufs à la neige. » Il lui arrivait de se faire tondre comme un moine, dont il avait naturellement le large front austère, les yeux songeurs et profonds qui ont vu tant de choses en dedans aux heures méditatives de la cellule, et dont le regard s'aiguise étrangement quand ils en trouvent d'autres où plonger. Le nez était allongé, mais d'une rondeur re-

troussée à l'extrémité et d'nne sensibilité particulière de narines. La lèvre inférieure était chargée d'ironie et de mystification. Le visage rasé donnait plus d'énergie à l'expression de ces traits, et Baudelaire cherchait à relever sa tête monacale par une physionomie diabolique.

Barbey d'Aurevilly le snrnommait « Satan à patte de velours. » Comme Baudelaire affichait les superstitions les plus vulgaires, — celles de treize à table, des couteaux en croix et du pain retourné, Barbey s'écriait :

— Cet homme ne croit pas en Dieu, — mais il a la peur du diable !

Le poète, sérieux et grave d'ordinaire, se vengeait en faisant le geste d'attraper le « nez d'aigle » de d'Aurevilly pour troubler sa solennité.

— Ah ! ça, c'est de la folie ! disait Barbey.

Et Baudelaire répondait, se tournant vers moi :

— Ne trouvez-vous pas que Barbey, avec sa dignité, donne une affreuse envie d'imiter le gamin de Paris qui fait des cabrioles sur les tables et éteint les lampes avec sa casquette ?

Tous les deux, par exemple, se rencontraient dans leur horreur du linge empesé, — « élégance des gens malpropres », — ajoutait d'Aurevilly, — qui n'aiment pas à changer de chemise. »

Baudelaire était d'autre part un de ces raffinés qui dépensent deux louis pour manger une côtelette. Il la faisait rôtir quelquefois, dans un restaurant du faubourg Saint-Germain, à la flamme de punch au kirsch, entre deux fourchettes. L'auteur des *Paradis artificiels* avait certainement goûté au haschich, mais prétendre qu'il en déjeûnait quelquefois le matin n'est qu'une abominable plaisanterie, bonne tout au plus à stupéfier les naïfs bourgeois. Il avait d'autres façons de les surprendre et de les épouvanter.

Une après-midi, aux Tuileries, Baudelaire demande, de son ton le plus doux, à une jeune femme assise à côté de lui :

— C'est à vous, cet enfant qui joue à quelques pas ?

— Mais oui, — monsieur, — répond la pauvre femme avec l'orgueil accoutumé de la mère.

— Grands dieux ! madame, — il est horrible !

Un soir, dans un restaurant où il était connu, Baudelaire commande un filet cuit à point, — tendre surtout. Le filet servi, — le patron lui-même, brave père de famille, monte voir si son client est satisfait.

— C'est bien le filet que je désirais, — répond celui-ci : il est tendre comme de la cervelle de petit enfant.

— Comme de la cervelle?...

— De petit enfant, — reprend le mystificateur en relevant la tête avec son regard le plus fixe et le plus aigu.

Le restaurateur descendit l'escalier en toute hâte pour garer ses enfants de ce client qui lui paraissait déjà un monomane féroce.

Baudelaire, du reste, n'aimait pas les enfants.

— Ça dérange les papiers, — disait-il, — et ça poisse les livres.

En revanche, il avait, comme Théophile Gautier, — la passion des chats, qui lui ont inspiré un beau sonnet.

> Ils prennent quelquefois les mornes attitudes
> Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
> Qui semblent endormis dans un rêve sans fin...

Lui, se plaisait à les réveiller, — et assez désagréablement pour eux, en les caressant à rebrousse poil. J'ai été obligé de m'interposer, certain jour, pour le tirer d'une lutte très-animée avec un gros chat rouge de l'avenue de Clichy, — qu'il avait agacé ronronnant parmi les raisins d'étalage d'un fruitier. Nous descendions, ce jour-là, vers les fortifications où Baudelaire, que j'avais rencontré rue d'Amsterdam, voulait m'emmener respirer un air moins étouffé. Il était, dn reste, très-préoccupé, à cette époque, d'un volume de poésies en incubation avec le titre : « Paysages parisiens. »

Au bout de notre promenade, nous nous étions assis à la porte d'un établissement pour noces et enterrements d'où l'ón ne voyait que deux ou trois maisons tristement neuves, — attendant des voisines, — des chantiers noirs, — et, sur la droite, des croix se hérissant, dans la perspective, au-dessus des murs bas d'un cimetière.

Cet endroit était aussi désolant que désolé.

— N'est-ce pas, me dit Baudelaire, que ce paysage est charmant?

— Vous plaisantez?

— Non pas, — je parle très-sérieusement. Regardez plutôt : c'est lugubre !

Paradoxe de poète des *Fleurs du mal* et d'aqua-fortiste ; j'y étais déjà habitué. Baudelaire ne m'avait-il pas dit, une fois, aux Variétés :

— Je viens de voir une femme adorable. Elle a les plus beaux sourcils du monde, — qu'elle dessine à l'allumette, — les yeux les plus provocants, — dont l'éclat n'existerait pas sans le kohl de la paupière, — une bouche voluptueuse, — faite de carmin, — et, avec cela, pas un cheveu qui lui appartienne.

— Mais c'est un monstre !

— C'est une grande artiste !

J'eus l'occasion de l'entendre développer ce thème, à un voyage que nous fîmes à Versailles, — lui, Hippolyte Babou et moi. Comme nous descendions de wagon, je remarquai, filant devant nous, une jeune Anglaise dont la chevelure blonde ruisselait sur les épaules.

— Quelle jolie fille, m'écriai-je, — surtout si tous ses cheveux sont à elle !

— Pourquoi « surtout ? » répliqua vivement Baudelaire. Elle ne serait que plus curieuse et plus attrayante si cette chevelure, ma-

gnifiquement disposée, n'était pas la sienne.

— Mon cher Baudelaire, — je connais vos théories sur la beauté des femmes. Laissez-moi croire ici plutôt à la nature qu'à l'art ou l'artifice.

Cela dit, j'échangeais avec Babou un sourire que le poète surprit et qui le fit piquer en avant sans répondre. Il méditait une revanche, — je la lui donnai bientôt.

— Que tout cela est superbe ! eus-je l'imprudence de murmurer au milieu du parc de Versailles.

Baudelaire m'entendait, et, me saisissant par le bras :

— Je vous y prends, me dit-il. Vous savez comme moi que rien de tout cela n'est naturel, et vous admirez !

Ah ! « Satan à patte de velours ! »

Quelle charmante journée, du reste ! Baudelaire connaissait les bustes cachés au plus profond des fourrés. Il nous mena en voir un, à droite, en partant du bassin de Neptune, — un buste de femme dont pouvaient être amoureux bien d'autres que le Pygmalion inconnu qui l'avait sculpté. Je lui pardonnai tout ponr cette découverte.

Le soir, après dîner, le ciel orageux creva tout à coup, — l'averse nous surprit comme nous allions à la gare de la rive droite. Babou et moi avions pressé le pas. Nous attendions au café voisin du chemin de fer, — le temps s'écoulait, — l'heure du départ allait sonner, — pas de Baudelaire. Nous avait-il perdu et nous cherchait-il ? Je me lançai à sa poursuite sous une pluie fouettante, — et je le rencontrai alors, cheminant, tête nue et à pas lents, sous les arbres de la prochaine avenue.

— A quoi pensez-vous ? La rue n'est plus qu'un torrent.

— Il pleut donc ? me répondit-il. Je n'en avais encore rien senti.

Etait-ce distraction ou *pose* ironique vis-à-vis de fuyards comme nous ? Babou penchait pour la *pose*, — et il avait sans doute raison.

A travers ces originalités, vraies ou voulues, — Baudelaire était un causeur aimable et « suggestif », comme disent les Anglais. Mais, avant tout, c'est le poète qui a trouvé une note dont tous les esprits vraiment vivants, dégagés et sincères ont été émus. C'était la moutarde de la réalité, après ce miel de la rêverie de Musset, auquel ne se mêle que

l'amertume des larmes d'amour. Mais le poète des *Fleurs du mal* est-il pour cela plus original que le poète des *Nuits* ?

Au-dessus de Musset, plane Lamartine, — au-dessus de Baudelaire se dresse l'ombre de « Joseph Delorme, » — de ce poète trop oublié ou trop peu lu, — trop effacé, en tous cas, par sa gloire de critique, — Sainte-Beuve. L'*Oncle Beuve*, comme disait Baudelaire lui-même, qui se savait au moins son neveu. Et Sainte-Beuve, de son côté, était le dernier, on le comprend, à se tromper sur cette parenté.

Baudelaire le rencontrait, peu de temps après la publication des *Fleurs du mal*, dans la galerie de Valois, au Palais-Royal.

— Voyons, monsieur Sainte-Beuve, — lui dit-il, — vous ne vous déciderez donc pas à parler de moi ?

— Vous comprenez que j'hésite, — répondit le malin critique : j'aurais l'air de faire mon éloge.

Ce n'est pas avec Théodore de Banville qu'il aurait eu pareille crainte. Je ne dis point cela avec l'intention de diminuer Banville, qui, lui, est né pour faire des vers comme le

rossignol pour chanter. Jamais gosier de poète ne fut aussi complet. Il chante en prose, — il chante en feuilletons de théâtre à propos d'une opérette des Bouffes ou d'une cascade des Variétés. On n'a besoin ni de le voir, ni de le connaître : on l'entend passer. Il rappelle cet Apollon du commencement de l'Iliade dont chaque pas à travers la nuit fait sonner sur ses épaules le carquois d'argent. Avec cela, d'une souplesse merveilleuse, descendant de l'Olympe pour continuer sur le grand chemin de la bohême les ballades de Villon :

Moi, j'aime mieux dans les quartiers lointains,
Au grand soleil, ouvert tous les matins,
Le cabaret flamboyant de Montrouge
Où la servante a deux yeux libertins...
Vive Margot avec sa jupe rouge!

C'est le passionné de la couleur; la pourpre l'affole. Quand il cherchait la décoration, qu'il a eue de bonne heure, il y voyait surtout le rouge de la boutonnière.

— Ce bout de ruban, — disait-il, relève notre pauvre costume. Il habille à lui seul.

C'était la vraie pourpre aux yeux des bourgeois dédaigneux des poètes. Il la lui fallait.

Je veux montrer la mienne à ce troupeau servile,
Je veux ma part de honte et ma part de laurier.

Au fond, d'un scepticisme politique absolu, — à moins que la réflexion et les événements ne lui aient fait une demi-conviction, Baudelaire n'aurait pu le gourmander à ce sujet, — et j'ouvre une parenthèse pour rappeler une des plus fortes mystifications du traducteur d'Edgar Pœ.

En 1849, — je crois, — les réactionnaires ou conservateurs de Châteauroux demandaient à Paris un rédacteur en chef pour leur journal. Comment Baudelaire, le moins journaliste des poètes et des hommes de lettres y fut envoyé, — je ne me souviens plus. Mais il y arriva, et les actionnaires du journal lui offrirent un banquet au débotté. Ce fantaisiste à longs cheveux et à cravate de foulard rouge les avaient déjà fait loucher. Ils n'étaient pas fâchés de le tâter au dessert. L'orateur de la société conservatrice se leva, et, après les considérations le plus anti-révotutionnaires, termina son toast au nouveau rédacteur en chef par un appel de profession de foi.

Baudelaire ne le fit pas attendre. Irrité de tous les lieux communs, dont on l'avait bom-

bardé, les lèvres serrées et sifflantes, il commença en ces termes :

— Messieurs, dans cette Révolution dont on vient de parler, il y a eu un grand homme, — le plus grand de cette époque, — un des plus grands de tous les temps : cet homme, c'est Robespierre !....

Vous pensez que Baudelaire n'a jamais écrit un article dans le journal de Châteauroux.

Je reviens à Théodore de Banville. La première fois que je l'ai vu, il était déjà chauve à ne plus laisser croire à cette crinière apollonienne qui était une gloire de ses vingt ans. Mais l'œil bleu avait toujours une pureté de flamme éblouissante et la bouche, — rasée, — était remarquablement spirituelle. Banville, en effet, a l'esprit vif, ondoyant, étincelant. C'est un railleur jusque dans la bienveillance, — mais cette bienveillance apparente, il la pousse trop loin. Baudelaire ne savait pas cacher aux sots l'horreur qu'ils lui inspiraient; Banville a des trésors d'indulgence pour les niais. Il ne les sacre pas hommes de génie, — mais il ne les trouble

pas dans l'opinion qu'ils peuvent avoir de leur valeur. C'est uu peu *le bénisseur*. Il corrige d'un sourire les importuns et les importants ridicules qui essaient de le mettre aux prises avec eux sur certaines questions.

— Voyons, — lui demandait un de ces ennuyeux, dans une soirée d'artistes, « n'avez-vous pas un critérium » ?

— Mais, mon cher monsieur, répondit Banville, je sors quelquefois sans ça.

En revanche, dans les discussions avec des adversaires plus .sérieux, Banville est étonnant de fantaisie et de logique, de raison brillante et d'imprévu. Il me souvient qu'on l'avait invité à déjeuner chez un voisin de Poulet-Malassis, à la porte d'Orléans, — le libraire Janet, — pour le mettre en présence de Jacques Lafitte, — l'adepte fervent de la religion d'Auguste Comte. Toutes les religions ont leurs hymnes et leurs cantiques; M. Lafitte désirait savoir si l'on ne pouvait trouver pour la sienne des cantiques ou plutôt des hymnes avec un rythme nouveau, particulier. A qui s'adresser mieux qu'à Banville qui a excellemment la science des rythmes?

Théodore de Banville avait écouté, puis, la

question établie, il improvisa la théorie la plus brillante sur la poésie et l'harmonie, bases de toute religion, créatrices de toute foi, présidant à l'ordre du monde, — et que l'on ne confectionne pas sur patron et sur mesure parce qu'elles sont l'essence et se dégagent d'elles-mêmes de toute chose qui mérite d'exister. Fonder une religion et n'avoir aucune notion de l'harmonie qui lui convient ! Banville n'en revenait pas. Il aurait fallu un sténographe pour le suivre dans l'abondante expression de son étonnement et dans les enseignements qui en découlaient.

N'allez pas croire pourtant que ce poète, oublieux du reste, vive de lumière et d'azur. Il a comme personne le sens pratique de la vie : il ferait jaillir l'eau du plus sec et du plus dur rocher si elle lui manquait. Mais les ressources de son esprit l'ont toujours fait boire à des fontaines privilégiées.

Le chapitre des poètes d'écoles en ces dernières années ne serait pas complet si je ne le terminais par le portrait de M. Leconte de Lisle.

Le vrai chef des *impassibles* est tout sim-

plement un irascible quand on le touche du bout de la plume. Son œil gris flambe alors sous le monocle et y allume des éclairs, sa bouche se tend comme l'arc sous la flèche qu'il va lancer, les cheveux même, — ces cheveux en demi-couronne, qu'il porte assez longs et rejetés derrière l'oreille, ont des frissonnements. Il n'aime pas qu'on parle de l'homme qui, jusqu'en ces derniers temps, vivait dans une retraite austère au milieu de Paris. — J'ai été récemment étonné d'apprendre que M. Leconte de Lisle, dont la porte ne s'ouvrait jadis qu'à deux ou trois amis, a maintenant ses soirées et ses réceptions de jeunes Parnassiens accourant en foule offrir au grand-prêtre la myrrhe et l'encens. — Il aime encore moins qu'on attaque ses théories de poète : c'est une sensitive au souffle de la critique qui, d'un mot, peut faire éclater la colère du dieu.

Je ne sais point d'homme de lettres qui ait eu une vie d'études et de travail plus sévère que M. Leconte de Lisle. Jeune encore, il s'y enfermait strictement, vivant avec dignité autant que modestie de la pension que l'Ile Bourbon, d'où il était venu, lui servait à Pa-

ris. Un jour, la pension lui manqua. Par hasard, le gouvernement impérial voulut bien entendre qu'il y avait un poète dont les vers valaient ceux du poète favori de l'impératrice, — le chansonnier Gustave Nadaud. Il détonrna pour lui deux mille francs au plus, par an, des sommes destinées aux faiseurs de cantates et aux protégés des porte-cotons.

Voici un trait touchant, — et j'ajoute rare chez les poètes, — de Leconte de Lisle. Il y avait encore en 1857, au quartier latin, un pauvre diable d'élégiaque famélique que j'ai eu l'occasion de nommer, « l'agneau sans pain » de Vallès, Eugène Cressot. Il ne mangeait guère : quinze centimes lui suffisaient par jour, — quand il les avait. Mais il était arrivé à se coucher régulièrement et occupait un cabinet garni de la rue Monsieur-le-Prince. On m'a affirmé que c'était Leconte qui prenait sur ses maigres ressources, — la petite pension de son île, — de quoi payer le cabinet de Cressot.

M. Leconte de Lisle était un républicain militant en 1848. Le dégoût de la politique lui est venu, — comme aux plus fiers souvent, — mais il a gardé son opinion. Tout le monde

sait qu'il est l'auteur de ce *Catéchisme républicain,* — si net et si sage pourtant, dont un pauvre homme de l'Assemblée a voulu, du haut de la tribune de Versailles, signaler et souligner le danger. Le *Catéchisme* a d'autant mieux échappé à ses foudres que, lui, il n'a pu se sauver du ridicule.

Leconte de Lisle a peut-être fait les plus beaux vers qui sonnent dans la langue française. Il est marqué pour l'Académie et il sera un des quelques hommes de talent de l'Académie ; mais la poésie de Leconte de Lisle n'est qu'une curiosité. En voulant n'être qu'un Impassible il a cessé d'être pour tout ce qui aime, tout ce qui souffre, tout ce qui tient à l'humanité d'hier, — d'aujourd'hui, — de demain. Dans cinquante ans, il sera moins lu encore que Théodore de Banville qui, lui-même, ne résistera pas aussi longtemps à l'oubli que Charles Baudelaire, parce qu'il ne porte pas, comme ce dernier, l'empreinte morale, la griffe d'une époque, — d'un moment, si court qu'il soit.

— Mais, mon pauvre ami, me disait à ce propos un sceptique, avant deux cents ans les plus grands de ce siècle ne paraîtront pas plus curieux peut-être que des Chinois d'étagère.

XIII

Sommaire : L'enterrement de Murger et la célébrité de M. Grégory Ganesco. — M. Ganesco et les ministres. — Le nouveau *Nain jaune*. — La barque républicaine. — Castagnary. — Maaître Boudin et maître Courbet. — Un petit Carrel. — Un voyage de M. de Villemessant avec MM. Laurier et Gambetta. — Ranc. — La vérité. — L'honneur de M. Francisque Sarcey. — M. Spuller. — Une encyclopédie vivante. — La redingote à Ganesco. — Un mot sur les intransigeants. — L'éloquence de M. Gambetta. — Un retour. — M. Saint-Bucheron et le Crapaud Volant.

Vous rappelez-vous l'enterrement de Mürger? Quel temps pluvieux, boueux, affreux! quelle abominable journée du mois de janvier 1861! Les plus sincères de ses amis renonçaient à suivre le corbillard à pied, entre la maison Dubois et le cimetière Montmartre. A la gare du Nord il y avait déjà des défections. Les fiacres nageaient

plutôt qu'ils ne roulaient dans ce mélange de boue et d'eau. Mais la jeunesse est intrépide; elle allait jusqu'au bout. Était-ce seulement pour Mürger, « le chantre de Mimi »? On en pouvait douter, surtout quand on savait combien la Mimi idéalisée de l'auteur de la *Vie de bohême* était indifférente déjà, à cette époque, à cette jeunesse des Écoles qui grossissait le cortége.

Les étudiants, — j'en ai vu des plus modérés de ma connaissance, — s'étaient levés, ce matin-là, avec l'intention de faire finalement une manifestation politique. Et, sous une pluie implacable, on les vit descendre le faubourg Montmartre et s'engouffrer dans la cour d'une de ses maisons. On entendait, en même temps, retentir les cris de *Vive Ganesco!*

— Ganesco de quoi? Ganesco d'où? demande la nouvelle génération à laquelle ce nom ne s'impose pas comme un cri de ralliement.

Ganesco du *Courrier du dimanche* en ce temps. Le Valaque Grégory Ganesco expulsé la veille de France par décret ministériel, comme étranger, pour un article trop libre ou trop indépendant. C'était le lion du jour : Mürger était enterré sous Ganesco.

Quelque temps après, le Valaque expulsé rentrait à Paris avec des lettres de naturalisation qui lui permettaient de ne pas dénaturer sa pensée avec moins de danger pour lui.

Il triomphait, en somme. Vive Ganesco !

Un peu plus tard Grégory devint un personnage considéré par les ministres, malgré l'opposition qu'il continuait de faire au gouvernement. Des députés attendaient dans les antichambres. Ganesco arrivait, le chapeau planté en arrière, l'œil noir à la hauteur de la tête de l'huissier, le nez retroussé au vent, les lèvres prêtes à relever le français par l'accent valaque, et il passait, — et, avant tous ces gobe-mouches envoyés au Corps législatif par de plus gobe-mouches qu'eux, l'huissier, en sortant du cabinet appelait :

— M. Ganesco !

Ganesco pour tout le monde, — Ganesco pour toujours... ou pour quelques années ! O l'homme habile !

Et quand il quittait le cabinet ministériel, — souriant, boutonné dans sa redingote à collet et à revers de velours noir, les plus orgueilleux mandataires de la nation, qui se morfondaient dans l'attente, se disaient :

— L'heureux homme !

Et, dans le panier attelé de deux poneys qui l'avait amené de Montmorency où il habitait déjà, il filait vers le *Nain jaune* qui était passé entre ses mains,

Le rédacteur en chef du *Nain jaune*, si bien reçu dans les ministères, pouvait étonner quand la rédaction était composée de républicains éprouvés comme Ranc, déjà connus comme Castagnary et Spuller. Les intransigeants, — il y en a toujours eu, — se détournaient de Ganesco en le criblant d'accusations qui n'ont jamais eu de fondement plus solide que celui du soupçon. Ils en faisaient plaisamment un Machiavel-Scapin ayant sa carte dans tous les jeux. Quels services les ministres pouvaient-ils attendre de lui? Je l'ignore. Mais il en rendait un assez grand aux républicains qu'il avait installés au *Nain jaune* comme chez eux. Sourdement la lutte contre l'empire commençait, et il n'était pas si facile de trouver un coin où se réunir en faisceaux. C'était peu de chose que le *Nain jaune;* encore rendait-il le service de la barque qui vous soutient sur le flot en attendant le passage du grand navire.

Et dans cette barque, — ô merveille ! — on voyait Barbey d'Aurevilly. Il est vrai qu'on l'envoyait lorgner et manœuvrer le peigne à miroir dans les théâtres. — D'autre part, si le pavillon de Ganesco couvrait les suspects et les hardis de l'équipage, le nom de Barbey d'Aurevilly, — ancien rédacteur du *Pays*, — autoritaire et catholique, était un énorme trompe-l'œil.

Le vrai rédacteur en chef du *Nain jaune* était Castagnary.

Castagnary est né à Sparte..... sur les bords de la Charente. Du moins, avec son front sérieux, son œil sévère encavé de tristesse, son rictus amer, ses lèvres austères, il a toujours eu l'air d'un homme qui en revient par tradition. Je l'ai connu maître clerc chez l'avoué Boudin de la rue Louis-le-Grand. Il était de première force en procédure, quoiqu'il parût troublé de la législation de Lycurgue. Au reste, on sentait bientôt qu'il avait passé par Athènes où sa froideur s'était échauffée et où, finalement, il s'était passionné pour les arts. C'est ce qui fit perdre à l'avoué Boudin son maître clerc qui prit rang, d'abord, parmi

les critiques de nos tableaux et de nos statues. Il l'a toujours gardé, malgré les préoccupations de la politique et en se faisant une place d'écrivain parmi les journalistes. Castagnary était l'ami admiré de Duchesne et l'admirateur ami de Courbet. Le peintre d'Ornans lui doit ses plus beaux cadres d'éloges ; il les méritait à mes yeux, mais j'ajoute que Castagnary y a mis, avec son talent de critique, autant de courage que de sincérité.

Barbey d'Aurevilly qui m'avait dit de Gambetta : « C'est un petit Mirabeau ! » me disait alors de Ranc : « C'est un petit Carrel ! » Il serait moins doux aujourd'hui. Mais ce n'est pas Barbey seul qui a eu de ces enthousiasmes parmi les vomisseurs d'injures acharnés contre le Quatre-Septembre et la République. M. de Villemessant qui, vers la même époque, avait voyagé, allant à Bade, dans le même compartiment que MM. Laurier et Gambetta, ne tarissait pas de compliments à leur endroit dans la première lettre qu'il écrivit au *Figaro*. Ces deux causeurs l'avaient émerveillé par le tour de leur esprit, la finesse de leurs aperçus. Je n'exagère rien ; si j'avais le temps de fouiller

la collection du *Figaro*, je voudrais citer le texte même, autrement monté de ton que ces trois mots de résumé. Si ma mémoire infidèle le grossit, je serais bien reconnaissant à M. de Villemessant de le reproduire. Il me semble qu'il finissait par ce cri du cœur :

— On voudrait aller loin avec de tels compagnons de voyage !

Pas toujours, mais encore ! Il est certain que M. de Villemessant, qui avait demandé au gouvernement de la Défense nationale l'autorisation de frêter un ballon pour sortir de Paris, serait volontiers parti avec M. Gambetta, en 1870... Au moins il a la consolation de pouvoir s'entendre plus que jamais avec l'un de ses anciens compagnons de voyage : Caméléon Laurier, en politique, est presque des siens.

Les articles de Ranc au *Nain jaune* se distinguaient, en effet, par une netteté, un nerf, une concision qui l'ont fait reconnaître souvent depuis dans les plus fermes, les plus arrêtés de la *République française* où, comme chacun sait, on ne signe pas. Ils étaient, en quelque sorte, à l'image de sa personne, courte, ramassée, souple pourtant et vigoureuse. Dans la tête,

chauve de bonne heure, après les morsures du soleil de Lambessa et ces coups de vent de la vie qui dépouillent les fronts les plus obstinés, ce qu'il y a de particulier, de caractéristique est l'œil noir, étroit, inquiet et vif tour à tour, et, quand l'esprit s'éclaire, aigu, perçant comme une vrille et faisant craquer le verre du lorgnon.

On a reproché à Ranc, même parmi ses familiers, d'être roide et cassant. Il doit l'être à ses heures. Moi je ne l'ai point vu ainsi dans nos relations. Je l'ai surtout connu (nous n'avions fait que voisiner jusque-là) par une gracieuseté. Cela remonte au *Nain jaune*. Un soir, avant dîner, il vint à moi, à la terrasse du Café de Madrid.

— Votre article passe demain, — me dit-il. Vous serez aise peut-être de le corriger vous-même : je vous apporte les épreuves. Vous n'aurez qu'à me les remettre tout à l'heure.

Depuis ce jour, avant et après la guerre, nous avons eu ensemble de nombreux entretiens et d'assez longs où nous avons abordé tous les sujets. Nos idées ont différé parfois sur un homme ou sur une chose; je ne me rappelle aucun heurt violent, et Ranc dis-

cutait mon opinion sans prétendre la briser.

Il est républicain de race et de tempérament, — mais il est loin d'être l'audacieux et le révolutionnaire à outrance que l'on a voulu faire de lui. Entre le Ranc véritable et le Ranc fusillé par l'acte d'accusation inouï dont il a dédaigné de se défendre, — il y a l'impossible. Un journaliste, qui n'est ni un révolutionnaire, ni un républicain ardent, et que le parti radical n'avait pas ménagé à l'occasion, a eu la courageuse honnêteté de le déclarer et de le montrer. M. Francisque Sarcey, ce jour-là, a fait honneur à lui-même et à la presse française : c'est un souvenir que je dois marquer ici.

Grand, les jambes longues, les épaules hautes et larges, — l'œil bleuâtre et clignotant par moments sous le sourcil blond, se mordillant pensivement les lèvres quand il cligne des yeux, le nez court et droit, la figure ronde, tel était déjà M. Spuller.

On sentait qu'il y avait en lui une importance, — et son pas décidé annonçait qu'il était prêt à en augmenter celle de ses amis. Il avait un naturel dont le défaut était de res-

sembler à une pose. Il parlait peu, — par échappées, et il écoutait, la tête renversée, en renvoyant une bouffée de cigarette. Sa simplicité tournait à la dignité. Mais ses amis affirmaient que M. Spuller était le meilleur garçon du monde. Je l'ai toujours cru, sans être de ses intimes. C'est, à coup sûr, un dévoué et un constant, et par le temps qui court de Laurier et autres, M. Gambetta doit en apprécier la valeur.

M. Spuller en a aussi une autre, comme journaliste. Du temps où il était rédacteur de la *Gazette de Cologne* avec Ganesco, Gambetta même et quelques-uns de ceux que j'ai nommés, en comptant Cladel, — sans parler de plus effacés,—la copie à envoyer était quelquefois incomplète. Article de littérature, de science, d'agriculture, — quoi qu'il manquât au dernier moment, Ganesco allait droit trouver Spuller, — et l'article était fait. On ne pouvait lui demander *l'enlevant* et le piquant, — mais c'était correct, consciencieux et abondant.

Un méridional, qui a sur Gambetta l'influence naturelle de l'accent, se plaignait naguère à lui de l'impassibilité de Spuller

devant certaines réclamations de feuilletonniste ajourné à la *République française.*

— Permets, — ou permettez, — répondit Gambetta, — Spuller n'est pas seulement un ami fidèle, — c'est un homme précieux pour mon journal. Qu'un article manque à onze heures et demie, Spuller l'aura terminé à minuit, — avant l'heure de la mise en page.

M. Spuller, on le voit, est une encyclopédique, — faute de signature sans doute, — on n'a jamais assez remarquée. Il est aujourd'hui, comme on sait, le rédacteur en chef de la *République française*, — absolu dans la partie littéraire, — et conjoint soumis, — ce que je ne saurais lui reprocher, — de la politique de M. Gambetta.

Que fait Ganesco ?

Je le rencontre parfois sans panier et sans poneys, arpentant vivement le boulevard. On m'a assuré qu'il revient alors de Versailles où, toujours respecté dans les antichambres du gouvernement, il cueille les nouvelles les plus fraîches pour les transplanter dans les journaux dont il n'est plus que le nouvelliste courant. On l'a, de nouveau, soupçonné, accusé

de souplesse serpentine. Je reste sur un mot de Ranc, qui le connaît bien, et qui me disait :

— Ganesco est un homme inoffensif.

Le soir, il remonte à l'Ermitage, au-dessus de cette vallée de Montmorency, où il a si gaîment, sous l'empire, fait les frais d'une élection au conseil général et qui ne les a pas oubliés. Il avait, on s'en souvient, abreuvé la contrée de demi-tasses. On a peut-être perdu le goût du café. Mais il reste d'autres effets de sa générosité. — Effets est le mot dans tous les sens, car il avait donné de la besogne aux tailleurs comme aux limonadiers; il avait habillé ses agents électoraux, et, aujourd'hui encore, de Montmorency à Enghien, quand un bonhomme passe, le dimanche, se prélassant dans un ample vêtement des jours de fête, on le montre en disant dans une langue toute parisienne :

— C'est la redingote à Ganesco !

On comprend que ces largesses en perspective lui faisaient réaliser quelques économies à son journal. Aussi disait-il à tel ou tel rédacteur qui le pressait pour la question d'argent :

— Mon cher camarade (il prononce *câmarâde*), nous devons tous des sacrifices à l'idée que nous servons.

Et, pour peu qu'on insistât, Ganesco avait des soupirs qui fendaient la conscience, des larmes qui attendrissaient.

Bon Grégory !

Castagnary devait nécessairement arriver au *Siècle*, et, en dehors de la critique d'arts, il y occupe une situation politique à laquelle il était d'avance désigné. Conseiller municipal aujourd'hui, il sera peut-être député dans quelques mois. J'en connais de moins graves et de plus bruyants.

Je n'aurais rien à ajouter sur Ranc, si je ne savais que, suivant régulièrement à l'étranger tous les mouvements de la politique et du parti républicain, ce jacobin terrible, implacable, qu'on représente sous de si abominables couleurs, est le premier à approuver et à défendre la ligne de conduite de M Gambetta.

Quoi que fassent les intransigeants, Gam-

betta a des qualités qui, aux yeux de ses amis, et des plus forts, le désigneront toujours comme chef indispensable de la gauche militante. Il a non-seulement l'habileté, mais la patience dans l'habileté, et, au jour de péril, c'est encore lui qui ferait rendre à la tribune de ces sons, — comme l'a constaté un portraitiste peu républicain dont j'emprunte, je crois, les mots, — qu'on n'entend qu'aux grandes heures de l'éloquence française.

On pourrait croire que je paie ici ma dette d'ancien secrétaire, sous-préfet ou préfet de M. Gambetta. J'ai toujours été aussi indépendant que dans ces *Confidences*, je n'ai jamais demandé que ma liberté d'opinion, et personne n'avait rien à m'offrir.

Au reste, je retrouve à point ce que j'écrivais en 1870 à l'époque du plébiscite, quand ni M. Gambetta ni moi ne pensions qu'il fût de sitôt ministre et dictateur. Ce retour est assez curieux ; lisez plutôt :

Je suis encore sous l'impression de ce large et magnifique discours où Gambetta, se jetant à la nage avec un calme, une aisance et une souplesse admirables, et entraînant avec lui l'Assemblée charmée, a failli faire aborder les députés de la droite sur la rive opposée aux cris de :

— Vive la République !

Au fond, ce n'est pas la fermeté de leurs opinions, croyez-le bien, qui a arrêté, pour la plupart, ces honorables représentants de la France impériale.

***

A peine Gambetta avait-il prononcé avec une imposante dignité le dernier mot de son discours, qu'une demi-douzaine d'imbéciles saisissaient leur plume pour s'écrier : *Le lion a rugi* !

Voilà un orateur condamné *au lion rugissant* pour le reste de ses jours comme l'acteur Frédérick-Lemaître. Il faut être creux, vide et à court d'images comme un faiseur d'échos du Palais-Bourbon pour jeter régulièrement ce vieux *cliché* au nez d'un homme de ce talent et de cet avenir, — si Dieu lui laisse l'avenir.

***

D'autant plus que, cette fois surtout, ce n'est pas vrai.

Il s'est élevé, dès les premières paroles, bien au-dessus du terrain de combat où l'on donne le coup de crinière.

Lui, dont l'éloquence roulait naguère en torrent, qui se plaît à rencontrer l'obstacle pour écumer et bondir, il s'est épandu entre deux horizons comme une grande nappe d'eau dont l'azur tranquille n'est pas troublé du bouillonnement intérieur, — comme la Méditerranée que j'ai à cette heure sous les yeux.

***

M. le ministre Ollivier, fort embarrassé, quoiqu'on

dise, et séduit malgré lui, a répondu par un de ces discours de maître d'école auxquels il a habitué la Chambre depuis qu'il est garde des sceaux.

Il tient à montrer aux députés de la droite que, comparés à lui, ils méritent tous le bonnet d'âne.

Il se donne pour cela des indigestions de lecture que n'apaise pas le verre d'eau sucrée des orateurs.

Il suce avidement le sang des philosophes, des hommes d'État, des penseurs de tous les temps et de tous les pays...

Puis il vient dégorger, comme une sangsue, sur la tribune du Corps législatif

***

M. Ollivier a la plus amusante manière de faire des leçons d'histoire et de philosophie aux ignorants de la majorité sans trop les épouvanter de leur ignorance et les froisser dans leur amour-propre.

Voyez, par exemple, dans son dernier cours ou discours, quand il résume l'histoire des méthodes de raisonnement, cette adorable phrase :

Un jour, un homme qu'on appelait Bacon et qui vit immortel, parce qu'il eut cette conception de simple bon sens, dit : mais il faut procéder par voie d'expérience.

***

Est-ce d'une assez jolie habileté?

Supposez que le ministre ait dit :

— Bacon vint, le grand Bacon, qui... etc., etc.

C'était un coup de pistolet tiré à bout portant dans les oreilles d'ânes de la majorité et dont le garde des sceaux pouvait tuer son autorité sur elle.

— Bacon! auraient-ils pensé, — il y a un homme qui s'est appelé Bacon, que nous ne connaissons pas, dont nous ne savons rien, et M. Ollivier le cite à brûle-pourpoint et le nomme le grand Bacon sans nous avertir. C'est pour nous humilier.

De l'autre façon, au contraire, elle est avertie et assez instruite sur Bacon pour pouvoir applaudir en ayant l'air d'y comprendre quelque chose.

*
* *

Seulement, pour peu que le ministre continue sur ce ton, il contera l'histoire universelle à la tribune, comme Perrault écrivait le conte du Petit Poucet et les autres :

Il était une fois, etc., etc.

Et des hypocondriaques prétendent qu'il n'y a plus de gaieté en France.

*
* *

En somme, M. Ollivier affirme qu'il est de l'école de Bacon et soupçonne Gambetta d'avoir pour maître Rousseau.

Voilà le fond de ce cours qui n'est pas plus une réponse qu'un discours.

Que Gambetta soit ou non de l'école de Rousseau, cela n'importe pas plus que de se demander, comme les badauds de l'admiration, si, comme orateur, il ressemble à Berryer ou à Michel (de Bourges).

Il est Gambetta, — cela suffit déjà.

Et pourtant, tous les Saint-Bucheron ont pu

voir que M. Gambetta et moi ne nous étions point rencontrés au Crapaud-Volant, cassant des chopes après boire en compagnie de *sous-off* ripailleurs du temps de M. Bucheron-sans-Genest.

XIV

SOMMAIRE : Les Variétés et le Café de Madrid. — Le passage de la Chaussée. — Carjat pasteur de troupeau littéraire. — Le chansonnier Gustave Mathieu. — La charrue et l'aiguillon de Pierre Dupont. — M. Boisduru. — Les rhapsodes du boulevard. — Les derniers vers à perpétuité. — Fernand Desnoyers. — Les douze heures d'un noctambule. — Théodore Pelloquet. — Une tête fantastique. — Le salon de Brébant.— La cravate du syndic. — Le vrai Café de Madrid. — M. Clément Duvernois et M. Hervé. — Nouveaux clients : les... délégués de M. le Préfet de police. — La police en délire. — D'autres *fileurs*. — Confidence d'un policier.

Il est deux espèces de gens bien amusants qui parlent dédaigneusement aujourd'hui du Café de Madrid : ceux qui n'y sont jamais entrés autrefois parce que des habitudes moins intelligentes les casernaient ailleurs, et ceux qui s'y glissaient timidement ou honteusement pour attraper un bout de conversation ou un verre d'absinthe.

Vous comprenez, par exemple, de quel rire de mépris on éclate quand on trouve ces railleries superbes chez les collaborateurs de tel ancien pauvre diable qui, après avoir fait la chasse à dix sous ou même à deux sous de table en table, mettait les petites cuillers de Madrid dans sa poche et ne devait qu'à l'intervention des habitués de ne pas être livré aux agents de service du trottoir!

Le Café de Madrid était d'abord et surtout littéraire. — Voici en deux mots son histoire :

Au commencement de 1862, littérateurs, journalistes, se réunissaient encore, avant dîner, au Café des Variétés. On y voyait Théodore de Banville, Charlès Baudelaire, Hippolyte Babou, — Charles Asselineau lui-même, ce bénédictin, causant avec Poulet-Malassis; — aux tables voisines, Du Boys, Amédée Rolland, Bataille, le caricaturiste Durandeau, — puis les jeunes échappés de la *Revue fantaisiste,* Catulle Mandés, — Villiers de l'Isle-Adam, — Cladel, d'autres encore ; Monselet était un régulier, — Fernand Desnoyers entrait et sortait, comme un homme qui est chez lui partout. Au milieu de tout ce monde, Carjat,

qui venait de fonder *le Boulevard* et recueillait les collaborations.

Le patron des Variétés, Hamelin, commit, un jour, une sottise : il refusa de s'abonner au *Boulevard* qu'il recevait *gratis* depuis le premier numéro. Carjat traversa la chaussée et alla s'asseoir dans la petite salle de gauche du Café de Madrid. Son entourage l'avait suivi, — les plus indépendants en firent autant. Il y a, en pareil cas, une solidarité doublée de cette considération : à Paris, on ne va pas au café pour le café, — mais pour le monde qu'on est sûr d'y trouver à heure fixe. Madrid était inauguré — littérairement.

Avant tous les nouveaux clients, — je crois, y était installé le chansonnier Gustave Mathieu.

Mathieu, — homme pratique qui panachait la poésie du placement des vins de Champagne, est un original de notre temps. Petit, les jambes courtes, chaloupant comme un marin, la canne lancée en avant, des fleurs à la boutonnière (des violettes surtout,) — une tête de cheval enluminée, un front déplumé avec des cheveux gris en coup de vent sous le

chapeau, Mathieu semblait toujours prêt à entamer un de ses refrains les plus fameux jadis :

Le pied posé sur l'escabeau,
Guitare en main, plume au chapeau,
Faisant courir mes doigts agiles,
Je chante par les grandes villes,
D'aplomb campé sous mon manteau !

C'était un autre genre que la *Légende du grand étang*, — dont il est aussi l'auteur ; mais Gustave Mathieu a eu plusieurs manières, — comme les grands maîtres. Impitoyable dans son opinion et sa franchise, il morigénait quelquefois Pierre Dupont, qui a pourtant une autre taille que lui comme chansonnier.

— Où diable, — lui disait-il, as-tu vu une *charrue en bois d'érable* et un *aiguillon en branche de houx ?* Conte ces choses là aux bourgeois, mais n'essaie pas de me les faire avaler (1).

Mathieu prétendait être virgilien et si, par

(1) Premier couplet de la chanson des *Bœufs* de Pierre Dupont :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux,
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.

hasard, on le mettait à cheval sur son admiration du poète latin, il ne débridait pas qu'il n'eut abattu trois cents vers de l'*Énéide*. Le charmant ne le touchait guère, — il lui fallait du « mâle » et du sauvage, — du mâle surtout. C'était sa pose, et il avait les exagérations les plus comiques débitées d'une voix profonde et solennelle qui faisait dire à quelqu'un :

— C'est le d'Aurevilly de Montmartre.

Quand cette voix avait retenti suffisamment, de la rue Houdon au boulevard Montmartre, Mathieu prenait le chemin de fer et retournait à sa maison de campagne de Bois-le-Roi, — près de Fontainebleau. — Quand le voisinage impérial le gênait, il écrivait la fanfare poétique de M. Boisduru et accourait la sonner au boulevard.

Gustave Mathieu a été le créateur d'une école de poètes, qui s'établissaient une réputation plus bruyante et plus durable en récitant leurs vers aux tables des cafés qu'en publiant dix volumes de poésies. On les voyait arriver deux ou trois fois par an, le front illuminé d'orgueil, la figure épanouie, le rire aux dents, — marchant dans un

triomphe qui n'échappait à personne et forçait à quelque question imprudente un naïf ou un étourdi.

Alors vlan! tout le monde recevait à bout portant une petite pièce nouvelle qui faisait bombe, et, éclatant en dix endroits le même soir, permettait à l'auteur de demander, six mois durant, avec un ton vainqueur:

— Connaissez-vous mes derniers vers?

Il y a eu de ces vers qui sont restés les derniers pendant des années, — et personne ne s'en plaignait.

Fernand Desnoyers surtout a nourri de cette façon sa célébrité de brasseries, de tables d'hôtes et de restaurants de nuit. J'ai entendu pendant dix ans sa tirade sur Casimir Delavigne et le quatrain du coiffeur Bouchard.

Un type encore que ce Desnoyers, — mais tout parisien celui-là, — un sous-Mathieu comme théories poétiques, — Virgile en moins, — comme air, comme voix avec des saccades d'intonation en plus; mais la ressemblance s'arrêtait là. Pour Fernand Desnoyers la vie ne commençait qu'à cinq heures du soir. Entre cinq et six on le voyait

paraître, avec sa tête de ligueur à barbe rouge, sur tous les points où sa soif pouvait donner et où s'estompait quelque espérance d'invitation pour le dîner et la soirée. Je n'ai jamais vu payer à Fernand que ses cigares. A dix heures, plus haut en couleur et plus monté de ton, — du boulevard Pigalle au boulevard Montmartre, il faisait ses entrées partout où le gaz flambait, où la bière moussait. A minuit, il était aux Variétés, — à une heure, il tenait conseil avec quelque amphytrion en belle humeur sur le trottoir, — à une heure et demie, l'œil gris étincelant, son maigre visage enflammé aux pommettes, — le nez crochu plus fier et plus insolent, il montrait sa tête chauve au grand salon de Vachette; à quatre heures, il traversait les Halles allant chez quelque étrange marchand de soupe aux choux; à six heures, enfin, il remontait le quartier des Martyrs et gagnait son lit.

Le noctambulisme régulier n'a été poussé aussi loin que par Théodore Pelloquet, — journaliste et critique d'arts plus oublié peut-être encore que le poète Fernand Desnoyers,

Lui aussi était un habitué de Madrid et... de partout. On le reconnaissait de loin à ces deux choses qu'il n'a quittées qu'en mourant : son brûle-gueule et sa cravate blanche.

Mais Pelloquet n'avait aucun besoin de compagnon pour passer la nuit. Il arrivait chez Brébant, tirait sa pipe sans façon et, assis dans un coin, regardait se dérouler sous ses yeux les scènes des soupers. Cette vieille tête de perroquet noir aux cheveux gris en broussailles était fantastique, par instants, au milieu de ce monde de filles brunes et blondes qui versaient le champagne au « père des... catins », comme elles appelaient cyniquement Pelloquet.

Celui-ci ne reprenait qu'au jour levé, — comme Desnoyers, — le chemin du logis, logis mystérieux que personne n'a connu à Pelloquet et dont il devait changer souvent. En tous cas, il ne semblait pas s'y plaire, — même pour dormir, — car, contrairement à l'autre noctambule, dès neuf heures du matin on le retrouvait courant, le dos cassé, — les boulevards extérieurs. Sa pipe pendait au même coin de la bouche, sa cravate blanche avait les mêmes plis.

Un matin d'hiver, Roger de Beauvoir traversait la place Clichy en voiture avec un de ses amis qui n'avait jamais vu Théodore Pelloquet.

— Ah ! mon cher, demanda le compagnon de Roger, quel peut être cet homme qui trotte dans la boue à cette heure avec une cravate blanche et un brûle-gueule ?

— Ça ? répondit Roger de Beauvoir, — qui connaissait très-bien Pelloquet, — c'est le syndic de la Patte de Chat (1).

Pauvre vieux bohême ! Il est mort, bégayant et embrouillant toutes les syllabes depuis quelques mois et prononçant le *Rifago* pour le *Figaro*, — et finalement n'ayant plus qu'un hoquet comme semblant de voix ; — mort loin de Paris, à Nice, dans un hospice de fous.

Quelques mois après, la phthisie emportait Fernand Desnoyers.

Tous les deux m'ont éloigné, en les suivant, du café de Madrid. J'y reviens et j'y

(1) Le mot est si drôle que je n'ai pu m'empêcher de le citer. Quant à ceux qui me demanderont ce qu'était l'établissement disparu qui portait ce nom, je les renvoie comme explication aux *Vignes folles de Glatigny*.

trouve, descendus de la place Pigalle où ils se tenaient d'ordinaire, Alphonse Duchesne et Castagnary. Duchesne y prend du vin de quinquina en sortant du *Figaro*; Castagnary y fait un jacquet avec Duchesne en sortant du *Nain-Jaune*. Alors, arrivent avec lui Spuller, Ranc, d'autres encore, et on voit plus souvent Gambetta, qui jusqu'ici n'a fait que traverser par occasions le café de Madrid. Le journalisme politique se mêle au journalisme littéraire. M. Hervé s'assied quelquefois aussi, comme je l'ai dit déjà, aux tables de gauche de la salle, et l'on y remarque, un soir, une figure blême, bouche crispée, œil torse, cheveux jaunes et plats pleurant le long du visage : c'est M. Clément Duvernois. Je me rappellerai toujours la répulsion instinctive qu'il a causé à ceux qui ne le connaissaient pas. Il avait à leurs yeux une nature louche de fauve et visqueuse de crapaud. Quant à ceux qui le connaissaient, ils contaient des histoires d'Afrique qui ne leur auraient pas fait confier à M. Duvernois le portefeuille de ministre du commerce.

On ne s'abreuvait point de bière, — j'en appelle au roide M. Hervé, — rédacteur en

chef du journal des Princes, — dont la dignité ressemble de plus en plus, quand on le voit encore, à un torticolis perpétuel. On buvait un peu de vermouth; — on consommait beaucoup de paroles, — cela est vrai, — mais l'intelligence des Saint-Bucheron n'aurait point été toujours à la hauteur des idées et de la discussion. J'en appellerais à M. Duvernois lui-même.

Les révolutionnaires du café de Madrid étaient donc très-nuancés en 1866 et 1867, — et, si j'ajoute M. Weiss que j'y ai surpris aussi, on conviendra qu'il s'en trouvait de plus qu'inoffensifs pour le gouvernement de Napoléon III.

Un peu plus tard, cependant, la Préfecture de police s'était émue. De nouvelles figures se montraient à Madrid, — de nouveaux clients se glissaient sur les banquettes avec la modestie d'inconnus, — à distance des causeurs. Tous polis à l'occasion, presque obséquieux, — à ce point qu'on était tenté de leur dire :

— Comment donc, Messeigneurs? Ne vous gênez pas.

C'était les... délégués de M. le Préfet, et per-

sonne ne l'ignorait. Personne non plus n'en disait un mot de moins. Ils causaient entre eux, de leur côté, paraissant ne rien entendre. — Ils jouaient même pour passer le temps, — mais ils ne quittaient pas la porte du coin de l'œil, — et, selon le conspirateur soupçonné qui sortait, — celui-ci ou celui-là lâchait conversation ou partie, se levait et s'élançait à sa poursuite du pas le plus policier.

Ranc a été talonné, chaque soir, pendant six mois, par les longues bottes particulières aux pisteurs de ce métier, dont les pieds semblent grandir avec les courses, — à moins qu'ils ne soient d'avance faits pour elles. Il y a des destinées, en bas comme en haut! Ranc, à peine entré au restaurant, voyait son *fileur* s'asseoir à quelques pas de lui, et, à minuit, quand il allait se coucher après des stations ici et là, chez des amis et au café, il n'avait pas à craindre les voleurs, — il était gardé à vue jusqu'au seuil de sa maison.

Spuller, que ses jambes ne faisaient pas échapper à l'indiscret chargé de sa surveillance, retrouvait quelquefois, le matin, l'infatigable policier sur le trottoir de la rue Sainte-Anne, comme si on croyait ses poches remplies

de bombes orsiniennes fabriquées pendant la nuit.

Isambert avait beau prendre sa plus terrible voix de basse, il n'effarouchait pas la curiosité des limiers de la Préfecture que, par un effet de sa nature impressionnable, il voyait se multiplier et sortir de tous les pavés.

Hébrard lui-même, m'a-t-on dit, — cet oiseau méridional, — gérant du journal le *Temps*, — n'arrivait pas à les perdre dans son vol le plus capricieux.

C'était la police en délire !

Pendant ce temps, d'autres espions, — ceux de la Prusse, *filaient* ce gouvernement de myopes ne voyant pas plus loin que le bout de leur nez ou la pointe de leurs moustaches, — qui était le gouvernement impérial. C'eut été amusant, si ce n'était devenu mortel pour la France entière.

Et quels espions que ceux-là ! Plus intelligents, — plus sûrs d'abord que ceux de tous les Piétri. Je fis avouer, une fois, à un de ces derniers le métier qu'il faisait. Je l'avais rencontré, quelques années auparavant, — étudiant hors d'âge, tripotant les cartes au quartier latin. On louchait déjà en le regardant.

— Que voulez-vous? me dit-il, le jour où je lui levai le masque au Café des Variétés. Je n'avais plus le sou, — il fallait vivre. Je fais un rapport par semaine, et il est bien payé. Quel rapport! Si vous saviez? — Ce n'est pas moi qui compromettrai jamais personne. Tenez, ajouta-t-il, — en tirant des papiers de sa poche, — voici mon rapport de demain, — à peu près terminé. Lisez, je vous prie.

La curiosité l'emporta sur le dégoût en moi.

C'était du plus pur Ponson du Terrail avec la suite au prochain numéro. Ce triste et méprisable garçon avait pour mission de courir un certain nombre de cafés. Imaginez des révélations comme celles-ci, — avec la date et l'endroit :

.... « J'ai vu un homme bien mis, —
« sérieux en apparence, un commerçant, je
« suppose, — sourire en lisant le *Moniteur*
« *officiel*. Immédiatement après, il a demandé
« une plume et de l'encre et a écrit plusieurs
« lettres fiévreusement.

« Quel est cet homme?

« Je n'ai encore pu l'apprendre.

« Je le saurai bientôt. Il va irrégulièrement,

« mais assez souvent encore au café ***,
« et je m'applique au service de ce côté-
« là. »

— Il n'en est pas moins vrai, — dis-je, — que voilà un homme suspect, — grâce à vous.

— Mais vous avez donc cru un seul instant qu'il existait ? reprit mon cynique personnage.

— Comment alors vous débarrasserez-vous de cette invention ?

— Rien de plus simple. Renseignements pris, c'était un négociant belge, — dont on ignore le nom, et qui fait tous les mois un voyage à Paris.

Et voilà comment un policier par nécessité écrivait l'histoire sous le règne des Piétri.

XV

SOMMAIRE : Le Roi Janvier. — M. Pierre Véron au *Charivari*. — La politesse réfrigérante. — Paul Girard et le faux nez. — Mot de Monselet et avis de Banville. — Le lion Véron. — Le cri des *Plaideurs*. — Une fausse étoile du *Siècle*. — Louis Leroy. — L'atelier et le journal. — Altaroche. — Bijou et Cham. — Daumier et Delacroix. — Hadol. — Charles Joliet. — Gabriel Guillemot.

A la fin de décembre 1866, m'était venue l'idée d'un article intitulé : *Lettre au Roi Janvier*. On en devine le sujet. De tous les rois affreusement despotiques et ridicules, c'était celui qui avait encore plus grande chance de vie, et dont tout le monde souffrait sans trop s'en plaindre. Au fait, il existe encore comme un dernier roi de droit divin. Aux riches, il fait vider leur bourse par tradition au premier jour de son anniversaire ; — aux pauvres,

il jette impitoyablement, pendant que les fourrures s'étalent ailleurs, un manteau de neige frangé de glaçons. Il inspire toutes les hypocrisies, — depuis celle de l'enfant, qui s'attendrit pour un bonbon, jusqu'à celle de la femme, qui a un faux baiser pour un bijou. Il irrite l'envie des misérables, — il excite la vanité des heureux. C'est le roi corrupteur qui survit à tant d'autres sous ce titre banal : Le premier de l'an.

Tel était mon thême, agrémenté d'allusions que je ne rappellerai même pas.

— Article de *Charivari*, me dis-je. Pourquoi n'irais-je pas au *Charivari?*

Tout cela, du reste, n'était qu'ébauché dans ma tête ; l'écrire m'était facile, — mais avais-je à l'écrire ?

C'était la question que j'allai poser rue du Croissant à M. Pierre Véron. Le vieil hôtel du numéro 16 était alors occupé par *Le Siècle* et le *Charivari.*

M. Véron a la politesse froide : on y sent couler, en quelque sorte, l'eau qu'il boit par goût au lieu de vin. Ce n'est point un tempérament : il suffit de le voir pour en juger. Mais il voudrait être une tête et il s'en fait

une qui m'a étonné par son apprêt vulgaire. Je me demandais pourquoi se cirer une moustache et se friser une barbiche impériales avec tant de soins. Le front paraissait vaste, mais comme un désert, sous les cheveux aménagés avec prétention, l'œil était d'un bleu nacré et avait à peine un regard. Quand le rédacteur en chef du *Charivari* se leva, bombant la poitrine, ne perdant pas une ligne de sa taille, je remarquai que sa dignité était singulièrement haussée par ses talons de bottes. Au reste, irréprochable de mise, — comme un chef de rayon de bon endroit.

M. Pierre Véron étant donné, il fut charmant. Il m'expliqua de sa voix lente, mesurée, que, le *Charivari* étant composé trois jours à l'avance, mon article tout d'actualité était forcément en retard. Mais il me proposa d'entrer au journal comme collaborateur et il m'offrit le casier des nouvelles à la main et des échos dans *Le Journal Amusant*, où il était également le grand maître, — avec Philippon fils..

— Seulement, me dit-il, au *Charivari*, vous écrirez provisoirement sous le pseudonyme de Paul Girard. A l'*Amusant*, vous signerez, si vous voulez bien.

Ces conditions, la première surtout, m'étaient absolument indifférentes. Le mot de Monselet me revenait à l'esprit :

— Le *Charivari* est le journal qu'on lit quand on attend, au café, l'ami qui ne vient pas.

Et comme c'est juste! La gravure y est tout, — on la regarde et on passe le reste. Je ne voudrais pas blesser pour mon plaisir l'amour-propre de Pierre Véron, mais la vérité m'oblige à avouer que ses principaux lecteurs sont les élèves pharmaciens de banlieue et les clercs de notaires des cafés de province.

A propos de l'*Amusant*, je me rappelais l'avis de Banville, — dont voici au moins le sens :

— Il faut signer toujours, — signer partout, — serait-ce sur la feuille qu'on sait destinée au coup de vent de la pleine campagne. C'est la seule manière d'apprendre son nom au public avec quelque chance qu'il le retienne.

Et pendant un an et demi j'ai été Paul Girard, — tout simplement, comme bien d'autres au *Charivari*, et j'ai donné tout l'honneur à ce bonhomme de carton de nombre de portraits-cartes que, si je n'avais un insurmontable

dégoût à me remâcher, j'aurais pu reproduire ici.

En revanche, pendant le même temps, je signais au *Journal Amusant*, qui est autant regardé, mais encore moins lu que le *Charivari*. Cela est si vrai que l'on me disait à tel ou tel autre bureau de journal auquel je collaborais, selon mon habitude, en rédacteur libre :

— Ah ! mais que devenez-vous donc ? On ne voit plus votre nom nulle part.

Avec le *Charivari* et l'*Amusant*, on peut gagner dans ces conditions à peu près de quoi payer les bottines qu'on use à aller porter ses articles. Il y avait même ceci de particulier à ce bon *Charivari*. Au-dessus de cent lignes (en aviez-vous cent vingt, par exemple), vous travailliez au profit de la caisse qui vous payait consciencieusement les quinze centimes réglementaires jusqu'à cette limite : soit 15 fr.

Et j'ai rencontré de naïfs jeunes gens dont l'ambition était de pondre des gaîtés satiriques au *Charivari* ! Et j'ai reçu tout récemment une lettre d'humoriste à ses débûts qui me priait de le présenter à M. Véron pour le *Journal*

Amusant. O niais attendrissants dans votre ignorance, soyez clercs de notaire ou élèves pharmaciens, cela rapporte autant de gloire et de profit !

Ah ! s'ils voyaient au commencement de chaque mois, à la caisse, le compte de M. Pierre Véron, je désespérerais de les retenir. Mais Véron est Véron en copie comme en nom : le *Charivari*, c'est lui, — il le ferait seul s'il pouvait, et surtout s'il osait. Il faut que son nom couvre tout de sa lumière douteuse ; il faut qu'il reste le *lion* et que, comme collaborateur autant que comme rédacteur en chef, il ait la part du lion. C'est ce qu'on appelle un *étouffeur* en langue de journalistes. A côté de lui et avec lui, personne, à moins de considérations particulières.

Je n'ai pas à me plaindre personnellement, — je l'ai dit, — de M. Pierre Véron, — mais ici je dois le juger, quoiqu'il m'en coûte, quoiqu'il me soit assez pénible de mettre le rédacteur en chef du *Charivari*,—journal libéral sinon absolument républicain, — bien au-dessous, — dans ses fonctions, — de tel autre rédacteur en chef de journal anti-républicain et anti-libéral qui a tiré jadis de l'obs-

curité des fantaisistes politiques, dont le plus brillant ne serait resté qu'un comparse an *Charivari* de M. Véron.

M. Pierre Véron, du reste, est un républicain en pâte de guimauve, dont les intérêts passent avant tout. De ce côté, il a des ménagements, pour ne pas dire des flatteries, dans les plus petites choses. Il y a quelques mois, il a publié un *Panthéon de poche*. Trés–bien. Mais au milieu de noms comme ceux de Victor Hugo et autres d'un éclat ou d'un brillant incontestable, quel besoin a éprouvé M. Véron de faire flamber celui de Francis Magnard, « un vrai journaliste », à ce qu'on lit dans ce Panthéon... de poche, il est vrai ?

Mais Magnard a trouvé *délicieux* (c'est un cliché du doux Francis) tant de mots et d'anecdotes de M. Pierre Véron !

Le rédacteur en chef du *Charivari* était, à l'époque dont j'ai parlé plus qu'aujourd'hui, un des millionnaires en rentes de la *copie*, — le premier peut-être après Timothée Trimm. Il se répandait partout, — il faisait pousser, — avec le pronom singulier, — le cri du juge des *Plaideurs*. Mais son ambition était surtout d'écrire au *Siècle*. Elle fut satisfaite. On lui

donna une chronique hebdomadaire et il s'y appliqua, — lui qui s'applique si peu et dicte ordinairement ses articles. Le Véron du *Charivari*, de l'*Amusant*, du *Monde illustré*, sans parler des journaux de province ou étrangers, était plus abondant que brillant : celui du *Siècle* était d'un terne et d'un mauvais qui ne valait pas deux sous la ligne, — et l'on était plus large que cela avec lui.

Après la guerre, cette fausse étoile est tombée du grand journal politique, et je ne pense pas qu'elle y remonte, malgré la protection de M. Jules Simon, dont Pierre Véron a été autrefois le secrétaire.

Louis Leroy est le frère d'armes de M. Véron au *Charivari* et au *Journal amusant*, et je soupçonne que l'ami Pierre ne serait pas fâché de devenir aussi au théâtre celui de Leroy qui, grâce à Regnier, a trouvé ouverte la porte du Gymnase, — et une ou deux autres après celle-là.

Grand, les cheveux gris épais et coquettement peignés, le monocle dans l'œil, la moustache assez rude sous le nez court et retroussé, Louis Leroy vise à l'élégance. Il a ses rai-

sons, car il n'est point de Parisien qui dîne plus souvent en ville. Ce commerce du monde ajoutant au naturel, il est aimable et veut l'être, — avec expansion. Il a commencé à grisonner, de bonne heure, j'imagine, dans un atelier de peintre, et ce ne sont point les luttes et les misères du journalisme qui l'ont blanchi. Son nom fait écho à ceux de l'*Amusant*, et du *Charivari* autant que celui de Pierre Véron, à côté de qui il a une situation régulière, assurée, presque inébranlable de rédacteur.

Louis Leroy avait apporté de l'atelier un esprit plus menu que celui qu'on y prend d'ordinaire. Malgré cela, c'était une monnaie facile à renouveler et qu'il continue de dépenser sans peur de se trouver à court. Il en est, du reste, si ménager dans la conversation qu'à moins d'en perdre avec d'autres que ses confrères, il doit toujours en garder le dépôt.

Au milieu de la table de rédaction, devant le tapis vert et la main de papier blanc, je vois encore, impassible comme un bonze, le gérant Altaroche, — Altaroche à la tête ronde et chauve, les yeux encavés sous l'arcade sour-

cilière, le nez relevé, — la bouche bredouillante, — quand il parlait. Il a eu son rôle politique dans une Assemblée, — il a été directeur de l'Odéon. C'est un brave homme, qui ne m'a montré qu'une de ses faces : je n'ai découvert que l'ancien directeur de l'Odéon en ce grave Altaroche.

Un jappement de petit chien, une voix brève mais conciliatrice qui faisait un appel à la douceur : c'était Cham qui entrait avec Bijou, — feu Bijou, hélas ! — sur le bras. Si on ne l'avait pas connu, on eût demandé à son voisin :

— Quel est donc ce grand capitaine de cavalerie ?

Il portait, comme Véron, la moustache et la barbiche. Le visage était maigre, anguleux, — les yeux fixes avaient un égarement qu'on s'expliquait bientôt comme l'effet d'une vision intérieurement poursuivie. Cham travaillait évidemment à un de ces casse-tête chinois, — légende et gravure, — pour l'artiste, où il faut dépenser un autre esprit que celui de Pierre Véron, et qui font la vraie gaîté des Parisiens du *Charivari*, — la première gaîté même des provinciaux.

Pourtant, il s'en détachait, mais pour piquer encore dans la conversation, froidement, à l'anglaise, — cet anglais d'éducation et d'enfance qui parlait avec les dents, — le mot le plus inattendu, la plaisanterie la plus désopilante malgré ce calme au fond duquel la raillerie tordait sa pointe.

Cham était monarchiste, légitimiste même, et il ne mettait pas son mouchoir blanc dans sa poche. Ce qui ne l'empêchait point d'entendre l'éloge du révolutionnaire Rochefort par ses anciens collaborateurs Pierre Véron et Louis Leroy, — deux enthousiastes... alors, — et de mêler sa note au concert qui s'en suivait.

Salut, maître ! Vieux Daumier à bonne grosse tête dépouillée où le génie a eu le caprice de loger ! Toi, tu ne trouvais pas les légendes, — le rédacteur en chef Véron te les donnait, — mais tu faisais alors une de ces compositions marquées de ta griffe, dont le dessin faisait rêver Delacroix, le grand peintre Delacroix, qu'on surprenait un jour étudiant les lignes d'une de tes magistrales caricatures !

Après Cham et Daumier, Hadol, qui esquissait, en bon enfant, sa caricature (je l'ai encore) du bout de la plume sur la rame de papier de la rédaction. Avec son œil brun à fleur de tête, son nez long et épais, sa bouche lippue, elle était, du reste, facile à faire. Mais quelle douceur, quelle innocence dans ce caricaturiste qui, lui, avec des dessins quine paraissaient pas toujours, aurait pu fournir plus d'une nouvelle à la main au Véron du *Monde illustré!* Le meilleur des hommes, des amis, — ce qui est plus rare, — et je le dis d'après ses amis, au milieu desquels je ne suis que ce qu'on appelle vulgairement une connaissance.

Au *Charivari*, dans la rédaction, je retrouvais Charles Joliet et Gabriel Guillemot, avec qui j'avais voisiné au *Figaro*.

Joliet avait été sacré homme de génie par Carjat, au temps du *Boulevard*. Je crois que Carjat n'aurait point été démenti par Joliet, qui avait lâché une position au ministère des finances pour faire bravement de la littérature. Perché sur ses grandes jambes, l'œil bleu aux horizons vagues, les cheveux blonds relevés et tourmentés par la main, agité, mais con–

fiant, Joliet croyait aux bottes de sept lieues du talent et de l'obstination.

Je fais grâce au talent qui n'a pas mûri; — quant à l'obstination, elle l'a ramené au *Charivari*, qu'il avait quitté.

Gabriel Guillemot avait plus de fougue politique, tout en ayant conservé sa situation à la Préfecture de la Seine. Il est vrai qu'il y renonça un peu plus tard. Si indépendantes que paraissent certaines positions, il est difficile de s'y tenir quand on veut parler le langage ardent de la vérité.

Guillemot alternait avec Joliet dans les échos dn *Charivari*, et je n'ai pas besoin d'ajouter que le prudent Véron en biffait plus d'un. Guillemot compromettait, — on ne s'en serait guère douté à le voir. C'était alors un garçon épanoui et frais de mine, le cou gras et découvert avec ses cols marins, — les yeux bleus de myope glissant tranquillement sous les verres du lorgnon. Il faisait cependant des armes chez Robert avec acharnement, et, un soir qu'il boitait, il me dit :

— Je me suis fatigué.

La fatigue a duré, — Guillemot boite plus que jamais, Guillemot a maigri... En revan-

che, il s'est escrimé au *Corsaire* et ailleurs pour des idées nettes et tranchées qui ne lui permettent plus, depuis longtemps, d'être le collaborateur du *Charivari*...

Et Pierre Véron dort en paix.

XVI

Sommaire : Un souvenir de Montalembert. — Départ pour Nice. — M. de Villemessant à la villa Blanc. — Comment on peut sauver la vie d'Offenbach. — Le cigare du rôti. — La conjuration du mauvais œil. — Un prestidigitateur. — M. de Villemessant, l'Impératrice Eugénie et le préfet Gavini. — Le Corse de Campile. — La cour des Tuileries à Nice. — Les deux politiques : M. Malausséna. — M. Gavini, le 4 septembre. — Un comédien supérieur.

Cette traversée du journalisme littéraire et fantaisiste, si gaie qu'elle paraisse, m'avait énervé. C'est ainsi que par insouciance, inexpérience ou nécessité, on use sa première force au profit de tout le monde, excepté de soi-même. Heureusement que ce n'est pas la meilleure, la vraie, — et que l'autre arrive, quand on a un peu de moelle et de sang.

En attendant, on éprouve le besoin de quit-

ter pendant quelques mois ce Paris dont on est la souriante victime. A l'époque surtout dont j'ai esquissé un coin de tableau à la fin de l'avant-dernier chapitre, on était sous le poids d'un autre mal, — de ce marasme dont parlait éloquemment Montalembert, quelques années auparavant, dans cet article du *Correspondant* (*Une séance au Parlement anglais*), qui l'avait fait traduire comme un malfaiteur en police correctionnelle, où j'eus le bonheur d'entendre à la barre ses deux avocats, Dufaure et Berryer.

En vain, les splendeurs de l'Exposition de 1867 avaient ébloui les badauds du monde. L'air était sombre et malsain; moralement comme physiquement; épuisés momentanément par les luttes de toutes sortes, les plus jeunes grelottaient la fièvre. Je partis pour Nice au mois de janvier suivant.

M. de Villemessant y occupait, sur la promenade des Anglais, la villa de son ami Blanc, directeur des jeux de Monaco, tout puissant seigneur de Monte-Carlo. Je l'y trouvai, un matin, très-réjoui de l'acquisition, qu'il venait de signer, de sa petite maison des Cogniard. Il déjeunait en ville, avec le peintre

Lefebvre, mort peu de temps après. Il m'invita à dîner chez lui pour le soir.

Nous étions convenus que je le prendrais au Casino, mais nous nous étions mal entendus sur le salon où je devais le rencontrer. Le Casino de Nice était vaste et je ne le connaissais pas encore. Si bien qu'après avoir erré une demi-heure au moins dans les salons de jeu du premier étage, pendant que M. de Villemessant m'attendait en bas dans un salon de conversation, je me décidai à filer du côté de la villa.

Quand je sonnai à la grille, il arriva sur le perron, la serviette à la main, derrière le domestique qui accourait m'ouvrir.

— Enfin, c'est vous! Avez-vous des cigares? me cria-t-il.

— Oui! répondis-je.

Mais cette question me jetait dans un étonnement d'autant plus profond que Villemessant ne fume pas.

— Soyez deux fois le bienvenu! reprit-il. Vous sauvez la vie à Offenbach!

On ne comptait plus sur moi; le dîner était commencé, le rôti déjà servi, et Offenbach avait oublié son porte-cigares. Or sachez, ce

que j'appris aussitôt, qu'Offenbach sans cigare au rôti est un convive désemparé.

Le maëstro, que des Français, superstitieux comme des Italiens (Banville est du nombre), accusent d'avoir *le mauvais œil*, — eut pour moi son plus doux regard. Les verres de son binocle en rayonnaient, son grand nez crochu frémissait de joie, ses lèvres minces se fendaient dans un long sourire, son maigre visage avait un complet épanouissement. Je lui aurais apporté le libretto le plus brillant qu'il n'eut pas eu pour lui la valeur d'un simple londrès. Voilà comment peut-être j'ai conjuré l'effet du mauvais œil d'Offenbach. Il n'y avait pas de quoi, car ce fumeur délicat me fit bientôt voir que l'occasion seule donnait à ce londrès quelque prix. Après dîner il voulut m'emmener à l'hôtel, où il avait laissé le porte-cigares sur la table de sa chambre, et il m'en offrit un à son tour, — mais un cigare dont la fumée aurait enivré tous les dieux de l'Olympe d'*Orphée*.

Savez-vous où j'étais sûr de trouver, certains soirs, le maëstro cascadeur des opérettes-bouffes ? Dans un salon du Casino où l'on faisait de la musique de chambre et où l'on jouait

du Haydn régulièrement. La canne entre ses longues jambes, qui semblent faites pour chevaucher sur un violoncelle, il écoutait avec une religieuse gravité. Et pourtant comme on sentait qu'il connaissait tout cela par cœur, le malin Offenbach, qui est nourri, — ne vous y trompez pas, — de la musique des vieux maîtres et des plus sérieux, et en a plus d'une fois fait son profit ! Seulement, ce prestidigitateur en son genre arriverait à faire danser un cancan aussi échevelé que celui d'*Orphée aux enfers* en remaniant la marche funèbre de Beethoven.

Quoique M. de Villemessant eût publié dans son journal une flatterie comique à l'endroit de l'impératrice Eugénie, qu'il avait vu faire une entrée dans la salle des Etats, au Louvre, quelques mois auparavant, — bien qu'il eût déclaré qu'après une étude de toute la vie, il n'arriverait pas à saluer comme elle, — (quelle perle, comme dirait Magnard, dans cet aveu !) — il ne paraissait pas encore disposé au compromis d'un plébiscite : que dis-je? il jouait l'indépendant jusqu'à la brutalité.

Un jour, devant moi, au Casino de Nice, en

plein atrium, Villemessant disait à M. le préfet Gavini, — aujourd'hui député de l'Appel au peuple, — préfet de police en herbe, en ce temps, désigné déjà... et fauché par l'événement imprévu :

— Ici, monsieur le Préfet, je suis à mes yeux sur un terrain neutre comme politique. Aussi ai-je accepté de vous une invitation, — quand, à Paris, je refuserais toutes celles que M. Haussmann pourrait m'envoyer.

C'était le Villemessant préparant la *Lanterne* de Rochefort, — dont le premier numéro paraissait quatre mois après. Il ne gagnait alors que cinq cents francs par jour, — cent quatre-vingt mille francs par an, — mais comme il était amusant pour le reste... qu'il a gagné depuis !

M. Gavini était le vice-empereur de Nice, avec un sans-gêne qui accentuait sa simplicité, — en dehors des trois bals officiels qu'il donnait par hiver.

— Ça, le préfet de Nice? me disait un protégé même de feu M. Baroche, — magistrat à cette heure comme avant la fin de l'Empire, grâce à son inamovibilité. Vous plaisantez ?

C'est un cordonnier retiré des affaires, — et économe.

De fait, la distinction n'étouffait point M. Gavini. Le chapeau vulgairement planté sur la tête, — les deux mains dans les poches de la longue redingote dite « impériale », — des pantalons médiocres, des guêtres noires sur les souliers, M. Gavini (de Campile, — car il commençait à s'anoblir) n'avait d'un peu particulier dans la figure que l'œil noir du Corse, un petit œil vif et fouilleur de policier. Du reste, la police était mieux faite que l'administration dans son département, et il pouvait aspirer à succéder au glorieux Piétri.

Il avait encore pourtant des allures dégagées de révolutionnaire... parvenu sous le despotisme et par le servilisme, — comme cela était. Le Corse de Campile s'était perché tout jeune, en 1848, au sommet de la Montagne, admiré, dans cette jeunesse, par l'Assemblée, — dans son audace, par le plus ardent public des séances. Ce jeune homme faisaitvoir rouge, — mais c'est dans le rouge du Deux-Décembre que, de son côté, il plongea.

— C'est vrai, — disait-il à quelqu'un qui

lui rappelait ces commencements si hauts en couleur, — mais je suis devenu préfet des Alpes-Maritimes.

Et il disait à Dupeuty, l'ancien chroniqueur théâtral du *Figaro*, — qui, là-bas, s'était plus tard fourvoyé dans la politique et, avec sa droiture et sa franchise, se heurtait à plus d'une difficulté :

— Pourquoi chercher à surmonter les obstacles ? On les tourne.

Et lui, Gavini (de Campile) les avait tournés jusqu'au 4 Septembre 1870.

Il était arrivé à Nice après M. Paulze d'Ivoi, — qui avait un autre nom que le sien pour séduire ce monde de clinquant qu'on appelle l'aristocratie cosmopolite, mais qui ne permettait pas aux Nicois de passer sous le porche de la Préfecture. Raideur qu'on ne pardonne point dans un pays qui a ses habitudes, — surtout dans un pays fraîchement annexé. M. Gavini fut plus coulant et ouvrit la circulation au bas de son grand escalier.

Etre de Campile ne donne point le droit de tutoyer un de la Rochefoucauld, — mais ce titre de parenthèse suffisait aux nobles étrangers (et, dans le nombre, quels princes et

quels grands seigneurs de paccotille !) qui fréquentaient les salons de la Préfecture.

D'autre part, les mœurs du monde impérial, où tous ces gens avaient été naturellement introduits, étaient observées plus librement qu'ailleurs à la petite cour cosmopolite de M. Gavini; encore n'avait-on pas, en certains endroits, — au théâtre, par exemple, où l'acteur en scène s'est trouvé plus d'une fois la voix coupée par le bruit de la loge préfectorale, — la tenue dont l'empereur avait le bon goût de donner l'exemple en pareil cas. J'ai vu le pauvre artiste s'arrêter épuisé — et indigné ; — j'ai entendu les Chut ! partir en fusées de tous les fauteuils d'orchestre. Ce monde croyait régner à jamais : il était encore plus fou qu'insolent.

M. Gavini n'ignorait pas l'existence d'un parti niçard, — anti-annexionniste, — quoique la plupart de ses membres eussent voté pour l'annexion. Il se crut très-fort en poussant le niçard Malausséna, qui était déjà maire, au Corps législatif, et en lui faisant entrevoir la dignité de sénateur. L'annexion de Nice, après la guerre d'Italie, — la vente de terrains pour le chemin de fer avaient

rapporté bon argent à M. Malausséna : il ne lui manquait que tous les honneurs impériaux. Et, par politique, M. Gavini y pourvoyait. Tous les deux jouaient au plus fin. Il fallait voir s'abordant et causant, cette tête de chat noir, le préfet de Nice, et cette tête de serpent fûté, son maire, dont le front fuyant laissait le chapeau s'échapper par derrière, sur le collet de la redingote ! Ces deux matois, empressés et souriants, avaient malgré tout dans la physionomie une expression qui disait :

— Toi, tu ne me tromperas pas !

Je me souviens d'avoir rencontré M. Gavini, à l'époque du plébiscite, causant, à l'entrée de la rue du Pont-Neuf, à Nice avec M. et madame Malausséna.

— Soyez tranquille, — disait ce préfet à poigne, — nous sommes sûrs, absolument sûrs d'une belle majorité...

M. Malausséna ne répondait rien. Mais madame Malausséna, qui était évidemment au courant de ses inquiétudes, risqua deux ou trois mots comme ceux-ci :

— Et pourtant, M. le préfet, — il y a des bruits...

— Ah! chère madame, — reprit M. Gavini en haussant les épaules, — attendez en paix le résultat. Je vous le répète, — il n'y a pas à douter un instant.

Cette fois le Corse gracieux de Campile avait raison.

En revanche, il voulut s'abuser ou s'amuser singulièrement, le jour où, au commencement de la guerre, présidant la distribution des prix du lycée de Nice, faisant de son discours un hymne vainqueur, il s'écria :

— Et la preuve que mes espérances seront réalisées, c'est que je reçois à l'instant cette dépêche.

Cette dépêche était la communication du fait d'armes du prince impérial ramassant une balle à Sarrebruck, — le premier Sarrebruck, — car il y en a eu un autre et plus sérieux.

M. Gavini, qui a, au moins, le mérite d'être un déniaisé, ne garda pas longtemps ses illusions, — s'il en avait. Effrayé de l'avenir prochain, comme tous les exécuteurs d'un parti qui s'est imposé et soutenu par la peur, il expédiait en Corse, après Reischoffen, son argenterie et ses objets précieux.

Il n'avait point pour cela l'idée de se rendre, comme préfet impérial, à la première heure d'un nouveau gouvernement. Il fut moins empressé à communiquer le télégramme qui lui annonçait Sedan et la proclamation de la République qu'il ne l'avait été à jeter d'une estrade de collége la dépêche de Sarrebruck. Il l'avait reçue à six heures du soir ; — à huit heures, tout le monde avait vent de la nouvelle, — mais le préfet n'en soufflait mot.

La population française, par angoisse patriotique, —(une vraie, celle-là), — la population niçarde, par curiosité, — ne pouvaient plus résister à leur impatience. On monta au cabinet de M. Gavini, qui déclara n'avoir rien reçu. L'irritation devenait plus vive. Un domestique entra alors avec un pli sur un plateau.

— Vous voyez bien, messieurs, — dit le préfet en l'ouvrant : on ne fait que m'apporter la dépêche.

Et, avec un calme étonnant, il s'avança vers le balcon pour apprendre officiellement à la foule amassée sous les fenêtres que l'empereur s'était rendu à Sedan avec quatre-vingt mille hommes et que l'empire avait disparu.

— Maintenant, messieurs, — dit-il en revenant dans son cabinet et en prenant une plume, je sais ce qu'il me reste à faire.

C'était facile, et forcé.

M. Gavini n'a pas eu le temps de se montrer dans un rôle de tragédien, — qui lui serait réservé si un nouvel empire était possible, — mais on a, du moins, reconnu en lui un comédien supérieur.

XVII

Sommaire : Deux préfets de César et leur fortune. — M. Piccon. — Un éclat. — La conspiration couve. — M. Marc Dufraisse. — Les bons « rouges ». — Un coup de main rêvé. — Les vrais comploteurs : la chambre du boulevard du Pont-Vieux. — Une réponse de Garibaldi. — Un coup d'état tardif et une émeute. — Coup double. — M. Bergondi. — Crainte ou remords. — L'avocat de M. Blanc. — L'honneur à vingt-cinq francs.

Le lendemain, M. Gavini se promenait à Monaco, sur la terrasse de Monte-Carlo, où il attendait le préfet de Marseille, M. Levert, — son collègue encore aujourd'hui à l'Assemblée... Et trois jours après on racontait que, par une mer sombre qui moutonnait au large, une simple barque portant les deux préfets de César et leur fortune, était allée les déposer sur la côte italienne où ils devaient s'embarquer pour la Corse.

A Nice, M. Malausséna ne paraissait pas, quoiqu'il n'eût point, je crois, gagné dès la première heure la frontière de Vintimille, où il battit en retraite devant la honte plutôt que devant un danger. Une commission municipale fut organisée en attendant l'arrivée d'un préfet. Je n'en parlerais pas, — si elle n'eût élu pour son président un homme plus tard maintenu comme maire, envoyé à l'Assemblée en 1871, — dont la trahison, comme Français et comme représentant d'un département français, a retenti en avril 1874 dans tous les partis politiques. On se souvient de M. Piccon.

Au moment de cet éclat, on se demandait quel était ce *Niçard niçardant* qui déclarait après boire, avec une emphase burlesque et dans une langue aussi peu française que ses opinions, — que ses « cendres renaîtront » s'il n'est plus de ce monde, le jour rêvé du retour de Nice à l'Italie. Quelle importance avait ce patoiseur en dehors de celle qu'il essayait de prendre et que certains de ses compatriotes se plaisaient à lui donner ?

M. Piccon est un avocat de frontière qui, dans les derniers jours de l'empire, était en-

core bien effacé auprès de l'autre Niçois, Malausséna, montagnard d'une autre souplesse et d'une autre malice politiques. Il a passé depuis longtemps l'âge où l'on fait des coups de tête; il est père, beau-père et grand-père. Si la nullité avait un éclat, elle resplendirait dans sa physionomie. Front vide, figure sans caractère, il est le mannequin du rôle qu'on lui fait jouer depuis plus de quatre ans.

Sa proclamation aux habitants de Nice, après le 4 septembre, était un chef-d'œuvre de comique dont ses compatriotes étaient les premiers à s'amuser bruyamment. On allait par bandes sous les galeries Masséna savourer ce morceau d'éloquence. La dernière phrase, qui voulait résumer les plus grands bienfaits de la République pour la ville cosmopolite, est restée là-bas gravée dans toutes les mémoires :

— Enfin, — s'écriait Piccon, — les étrangers pourront maintenant être sûrs de recevoir les journaux tous les soirs !

Il était encore français, ou à peu près, à cette époque. Il ne fut pas disposé du premier conp à commander la croisade de séparatisme

qui, du reste, ne prit consistance et n'eut des airs menaçants qu'à mesure que la France tombait de défaites en désastres et croulait sous les obus prussiens. Après l'arrivée de M. Marc Dufraisse comme administrateur général des Alpes-Maritimes, la conspiration grossit et se donna du jeu.

On avait cru, un instant, que cet ancien montagnard de 1848 était un homme de coup d'œil et de poigne, avec qui il faudrait compter; mais quand on eut vu ce professeur échappé de sa chaire de droit fédéral, en Suisse, se laisser couler doucement dans le fauteuil préfectoral, comme s'il avait enfin trouvé à ses pieds les chancelières du repos assuré, le parti séparatiste dressa ses batteries.

M. Piccon assurait au préfet qu'il n'y avait rien à redouter à Nice, — sinon l'exaltation des républicains. Et il s'en allait, se frottant les mains, conter son entrevue à ses compères, tout heureux d'avoir jeté cet épouvantail au républicain Marc Dufraisse, et d'en masquer leurs intrigues et leurs misérables complots.

Cette plaisanterie de finaud prit des pro-

portions incroyables. Un soir, Français de vieille date et Niçois sincères de l'annexion s'étaient réunis à l'appel du *Réveil*, journal républicain des Alpes-Maritimes, dans une grande salle ouverte au rez-de-chaussée, sur le quai Saint-Jean-Baptiste, local inoccupé pour magasin. Il s'agissait de se voir, sinon de se compter par têtes. Ce n'était point chose si inutile au moment où des énergumènes du parti séparatiste disaient tout haut, sous les galeries Masséna :

— Voilà bientôt l'heure où on pourra reconduire tous ces Français à la gare à coups de pied dans... les reins.

M. Piccon avait vu Marc Dufraisse dans la journée.

— Ne vous disais-je pas que ce sont ces *rouges* qui peuvent seuls troubler l'ordre? Qui sait ce qu'ils préparent pour ce soir ?

— Oh! « ces rouges! » répéta M. Dufraisse, ancien apologiste du régicide, qui crut aussitôt se voir culbuté de son fauteuil de préfet.

La réunion finie au milieu du plus grand calme, on distinguait sur les ponts des ombres inaccoutumées qui semblaient se tenir

sur la défensive. On avait vu les commissaires de police croiser pendant toute la soirée devant les rues qui conduisent à la Préfecture, Que se passait-il? Je l'appris une heure après, — étant intéressé à le savoir, — avec la plus profonde stupéfaction et j'ajouterai avec l'indignation la plus vive que j'aie sentie dans ma vie. M. Dufraisse s'était sérieusement occupé de repousser un coup de main et de force, dont il pensait capables des Français comme lui, dans une ville où travaillait un ennemi commun souriant aux victoires prussiennes.

Et pendant ce temps, à la même heure, dans un renfoncement du boulevard du Pont-Vieux, en une chambre mystérieuse, portes closes, M. Piccon tenait le premier conseil du parti séparatiste, très-assuré que la surveillance préfectorale s'exerçait d'un autre côté.

M. Dufraisse s'était en quelque sorte livré à M. Piccon qui était le familier de son cabinet et son conseil, lui, l'homme du conseil des six réunis quelques heures après dans la chambre du boulevard du Pont-Vieux. On avait fondé un journal séparatiste écrit en italien, où l'on sentait la joie grandir avec nos

malheurs, où l'on crachait quotidiennement sur le nom français.

— Laissez faire, cela vaut mieux; ce sont des enfantillages, n'irritez pas ces jeunes gens! disait M. Piccon, dont le fils était un des instigateurs de la feuille niçarde.

On se croyait, dans le camp séparatiste, non-seulement le droit de tout espérer, mais celui de tout vouloir. On comptait sur Garibaldi pour réclamer après la guerre, comme prix de ses services, le retour de Nice à l'ancienne patrie. On lui avait même dépêché des émissaires à ce sujet. Garibaldi, à son honneur, fit alors cette réponse textuelle en cinq mots :

— « Je suis Français, je le reste. »

Le désappointement fut grand, et les jeunes séparatistes, perdant tout respect pour cette idole de Nice, chuchotaient que le général n'était plus qu'un « *ramolli* ». Le mouvement n'en continuait pas moins. M. Marc Dufraisse commençait même à en être troublé par instants. Il se décida à expulser deux ou trois braillards, malgré les remontrances de M. Piccon.

Disons-le tout de suite, la mollesse de l'un

et les menées de l'autre avaient le même but dans leur esprit. Tous les deux songeaient à une prochaine Assemblée et manœuvraient de façon à y aborder sans peine. M. Piccon n'était pas l'âme de son parti et il eut consenti à en être le plus aveugle instrument. On le poussait, et il avançait. Le préfet Dufraisse n'était peut-être plus tout à fait la dupe de M. Piccon, mais il le ménageait par prévoyance, au lieu de lui dire nettement, à lui, à un autre meneur qui le touchait de près et à un boutiquier turbulent :

— Je ne veux pas perdre mon temps à rédiger des arrêtés d'expulsion. Je vous avertis donc qu'au moindre bruit, c'est vous trois qui m'en répondez.

Mais l'ancien Jacobin temporisait; les élections se préparaient et il en attendait le résultat.

Il y parut, du moins, car lorsque Nice ne lui eut accordé que cinq ou six cents voix, M. Marc Dufraisse ne sut plus se contenir : il avait envoyé saisir le dernier numéro de la feuille séparatiste, supprimée du même coup.

La foule encombrait la rue du Pont-Neuf où se trouvaient les bureaux; on la fit disper-

ser au pas de charge par une compagnie d'infanterie. Mais à Nice, comme ailleurs, la foule est obstinée : elle se porta du côté de la Préfecture. M. Dufraisse avait à sa façon cassé les vitres ; on lui brisa celles de ses fenêtres dans la soirée, malgré le déploiement de forces de la gendarmerie.

Où était M. Piccon à cette heure-là ?

Pas assurément dans le cabinet où il avait naguère sa place de conseiller. Quant à son fils, on l'expulsait le lendemain ; ce qui n'indique pas que les leçons paternelles l'eussent rangé du côté de l'ordre dans cette fameuse journée.

M. Piccon reparut, il est vrai, à la préfecture : c'était pour se plaindre de l'arrêté d'expulsion. Ne pouvait-il, maintenant, traiter avec M. Dufraisse comme de collègue à collègue ? Ils étaient députés.

L'élu du parti séparatiste avait son mandat impératif : protestation contre le traité d'annexion de 1860.

Les soucis de l'Assemblée ne lui avaient pas permis de le remplir, — si encore il en eut trouvé le courage à son banc de représentant. Il y a été rappelé au banquet de 1874 par la faction dont il est la créature. Les sé-

paratistes ont réclamé une manifestation : ils l'ont eue aussi complète qu'on la pouvait attendre pour déshonorer un homme, qui, avant de la faire, n'avait pas renoncé à son siége au Parlement français.

L'éclat de M. Piccon fit coup double, on s'en souvient : M. Bergondi, son confrère au barreau de Nice, son collègue à l'Assemblée, se brûlait la cervelle quelques jours après. Quelle cause lui a mis, un jour, un pistolet à la main, dans son cabinet de travail, à lui qui n'était point homme à y avoir une panoplie où, dans un accès de fièvre chaude, il n'eut qu'à allonger le bras? Quelle grave raison lui a pressé le doigt sur la détente?

M. Bergondi avait été plus effacé que M. Piccon, pendant la guerre, dans les affaires de Nice. Au milieu des intrigues séparatistes, ce Niçois louvoyait entre les partis. Les gens qui l'avaient connu plus résolument français s'en étonnaient, mais n'y voyaient encore qu'une faiblesse de caarctère en même temps que son embarras devant ses compatriotes de l'ancien comté. Sa conduite et ses paroles, à certains moments, n'en

étaient pas moins équivoques. Pour n'avoir pas à se prononcer sur les menées du conseil des factieux, il feignait de tout ignorer et de ne rien croire. Il n'en est pas moins vrai que, finalement, il fut, comme Piccon, l'élu du parti séparatiste tout entier.

Cela n'est point arrivé sans compromis ni engagement. La preuve en restait sans doute quelque part; les conséquences du scandale Piccon pouvaient dévoiler plus d'un secret. Est-ce crainte ou remords, ou les deux ensemble? Bergondi est sorti de la vie comme un coupable, — qu'une telle mort fait plaindre si elle ne lui fait pas absolument pardonner.

J'ai vu de près M. Bergondi avocat; c'était l'aigle du barreau de Nice. J'aurais tort d'être sévère pour lui, quoiqu'il m'ait attaqué au nom de M. Blanc, le souverain des jeux de Monaco, pour diffamation. Et il y allait rondement, — il demandait à mon journal vingt-cinq mille francs de dommages-intérêts pour l'honneur de ce bonhomme.

Tant de choses pleines de ragoût se disent et se répètent sur M. Blanc qu'on ne se décide pas toujours à les croire. J'avais prié mon avocat d'encadrer simplement de trois mots

d'exorde et de conclusion la lecture d'un chapitre de M. Maxime Ducamp dans son grand ouvrage *Paris, sa vie, ses organes,* etc., etc. C'était le chapitre des télégraphes, où l'on voit les deux jumeaux François et Joseph Blanc sur le banc des accusés devant la cour d'assises de Tours.

— Mais c'est donc vrai ? s'écria le président au beau milieu de cette instructive lecture.

Me Bergondi croyait le président un peu mieux renseigné. Il jugea à cette stupéfaction que les vingt-cinq mille francs réclamés pour payer la considération de son client dégringolaient effroyablement du coup.

— Il me reste un mot à dire au tribunal, — reprit Me Bergondi : comme les attaques du journal ont diminué, ont presque cessé depuis quelque temps, nous serons les premiers à réduire notre demande de dommages-intérêts.

Sur un signe du président, il se rassit grimaçant des lèvres et ressemblant à un chat noir qui a bu du vinaigre.

A huitaine, l'honneur de M. Blanc était coté à vingt-cinq... francs !

XVIII

Sommaire : M. Marc Dufraisse à Tours. — Le « vieil ami ». — Un successeur d'Esquiros. — Une dépêche courte et véridique. — La naïveté du jeune Blache. — Les carrosses de gala. — Une faute. — Uniformes et habits noirs. — Un premier préfet de Nice. — L'éloquence des mains dans le pantalon. — Comment on se retrouve député. — Un fauteuil au Sénat, s'il vous plaît. — Les Garibaldiens. — Vauriens et héros. — Anecdotes. — Le dieu.

Finissons-en avec M. Marc Dufraisse, puisque nous l'avons déjà découvert presque tout entier à côté de M. Piccon.

Quand il arriva à Tours, je ne sais si M. Crémieux, le « vieil ami » de ces dépêches dont le préfet de Nice criblait tous les ministres, le reconnut aussitôt, mais, parmi les autres membres du gouvernement, on ne le connaissait pas, ou on l'avait oublié. Il avait

publié naguère un livre intitulé : *Le droit de paix et de guerre,* — mais ce n'était pas cet ouvrage qui pouvait raviver violemment son souvenir et dénoncer dans le professeur de droit libéral en Suisse le vieux républicain ferme et constant. La préface sentait même le réactionnaire par ramollissement ou par calcul. On l'avait lue, et on avait passé.

M. Dufraisse, qui est tenace, n'entendait point passer aussi légèrement sur le gouvernement de Tours. Il restait jusqu'à ce qu'il réussit à en emporter quelque chose et il voulait que le morceau fût bon. M. Crémieux parlait de lui en « vieil ami » ; l'occasion se présenta d'utiliser ce dévouement impatient.

Esquiros était rappelé de Marseille : il s'agissait de le remplacer á la tête de l'administration dans cette ville ardente et passionnée qui débordait d'enthousiasme autour de lui. La chose n'était point aisée, — mais l'obstination de M. Marc Dufraisse à jouer un rôle important décida Gambetta à l'envoyer dans les Bouches-du-Rhône.

Les Marseillais protestaient contre l'éloignement d'Esquiros : ils étaient d'avance impitoyables pour son successeur, — quel qu'il

fût. Quand M. Dufraisse leur montra son long nez, chaussé d'un lorgnon, son œil vague, ses lèvres inquiètes, il les trouva dans ces dispositions d'esprit. Des huées l'accueillaient. Cela lui suffit. Il n'essaya même pas d'entrer à la Préfecture et monta en wagon dans le train prochain qui partait pour Nice. Il a manqué l'occasion d'expédier sa plus courte dépêche et la plus véridique :

— Je suis venu, — j'ai vu, — j'ai filé.

M. Marc Dufraisse s'était arrêté à Toulon. Cotte était préfet du Var. L'administrateur à la recherche d'une préfecture n'avait qu'à se reposer en songeant à une revanche. Le lendemain, vers cinq heures du soir, il faisait son entrée à Nice.

Le jeune Blache, avocat de Toulon, y remplissait les fonctions de préfet sans les pouvoirs réguliers et nécessaires qu'il demandait en vain à Laurier. Le matin du jour où M. Dufraisse arrivait, Blache me fit mander dans son cabinet et me dit :

— Mon cher ami, voulez-vous annoncer en une note de trois lignes que M. Marc Dufraisse est nommé administrateur général des Alpes-Maritimes, — mais que ma position ne

change pas, — qu'elle est plutôt relevée par l'importance politique de l'homme dont je serai le collaborateur?

Je le regardai fixement, en souriant.

— Vous ne me croyez pas?

— Soyez tranquille, — répondis-je, — j'aurai l'air de croire au moins. Évitons tout ce qui pourrait prêter des armes à la raillerie, à la malveillance, aux attaques dont il est si facile ici d'être l'objet.

Et je rédigeai la note, qui paraissait à l'heure même où le naïf Blache, assez aimé à Nice quoiqu'il eut fait à l'occasion les déclarations les plus fermes à l'endroit du parti séparatiste, allait chercher M. Marc Dufraisse à la gare dans les carrosses de gala de la municipalité.

C'était une faute, au milieu d'une population toujours prête à la moquerie et à laquelle cette pompe inaccoutumée donnait beau jeu. Je la sentis immédiatement, moi qui depuis deux ans avais pu étudier le caractère de ces Niçois parmi lesquels ma santé m'avait retenu. La note du journal y ajoutait encore. Pourtant, je ne regrettais point de l'avoir écrite. Il y avait eu à Nice un premier préfet,

M. Pierre Baragnon, qu'on avait à peine connu, quoiqu'il se remuât beaucoup, — Blache n'avait fait que s'asseoir et M. Dufraisse arrivait. On ignorait comment et à la suite de quel incident de voyage. Quel respect devait-on attendre, sans explication admissible, pour un pouvoir départemental qui semblait à portée de toutes les mains?

Les administrations recommencèrent à défiler en uniformes ou en habits noirs devant M. Dufraisse, comme elles avaient fait devant Pierre Baragnon et devant Blache, qui tenait la droite dans ces réceptions officielles et continuait, du reste, à habiter la préfecture. Cela ne pouvait durer. M. Marc Dufraisse était trop jaloux, pour la partager ouvertement, de cette autorité qu'il savait si mal exercer. Quand on hasardait à ce sujet quelques observations :

— Ma place, — répondait-il, — serait dans une grande assemblée ; — elle n'est pas ici, surtout avec le métier que je suis obligé de faire.

Pourquoi l'avait-il prise ?

Son éloquence n'a pas prouvé à Versailles, jusqu'aujourd'hui, qu'il est plus digne de l'autre.

Il était d'avance permis d'en douter quand on l'entendait haranguer péniblement, pâteusement, les mains dans la ceinture de son pantalon, les compagnies de mobiles avant leur départ.

Le jeune Blache dût, un jour, faire ses malles et laisser M. Marc Dufraisse dans toute l'étendue de sa puissance d'administrateur général préfet des Alpes-Maritimes.

Cela servit... à son élection qui fut cassée. S'il tient à cette heure la place qu'il enviait tant dans une assemblée, c'est que son nom figurait, je ne sais comment, à Paris sur les listes de Rochefort.

On ne peut certes pas accuser M. Dufraisse d'être un des vieux intransigeants de 1848. Il est bonze à sa manière, — mais c'est le bonze de toutes les transactions. Il a raté, malgré son attitude, le Conseil d'état sous M. Thiers, et maintenant tout en lui semble dire :

— Un fauteuil au Sénat, s'il vous plaît ?

Je ne saurais quitter Nice sans parler de ces garibaldiens, tant méprisés et conspués, qui arrivaient d'Italie pour aller grossir la poignée d'hommes de leur chef. Je pourrais

dire de leur dieu, quand je songe au culte que ces gens avaient pour Garibaldi.

Je ne fais point d'apologie, — on le voit, — quel que soit le parti dont j'aie à peindre les hommes qui ont passé sous mes yeux. Je dis comme j'ai noté et comme je sens. Or, je n'ai pas seulement vu, j'ai pratiqué ces compagnons fanatiques du héros de Caprera. Tous ne l'étaient point, je m'empresse de l'avouer, avec la même honnêteté, la même foi qui emporte et ne connaît pas d'obstacles. Parmi des soldats d'aventure se glissent forcément un certain nombre de vauriens. Ceux-là aussi, je les ai marqués. C'était les traînards qui se présentaient au comité de Nice après la mi-décembre. Munis, là, du peu d'argent dont on disposait et que souvent on quêtait entre soi, ils s'en allaient battre le pavé de Marseille et ne s'y rabattaient sur le comité garibaldien qu'à bout de toute ressource et de tout expédient.

Des plaintes revenaient à Nice ; il fut convenu que je partirais pour Marseille afin d'arrêter avec le président du comité des mesures plus nécessaires chaque jour. Je profitai de l'arrivée de cinq ou six gaillards qui

demandaient une feuille de route et un secours de voyage et je pris le train de Marseille avec eux. Malgré la douceur de leurs paroles, de leurs yeux et de leur sourire quand on les regardait, ils ne m'inspiraient qu'une médiocre confiance, — mais comme j'étais monté dans le compartiment voisin du leur, il me paraissait difficile qu'ils m'échappassent, à notre descente de wagon.

A peine en gare, je sautais sur le trottoir et je ne voyais qu'un de mes drôles, qui lui-même louchait déjà dans une autre direction.

— Eh ! bien, — lui dis-je, et vos compagnons ?

— Je ne sais pas.

— Ils sont partis ?

— Peut-être devant.

Je m'étais penché vers le compartiment ; — il était vide, — mais l'autre portière ouverte me montra le chemin qu'avaient choisi les échappés. Ils s'étaient sauvés à travers la voie.

Enfin, il m'en restait un. Je le conduisis moi-même à un petit hôtel pour la nuit (il était dix heures du soir) et lui donnai rendez-vous au comité pour le lendemain matin... Encore un que je n'ai jamais revu !

Où étaient ces Italiens, vieux et jeunes, — mais beaucoup ayant dépassé déjà la maturité, qui m'avaient ému jusqu'aux larmes, au commencement de la campagne de Garibaldi en France ? La frontière italienne était alors sévèrement gardée. J'ai vu de ces malheureux sublimes arriver par la montagne, — et par quels sentiers, par quels trous de la montagne pour tromper toute surveillance ! — couverts de neige, les pieds en sang, les vêtements en lambeaux, la barbe hérissée de glaçons.

Pas une plainte, pas une autre demande que celle-ci :

— Et le général ? Où est le général ?

— Il va bien, le général ; nous vous enverrons le revoir.

— Tout de suite ? reprenaient-ils avec ce sourire italien dont Garibaldi a le rayonnement suprême, et qui était encore d'un charme inexprimable et pénétrant sur ces visages plus grossiers.

— Non, — demain. Il faut vous refaire et vous reposer aujourd'hui.

— Ah ! *perche ?*

Ce « pourquoi » était un inexprimable soupir de reproche et de douloureuse déception.

Il aurait attendri un roc. Je l'ai encore dans les oreilles et dans le cœur !

— Vous êtes un peu vieux pour la guerre, — disais-je à un de ces vétérans des phalanges garibaldiennes, qui, celui-là, avait laissé, en rampant pour échapper à l'œil des sentinelles, la chair de sa poitrine avec la laine de sa chemise rouge aux aspérités des rochers.

— Vieux ? me répondit-il avec un terrible éclair noir dans les yeux et en secouant sa crinière grise. Demandez-le lui donc, à *lui !*

Expression, mouvement, accent, cela était grand et touchait à l'épique !...

Le nom de Garibaldi, cet étrange pasteur d'hommes dont le regard seul, la voix, — l'influence magnétique a une puissance plus irrésistible que celle du génie, causait des dévouements de cette grandeur.

XIX

Sommaire : Pauvre maman ! — Gustave Naquet. — Ajaccio et Marseille. — Le *Peuple*. — L'illusion du préfet-amiral Cosnier. — Une manifestation retournée. — L'officier au petit cheval blanc... — Le préfet prisonnier. — Une question résolue par un coup de pistolet. — Gaston Crémieux. — Une entrevue à la Préfecture. — Canons et boulets. — Le 4 avril à Marseille. — Le drapeau noir. — L'homme sans tête. — Le bombardement. — Épée, croix et fleurs de lys. — Morale de l'histoire. — Souvenez-vous !

Je crois que si la France devait mourir, elle ne serait plus depuis le commencement de l'an de disgrâce 1871.

Pauvre *maman !* — ainsi que l'appelait une femme avec une touchante simplicité, — comme on l'avait battue, et comme ses enfants la tiraillaient encore !

Ceux qui avaient cru en elle étaient bafoués un peu partout au fond de l'égoïste province,

Ah! les niais et les fous, à ce qu'on disait bien haut ! Et on les crucifiait sur le malheur de la patrie...

A Nice c'était pis peut-être. N'en parlons plus. A la mi-mars, je partais pour Marseille.

Gustave Naquet, à son retour de Corse, où les bonapartistes lui avaient rendu toute autorité impossible à la préfecture d'Ajaccio, était passé par Nice où il était venu me voir au *Réveil*. Je l'informai, avant mon départ, que ma tâche était terminée à ce journal épuisé de toutes les luttes, et comme je le savais malade, ennuyé, je lui proposai de m'arrêter à Marseille pour l'aider à relever le *Peuple*, dont il était depuis plusieurs années le rédacteur en chef et que son absence avait compromis comme succès. Naquet avait accepté.

Deux jours après mon arrivée, j'appris, à neuf heures du matin, comme j'entrais dans le cabinet de Naquet, que le vice-amiral Cosnier, préfet de Marseille, avait convoqué la garde nationale tout entière pour manifester en faveur de Versailles contre Paris, où la Commune était installée déjà. Si ce n'était pas une résolution intempestive, elle n'en était

pas moins la plus maladroite qu'on pût prendre avec la garde nationale marseillaise, composée, aux trois quarts, des républicains les plus ardents.

Nous déplorions l'ordre du pauvre amiral, qui trahissait une dangereuse inexpérience, pendant que les tambours battaient le rappel et que les compagnies et les bataillons, — la garde civique en tête, — campaient déjà, l'arme au pied, autour de la Cannebière, sur les cours Belzunce et Saint-Louis. La garde nationale *conservatrice* occupait le cours Bonaparte, devant le palais de justice.

A midi, je descendais des bureaux du *Peuple* par la rue de Rome, quand, en débouchant sur le cours St-Louis, j'entendis les cris répétés de : Vive la République ! Vive Paris !

L'écho devait avertir le préfet de son imprudence, — mais la partie était engagée.

Une heure après, je voyais, — passant de nouveau par là, — des gardes nationaux arrêter un officier d'état-major qui galopait sur un petit cheval blanc.

— Criez *Vive Paris !* disaient-ils.

L'officier avait mis pied à terre. Quelles explications demanda-t-il ou donna-t-il ? Je

l'ignore. Mais, en reprenant l'étrier, il répétait :

— Vive Paris !

Et il s'éloigna, toujours au galop du petit cheval blanc.

La situation devenait plus tendue. L'armée n'était pas en force. Je rentrai au *Peuple*. Nous attendions l'événement, avec la conscience tranquille de gens qui n'avaient été les conseillers de personne, — pas ceux, malheureusement, du vice-amiral Cosnier.

A quatre heures, les tambours battaient par les rues un nouveau rappel, — les tambours de la garde nationale insurgée. Nous achevions la mise en page du journal. Cette besogne finie, je sortis et je descendis, cette fois, à la rue Saint-Ferréol, — du côté où l'on battait maintenant la marche et où l'on sentait des pas innombrables, mais confondus dans la même allure, ébranler en masse le pavé.

La garde nationale défilait et se dirigeait droit vers la Préfecture. Curieusement, je suivis.

Elle se rangea en bataille sur la place ; les cris de *Vive Paris!* retentissaient formidables. — Puis, un demi-silence se fit, au milieu du-

quel j'entendais frapper à la grande porte de l'épais bâtiment de moëllons, — solidement construit comme une forteresse. Cette porte de chêne n'était pas pourtant inébranlable, — elle cédait à quelques vigoureux coups d'épaules, et, du reste, des gardes nationaux avaient déjà franchi la grille du jardin pour aller l'ouvrir eux-mêmes à l'intérieur.

Un groupe entra, dont je ne pouvais distinguer les têtes. A ce moment, un coup de fusil, parti de ce côté, jeta la panique dans la foule. Ce n'était que l'effet d'une maladresse ou d'une imprudence de garde national, car il n'y avait plus un soldat ponr résister au mouvement.

La préfecture était envahie, — le préfet Cosnier prisonnier de l'avocat Gaston Crémieux, qui se mit aussitôt à la tête d'une commission départementale. Ainsi s'installa en cinq minutes la Commune de Marseille. Que s'était-il passé au juste entre M. Cosnier et Gaston Crémieux? Le préfet avait-il fini par remettre sa démission entre les mains de l'avocat, comme on le prétendait? Question à laquelle le coup de pistolet du suicide a répondu plus tard.

En revenant, dans la rue Saint-Ferréol, je rencontrai M. Laurier qui causait sur le trottoir et, sans se prononcer d'une façon absolue sur le mouvement, parlait de son chef, — Crémieux, — avec beaucoup de dédain. Un peu plus loin, tenant le milieu de la rue, s'avançait un groupe de conseillers municipaux, — M. Bosc au premier rang. Ils allaient à la préfecture dans un but d'apaisement ; tout y était bien calme déjà, en apparence.

Le lendemain, Gustave Naquet me disait :

— Que veut-on ? Où arrivera-t-on ? *C'est la marmelade.*

J'en étais bientôt sûr. A un ou deux jours de là, j'avais à envoyer une dépêche à Nice. L'employé du télégraphe me répondit que les fils étaient coupés. — Coupés, de Marseille à Nice ? Pourquoi ? C'était à mes yeux de l'insanité. J'ai l'horreur et la haine des fantaisies despotiques de tout pouvoir. Un jeune Marseillais, dont le nom m'échappe, m'offrit un laisser-passer qui me permettait de pénétrer à la préfecture et de parler à Gaston Crémieux.

Un moment après, je le demandais à ses gardes civiques qui remplissaient le salon

d'attente. Je n'avais pas achevé que j'apercevais Crémieux collé debout dans un coin, et menacé à hauteur du menton des crosses de fusil de trois ou quatre gaillards très-barbus et aussi farouches, qui répétaient l'un après l'autre :

— Cette fois, Gaston, tu ne nous lâcheras pas !

Il passa la main dans sa chevelure noire, d'où la sueur découlait sur son front pâle, et essaya de faire un pas vers moi. De mon côté, j'allais à lui, prenant en pitié cette ridicule et odieuse situation. Un de ses assaillants s'était retourné.

— Je désire, dis-je, parler au citoyen Gaston Crémieux.

Des regards soupçonneux se portèrent sur moi, — mais Crémieux était dégagé.

Je le suivis dans son cabinet, où il m'approcha un fauteuil à l'angle de son bureau.

C'était une jolie tête, aux yeux noirs, vifs et audacieux, mais la situation où je l'avais surpris donnait plus de timidité à son regard.

— Monsieur, — lui demandai-je alors, — est-ce bien vous qui avez ordonné de couper

les fils télégraphiques de Marseille à Nice?

— Mais ils ne doivent pas être coupés, — me répondit-il, — seulement, il faut que les dépêches soient visées ici avant d'être expédiées. Je suis, du reste, à votre disposition.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas simplement averti de cette nécessité?

— C'est une négligence ou une erreur. Vous savez qu'il y a forcément un peu de trouble dans les premiers moments. Quant au désordre, je crois qu'on ne saurait s'en plaindre. En somme la position est bonne. Qu'en pensez-vous?

J'avais fort envie de rire en songeant à la sienne cinq minutes auparavant. Crémieux avait la voix d'un sourd, — qu'il était un peu, — en parlant dans l'intimité. J'élevai la mienne.

— Monsieur Crémieux, — répondis-je, — n'en connaissant sûrement rien, je n'en pense pas davantage. Je crois seulement que vous jouez une grosse partie. Permettez-moi d'imaginer que le général Espivent ne s'amuse pas à planter des choux dans la plaine voisine. Il faut sa revanche à l'armée et elle voudra la prendre.

— Pensez-vous, reprit Crémieux en se levant, que nous n'y sommes pas préparés ?

Et m'entraînant avec lui, il me fit traverser le salon d'attente, où les gardes civiques le regardaient avec inquiétude gagner le porche de la Préfecture en compagnie d'un inconnu. Mais Crémieux était nu-tête, — cela sans doute les rassura.

Il me montra dans la cour deux canons sur leurs affûts escortés des piles de boulets. Sans me targuer d'avoir le coup d'œil militaire, je remarquais que les canons et les boulets empilés derrière chacun d'eux étaient d'un calibre visiblement différent, et je ne pus m'empêcher de le faire observer.

— Oh ! ça, — me répondit Crémieux avec une confiance qui n'avait d'égale que la naïveté, — c'est l'affaire des artilleurs.

Je n'avais rien à répliquer. Cet homme me paraissait sourd de toutes façons. Je le quittai à la porte, à l'ombre du drapeau rouge qui y flottait au balcon. Je ne l'ai revu ensuite que deux fois : la première, perché sur une fenêtre de la préfecture, à côté de ce grotesque et terrible Landeck, délégué de la Commune de Paris, qui menaçait de faire fusiller tout le

monde, Gaston Grémieux tout le premier, à la première observation, et qui s'était mis en sautoir un rideau rouge, faute d'écharpe, pour haranguer la foule, la veille même de l'entrée des troupes; la seconde fois, devant le conseil de guerre. Triste Crémieux! a-t-il avalé assez de crapauds avant sa condamnation à mort?

Le 4 avril, à l'aurore, l'armée du général Espivent campait à son tour sur le cours Belzunce et le cours Saint-Louis. Une partie assez imposante de la population de Marseille marcha de ce côté, le drapeau noir en tête. C'était le deuil de la France qu'elle portait, un grand deuil que des Français allaient ensanglanter eux-mêmes dans la guerre civile. Les soldats comprenaient, émus les premiers de cette manifestation muette, mais la discipline commandait.

A sept heures, le général Espivent lança des chasseurs à l'assaut de la préfecture, où il n'y avait guère, je crois, plus de trois cents hommes enfermés. Mais trois cents hommes armés, tirant par les fenêtres de cette immense caserne, c'était plus qu'il ne fallait pour repousser les assaillants, et ceux-ci échouèrent

trois fois. Ils seraient restés sur place jusqu'au dernier. Il fallut renoncer à une nouvelle tentative.

Entre huit et neuf heures, j'entendis le canon dans la rue Saint-Ferréol, où j'habitais. J'ouvris la fenêtre, instinctivement. Une pièce était servie par deux artilleurs, à l'angle de la deuxième rue, du côté de la préfecture. A peine le coup tiré, les artilleurs rentraient leur pièce dans cette rue. Des gardes nationaux arrivaient par groupes de la Cannebière. Hésitants d'abord, ils se décidèrent à courir au canon, — qui n'était chargé qu'à blanc. Un instant après, la pièce était facilement prise et démontée au milieu de la rue St-Ferréol.

Pendant ce temps, des coups de fusil s'échangeaient aux environs de la préfecture, — surtout dans la rue Montgrand, et le général Espivent avait établi son quartier à Castellane.

A dix heures et demie, je sortis pour aller au *Peuple*. Au moment où j'allais traverser la rue de Rome, de braves gens me conseillèrent de ne pas aller plus loin ; les balles sifflaient dans les rues, qu'elles enfilaient de la place

Castellane au cours Saint-Louis, — une ligne droite.

Je passai néanmoins.

Gustave Naquet n'était pas au journal, où je l'attendis jusqu'à onze heures et demie. Il me fallait retourner chez moi ; c'était autre chose encore ! Les obus avaient succédé aux balles ; au lieu de traverser la rue de Rome, absolument déserte, j'en longeai les murs pour gagner mon hôtel par un assez long détour. Des persiennes tombaient en morceaux à mes pieds. Arrivé au cours Saint-Louis, je vis la tête d'un passant comme moi emportée par un obus. Je fus obligé de me réfugier dans un café, dont la porte basse, dans le volet, était restée entr'ouverte.

J'attendis plus d'une demi-heure.

A midi le canon tonnait à Notre-Dame de la Garde, — les premiers obus tombaient sur la préfecture. Le général Espivent était maître des hauteurs. Le fort Saint-Jean se mit bientôt de la partie. A quoi servaient les canons et les boulets de Gaston Crémieux ?

Au reste, il avait quitté la préfecture avec Landeck, à neuf heures du matin, pour aller parlementer à Castellane avec le général Espi-

vent. — On ne l'a plus revu de la journée. Le pauvre « Gaston » avait lâché ses terribles gardiens qui se fiaient à la surveillance de l'implacable Landeck, lequel ne reparut pas davantage.

Dès quatre heures, le drapeau blanc était hissé au balcon de la préfecture ; — il parait qu'on ne le distingua pas des hauteurs de Notre-Dame et les obus continuaient à éclater sur les dômes et dans la cour de la préfecture jusqu'à huit heures du soir.

Des malheureux s'échappaient, ensanglantés. Combien en restait-il à leur poste quand les marins qui avaient attendu jusqu'à la nuit, l'arme au pied, sous le péristyle de la Bourse, arrivèrent les premiers délivrer l'amiral Cosnier ?

Le lendemain, à midi, le général Espivent chevauchait en vainqueur, à la tête de ses troupes, dans la rue Saint-Ferréol. C'était son droit.

Huit jours après, il supprimait le *Peuple*, qui n'avait jamais soutenu ni encouragé aucune Commune. On ne discute pas avec l'état de siége : c'était son droit.

Un mois plus tard, Gustave Naquet était arrêté à la porte de son imprimerie par ordre du général Espivent, dont c'était le bon plaisir et la volonté.

Deux mois après, le rédactenr en chef du *Peuple,* qui n'avait rien compris à cette « marmelade », était condamné à deux ans de prison et 5,000 francs d'amende.

Un an plus tard, ce journaliste, quoiqu'échappé de sa prison, était gracié complètement par le Président de la République !,.. C'était également le droit de M. Thiers.

Et la morale politique de ces épisodes d'histoire contemporaine, la morale dans la conséquence des faits, la voici :

Gaston Crémieux, arrêté chez le gardien du cimetière des Juifs, est tombé au poteau des exécutions militaires après jugement. Bien tombé, du reste, et sa mort rachète les légèretés de sa vie.

L'amiral Cosnier est tombé, lui, sous la balle de pistolet dont il s'est fait sauter la cervelle, quand il a cru que, moralement, il était tué par la découverte de la seule faiblesse qu'on pût lui reprocher.

M. Espivent (de la Villeboisnet) regne

toujours à Marseille, — l'épée d'une main, la croix de Jésus de l'autre, — la fleur de lys sur le cœur.

Qelles leçons pour tout le monde ! Marseille, France, souvenez-vous !

XX

SOMMAIRE : De Marseille à Dijon. — Les pointes de casques sous les lanternes. — Les bougies de l'hôtel de Bourgogne. — L'officier prussien. — Volte-face. — L'Allemand des Batignolles. — A Paris. — La dispersion. — Le dialogue invariable. — Ferdinand Fabre. — Une littérature de sacristie. — Encore une victime du 4 septembre. — Une fiche de consolation.

J'avais quitté Marseille le 1er août seulement, après avoir vu le commandant de l'état de siége procéder à cette « terreur blanche » qu'on a connue depuis, et M. Laurier, défenseur du substitut Bouchet, cabrioler dans son admiration pour l'armée devant le Conseil de guerre.

Je voyageais à petites journées pour tâter en quelque sorte le pouls de la France sur mon passage et sentir les pulsations qu'il

pouvait battre après tant de maux. J'arrivai à dessein pendant la nuit à Dijon, que les Prussiens occupaient. Mais les pointes des casques luisaient sous les lanternes de la gare. J'en sortis à la hâte et suivis l'avenue, déserte à cette heure, qui conduit à la grande porte triomphale et à l'hôtel de Bourgogne. Là, on finit par m'ouvrir, mais le plus long fut de me trouver une bougie. Le domestique m'expliqua qu'on cachait les bougies avec soin, parce que MM. les officiers prussiens qui logeaient à l'hôtel en auraient fait trop ample provision.

Je ne pouvais attendre un effet plus douloureux que celui des pointes de casque entrevues à la gare pendant la nuit. Le lendemain matin, j'allais à travers Dijon, que je ne connaissais pas. Comme je regardais l'Hôtel-de-Ville, la sentinelle poussa ce hurlement dont on salue les officiers dans l'armée prussienne. Il y en avait un, — entre autres, — qui arrivait vers moi.

J'avais fait demi-tour du côté de la place. Il me sembla que j'étais suivi dans ce mouvement. Je hâtai le pas : de grandes jambes s'allongeaient derrière moi. Je changeai de

direction sans plus de succès. Impatienté, je fis volte-face. L'officier fonçait sur moi, — mais avec son plus large sourire.

— Je savais bien que je ne me trompais pas, — dit-il, en m'abordant. Comment allez-vous ?

Je l'examinais, les mains derrière le dos ; sans cela, il n'eut pas hésité à me tendre une des siennes.

J'avais connu en 1865, aux Batignolles, par un ami dont il était le voisin et qui compâtissait à sa misère, un pauvre grand diable d'Allemand, très-ivrogne quand il pouvait, mais très-instruit. Il avait eu une place, à ce qu'il contait, dans je ne sais quelle société allemande établie à Paris, et l'avait perdue après une altercation avec le président ou le secrétaire. Je pensais que c'était plutôt avec le caissier. Ses défauts ne l'empêchaient pas d'être étonnant par ses connaissances en toutes choses. Il avait une mémoire prodigieuse ; il citait de l'Homère et récitait du Virgile de façon à désespérer Gustave Mathieu, si celui-ci l'eut entendu ; il savait par cœur les drames de Goëthe et de Schiller. Il raisonnait mathématiques et mécanique, et

à propos de la campagne de la Prusse contre l'Autriche, je sentais, — sans toujours le comprendre, — qu'il devait être d'une bonne force aussi dans les choses militaires. Au reste, il ne se cachait point d'avoir passé des examens d'officier.

J'avais pris moi-même quelque intérêt à cet homme. Les anciens excès, — le dénûment, — la malpropreté, — il faut l'ajouter, — tout y contribuant, il fut atteint d'une affreuse maladie de peau. Je le conduisis au docteur Cazenave qui le fit entrer, un peu malgré lui, à l'hospice Saint-Louis. Je le revis une fois à sa sortie, — puis, il disparut.

C'était lui que je retrouvais à Dijon, sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

— Vous ne me reconnaissez pas? demanda-t-il.

— Je ne reconnais personne sous votre uniforme.

— Ah! vous avez bien tort de m'en vouloir, à moi! me criait-il comme je tournais les talons et m'éloignais, le laissant planté seul au milieu de la place.

Ma froideur l'avait absolument stupéfié. Il

ajouta un : « Adieu, puisque c'est comme ça ! » qui révélait tout son étonnement de ce que je ne me fusse pas jeté dans ses bras. Je m'étais déjà aperçu autrefois qu'il appartenait à une race foncièrement cynique, et à laquelle manquent également le sens moral et la fierté.

Je fus frappé, après mon arrivée à Paris, de la dispersion de tout ce monde qu'on était habitué à voir chaque jour, à heures fixes et par places, deux années auparavant. Je rencontrais de temps en temps, par hasard, une ancienne figure :

— Et un tel ?

— Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Et X*** ?

— Je l'ai vu une fois, — pendant le siége.

— Et Z*** ?

— Z*** ? Ma foi, je ne me souviens plus où il est passé.

Et ce dialogue se renouvelait invariablement. Il fallait chercher les vivants même comme on cherche les morts après la bataille. Et il m'en restait encore à découvrir au bout de quelques mois.

Je trouvai, un jour, sur la place Clichy, quelqu'un à qui je ne pensais pas : Ferdinand Fabre, le romancier qui semble faire les beaux soirs du *Temps* et qui, depuis *Les Courbezon*, travaille dans le clergé avec une écœurante obstination. Ce courtaud rond et épais, à tête de lune et aux manières patelines, sent, du reste, l'enfant de chœur vieilli qui bat monnaie avec les secrets de la sacristie. Sainte-Beuve, étonné de cette littérature de paroisse nouvelle pour lui, a consacré une de ses heures de bienveillance à un genre aussi faux qu'ennuyeux. Cela a suffi à Ferdinand Fabre pour se croire le plus original romancier de son temps.

Afin d'accentuer cette originalité, il avait refait en patois des Cévennes *Hermann et Dorothée* sous le titre de *Le Chevrier* pour le feuilleton de l'ancien *Figaro*, pendant un interrègne de Bourdin. Les abonnés grognaient, les lecteurs bâillaient, Villemessant éclatait. L'auteur de ce *Chevrier* comprit lui-même qu'il avait poussé son talent un peu loin, et le patois fut traduit en français pour la publication en volume de cette idylle.

Si je ne suis pas très-doux pour le roman-

cier Ferdinand Fabre, il se rattrapera sur ses confrères de ma sévérité, — ou il s'est même rattrapé d'avance.

Un de ses amis faisait, un soir, à la salle du boulevard des Capucines, une conférence sur M. Octave Feuillet, — qui était assez mal mené. Fabre se trouvait au premier rang des auditeurs, et, alors, il soufflait des : « C'est ça ! C'est ça ! » accompagnés de mouvements de tête et de gestes de son petit bras, raide et court, qui signifiaient énergiquement :

— Tapez dessus !

Je jure sur l'honneur du *Jeune homme pauvre* et, au besoin, sur l'agonie de mademoiselle Croizette dans le *Sphinx*, que je ne suis point un fanatique de M. Feuillet. Mais j'ai aussi une voix critique, — celle de mon propre esprit, — qui me souffle : « C'est ça ! C'est ça ! » quand je parle de Ferdinand Fabre, — il m'est permis de m'agiter à son exemple, et, comme j'ai une plume au bout des doigts, ma foi, elle tape un peu !

— Dites-moi, me demanda Fabre, — le jour où je le rencontrai au pied de la statue

du maréchal Moncey, — avez-vous l'occasion de parler à Gambetta ou à Ranc?

— Pourquoi cette question?

— Parce que je désirerais savoir la raison qui m'a fait destituer de mon emploi au bureau de la presse après le 4 Septembre?

— Et vous ne la savez pas?

— C'est une chose inouïe. Je n'ai jamais, moi, professé d'opinion politique, et sans explication on me met sur le pavé.

Bon Fabre! On ne s'en serait pas douté. C'était un indépendant méconnu quand il obtenait sa place d'inspecteur, quand, ne s'accommodant pas du séjour de Calais où il avait été envoyé pour la remplir, on s'empressait de le rappeler à Paris, où elle devenait une sinécure. Il n'avait rien demandé, lui, et il disait leurs vérités, — respectueusement, mais consciencieusement, — à M. de Persigny et à M. Haussmann, ses protecteurs. — Le quatre Septembre a économisé sans honte des appointements si bien gagnés. Cet affreux quatre Septembre n'en a pas fait d'autres!

Si l'on s'apercevait encore qu'il avait passé, à un certain nombre de destitués, — qui ne pouvaient tous avoir, comme Ferdinand Fa-

bre, un gros prix de l'Académie pour fiche de consolation, — on ne sentait guère dans la presse qu'un souffle s'était élevé qui promettait de purifier l'air du journalisme et de balayer son terrain.

XXI

SOMMAIRE : Si on l'avait dit? — Une sentinelle de Versailles. — Jules Richard et le bonapartisme au *Figaro*. — Une exécution de M. Dumont. — Un passage au *Gaulois*. — M. Edmond Tarbé. — Les opinions de M. Janvier de la Motte. — Le chambellan Blavet. — Du *Figaro* au *Rural*. — *Paris-Journal* et M. Henri de Pène. — Une étrange ligue française. — M. J.-J. Weiss. — Une candidature et une conférence manquées. — M. Weiss apprécié par les radicaux. — L'opinion de Ranc.

Si, au milieu des hontes qui submergeaient la France et où l'empire seul, heureusement, est resté englouti, on avait dit, non pas même à un homme sensé, mais à un étourdi de la veille :

— Cette presse, ce roman, ce théâtre, toutes ces choses d'esprits sceptiques et corrompus qui ont mené une décadance carnavalesque croulant dans le funèbre, — les flatteries de

valets, les polissonneries de feuilletonistes d'alcôves, les cascades audacieuses de cabotins, — tout ce que l'étranger invité a pu contempler et examiner de près en 1867 en pensant : « C'est la gangrène ! » — tout cela n'est qu'assoupi, et se réveillera, et éclatera comme aux plus beaux jours du règne disparu.

Cet homme, — l'un ou l'autre, — n'aurait répondu qu'en haussant les épaules, le premier avec indignation, le second avec incrédulité.

Et pourtant, il y eut mieux.

La petite presse du plébiscite et de tous les scandales avait profité de la Commune pour aller s'établir à Versailles comme une sentinelle. Le bonapartisme corse avait été obligé de se rasseoir à Bordeaux, aplati sous le mépris de l'Assemblée et la proclamation de déchéance de l'empire. Mais les tirailleurs intéressés du parti tenaient bon et se faufilaient un peu partout.

M. Jules Richard qui, autrefois, eût dévoré un ministre de la guerre pour un bouton de guêtre, faisait progressivement du bonapartisme au *Figaro*. Rendons à Dumont ce qui

appartient à Dumont, — il ne s'en plaindra pas : ce fut lui qui s'aperçut de ce petit jeu.

M. Dumont, cherchant, un matin, M. de Villemessant, le rencontra à point sur le trottoir de l'hôtel des Réservoirs.

— Ah ! s'était écrié de Villemessant avec un de ces enthousiasmes dont j'ai parlé, — Richard nous a fait un article... Je ne vous dis que ça !

— Vous plaisantez ? répliqua Dumont en mettant la main à sa poche.

— Non pas ; il me l'a lu.

— Et vous n'avez pas senti que c'était du plus pur bonapartisme...

— Ah ! je vous reconnais bien là : vous voyez du bonapartisme partout. L'article est superbe.

— Alors, vous n'avez pas remarqué cette phrase, — reprit Dumont, qui avait les épreuves en mains.

Et, soulignant la phrase du doigt, il en faisait peser les mots à M. de Villemessant.

— Ma foi, non ! avoua ce dernier. Il faut la supprimer tout de suite. Où est Richard ? Mais il n'y a pas de temps à perdre. Allons vite à l'imprimerie.

Je crois même que Dumont, — à qui j'ai entendu conter la chose, — avait déjà fait cette suppression. Mais c'était supprimer Richard tout entier. Il se cabra. M. de Villemessant était perplexe, car le Jules du César de Chislehurst plaisait à certains abonnés de son journal. Mais il eut la main forcée des deux côtés : par son rédacteur qui réclamait une liberté absolue, et par son administrateur, qui le menaçait d'une rupture que Villemessant n'était pas encore prêt à accepter.

Richard passa au *Gaulois*, et M. Edmond Tarbé, rédacteur en chef de cette feuille, passa à M. Jules Richard. Ce fut une grosse affaire, dont nous n'avons point à vider le pot de vin.

J'avais vu M. Edmond Tarbé, en 1867, au *Figaro-Événement* Il s'y occupait de la chronique musicale et on chuchotait qu'un certain nombre d'actions récemment prises dans le journal n'étaient pas étrangères à sa collaboration. M. Tarbé était musicien par sa mère, madame Tarbé des Sablons. De plus, il était maire d'Eaubonne, dans la vallée de Montmorency, et ne perdait aucune occasion de le faire savoir. Quand on discutait autour de la table de

rédaction quelque question administrative, il fallait entendre de quel ton il disait :

— Moi, Monsieur, dans ma commune...

On n'en sentait pas moins le vide de cette tête sans caractère dont il serait difficile de fixer les traits. Prenez-la dans n'importe quel milieu prétentieux où un semblant de tête pivote sur un faux-col, et M. Edmond Tarbé, un châtain coiffé, lissé, pommadé à la dernière mode ridicule, n'y perdra rien.

Le public des premières représentations connaît surtout M. Edmond Tarbé, qui y parade régulièrement dans sa loge de rédacteur en chef quand il lui est permis de renoncer au repos et d'habiter Paris. Si on le juge à la hauteur de la lorgnette braquée sur les corps de ballets, c'est un bonapartiste d'agrément qui partage, on le comprend, les opinions de l'ex-préfet Janvier de la Motte. Voit-il au-dessus et au delà ? Chislehurst même ne saurait répondre, puisque M. Tarbé envoie son chambellan Blavet pour l'y représenter dans les solennelles occasions.

Mais en 1871, Blavet n'était point encore le factotum du *Gaulois* bonapartiste. Il écrivait sous le patronage de M. de Villemessant une

petite brochure hebdomadaire qui s'appelait *Le Rural*. Il y mettait aussi peu de talent qu'il en faut pour réussir, et, malgré cela, *Le Rural* vécut à peine ce que vivent les roses, avec lesquelles, — exhâlant tous les vieux parfums de réaction, — il n'eut de commun, du reste, que sa courte durée. En revanche, le rédacteur de cette brochure de saison avait alors sur le bonapartisme,, je ne dirai pas des opinions, — Blavet et ce sentiment raisonné qu'on appelle une opinion protesteraient ensemble, — mais des phrases qui ne semblaient pas le désigner pour porter plus tard les hommages de la France... du *Gaulois* à la souveraine de Chislehurst et à l'écolier de Woolwick.

La première fois que je vis cette tête d'oiseau qui pique dans le vent, se donnant ainsi un air d'importance, c'était en 1868, à Nice, où il me fut présenté par son ami Massenot de Marancourt. M. de Villemessant, qui ne le connaissait pas, l'enrôla comme échotier sur les promesses de soumission que lui donnait son sourire attentif.

— Il est gentil ce petit-là ! disait le patron du *Figaro*.

L'échotier ne résista pas longtemps, et,

jusqu'à l'entreprise si vite avortée du *Rural*, Blavet, ballotté au *Figaro* de casier en casier, était resté rédacteur bon à tout faire, quand la médiocrité ne déparait point le sujet.

Dans la petite presse qui avait survécu aux événements, je ne saurais oublier *Paris-Journal*, dont le rédacteur en chef est toujours M. Henri de Pène.

M. de Pène, un ancien beau brun élégant au monocle joliment porté, s'est décoré de bravoure il y a quelque dix-huit ans, dans ce duel contre un officier où ses témoins et lui poussèrent la gentilhommerie jusqu'à en accepter un autre, terrain tenant, contre un témoin de son adversaire. M. de Pène a été blessé le premier jour de la Commune en arrivant place Vendôme; de très-sincères républicains l'auraient pu être comme lui et, peu de temps après, Chaudey était fusillé. Le premier attentat, car c'en était un, — et, le coup de feu de l'insurrection ont mêlé de la sympathie à la réputation de M. de Pène en des partis différents.

Par son passé, sa vie, ses goûts, le rédacteur en chef du *Paris-Journal*, surtout après la Commune, devait être réactionnaire. Qu'il fut

en même temps patriote, il le fallait croire quand M. de Pène se mit à la tête, dans son journal, de cette ligue française et anti-prussienne qui faisait un cordon de sûreté devant les Allemands prêts à rentrer, la guerre finie, dans toutes nos maisons de commerce et nos industries parisiennes.

L'abonné applaudissait, le lecteur s'enthousiasmait ; M. Henri de Pène se faisait néanmoins illusion à lui-même quand il regardait autour de lui. M. de Pène et Paul Mahalin exceptés, la ligue française était représentée comme administration et comme rédaction du journal par des étrangers : M. Wührer, allemand, — le petit Mendel, bavarois, — je nomme ceux-là d'abord dans cette ligue anti-prussienne, sans attaquer leurs sentiments envers la France, — Lubomirski, russe, Jehan Walter, suisse... Il est vrai qu'un peu plus tard on lisait au-dessous d'un premier-Paris, la signature de M. J. J. Weiss, doublement Français par la naissance et par le regret, puisqu'il est Alsacien.

Je connais M. Weiss, tête carrée et chauve sur des épaules trapues, — de vue seulement. Je l'ai rencontré pour la dernière fois, il y a

quatre ans passés, dans les bureaux de l'*Égalité*, journal républicain sabré depuis par le général Espivent, à Marseille. L'ex-membre du gouvernement Ollivier avait cru pouvoir y poser sa candidature à l'Assemblée. C'était une singulière illusion qui ne dénotait pas un grand sens politique, et dont il revint, du reste, à peine arrivé. Son ami, M. Francisque Sarcey, aurait pu l'en garer, lui qui était allé, vers le même temps, faire une conférence à Marseille sur le siége de Paris et s'était trompé de ville pour parler froidement à ses auditeurs comme M. Weiss pour se présenter à des électeurs.

J'ai beaucoup lu M. Weiss, même dans le *Paris-Journal*, — je le lirai encore partout. Non point parce qu'il m'apprend du nouveau et qu'il me charme, mais précisément parce que je n'ai su découvrir en lui jusqu'à ce jour les qualités profondes ou séduisantes dont il est arrivé aux plus radicaux même de faire l'éloge devant moi. J'ai entendu Ranc les apprécier comme personne. Je ne me crois pas infaillible cemme M. Veuillot, et je cherche avec conscience la force de ce talent.

Quel qu'il soit au juste, il est à coup sûr

avec celui d'un ou deux autres ournalistes, qui ne signent pas toujours, l'honneur de cette petite presse composée après la guerre des personnalités les plus équivoques, des nullités les plus éclatantes, des plus misérables vénalités et qui finirait par rester dans l'ornière si une plume de renfort n'avait, par instants, la faiblesse de l'en tirer.

XXII

Sommaire : Femmes et feuilletons. — Une gloire qui manque à l'Empire. — M. Xavier de Montépin. — Souvenirs de Ponson du Terrail. — Un châtiment. — Une génération qui pousse. — Où est le coup de vent? — Le théâtre en 1871. — M. Victorien Sardou. — Du théâtre Déjazet à Marly. — *Rabagas*. — Une indiscrétion de Monselet. — Le canevas de Sardou. — Monselet révolutionnaire au palais de Monaco. — Prince et homme de lettres. — *La Haine* et le dédain. — Le tapage des opérettes. — La pièce et l'auteur qu'on attend toujours.

Il est vrai que le feuilleton serait encore un attrait pour le monde des femmes, — je ne parle pas seulement des filles, — que ce monde, en certaines classes, est incorrigible de bêtise, de légèreté et, qu'étant un nombre, il est malheureusement une puissance.

Eh! bien, il doit être content ce monde de niaises, de folles, d'oisives et d'ennuyées, car

il était réservé à un temps, où l'on avait le droit d'attendre une régénération littéraire comme une régénération morale, de leur donner M. Xavier de Montépin.

Montépin existait déjà, mais discrètement. Ses volumes au rabais étaient encore la poussière du vieux fond de la librairie Cadot, renouvelé par son gendre Degorce. Foudras et lui faisaient sous l'Odéon et sur les quais la paire de romanciers revendus au plus vite quand on avait eu l'imprudence de les acheter. Encore Foudras avait-il de curieux récits de chasses, — lui que les chasses princièrement ordonnées et conduites ont ruiné une ou deux fois.

La gloire de Montépin a manqué à l'Empire dont l'ombre doit en être inconsolable, quoique l'Empire ait eu Ponson du Terrail.

Sérieusement, ce pauvre Ponson, dont l'ancien *Figaro* a tant ri, avait comparativement une autre valeur. Ses héros étaient impossibles, ses intrigues abracadabrantes, son style grotesque jusqu'à l'énormité, — mais dans cette tête de furet il y avait une indéniable puissance d'arrangement et une étonnante

fécondité. Avec cela, simple et bon enfant, Ponson était le premier à faire bon marché de lui-même.

— Que voulez-vous, disait-il, un jour, devant moi à Bourdin, qui le plaisantait sur une de ses conceptions, c'est mon niveau. Il est inutile que j'essaie de le dépasser.

— Est-il vrai, lui demandait Roger de Beauvoir, au café des Variétés, que vous ayez commis le joli anachronisme qu'on me citait tout à l'heure?

— C'est peut-être vrai, répondit Ponson du Terrail : je ne me relis jamais.

— Encore plus fort que moi, cher ami, répliqua Roger : je ne vous lis pas.

M. de Montépin, qui me parait empesé de vanité, serait, je crois, moins accommodant. Il sue la prétention jusque dans l'absurdité. Ses personnages, en somme, marchent dans les bottes de Rocambole et des gentilshommes de Ponson du Terrail, — voilà pour l'invention. Il n'a ni l'élasticité, ni les ressources d'esprit, ni l'imprévu de Ponson, — les seuls mérites en ce genre d'ouvrage, — voilà pour le talent. Il mêle à ces insanités la note réaliste, matérielle, qui ne crie plus seulement

dans un pareil milieu, mais qui hurle abominablement, voilà pour la morale. Et tout cela est écrit dans une langue digne du monde aristocratique de ce feuilletoniste, — un monde de bien bel air, dont M. de Montépin semble tenir les traditions et les histoires secrètes de quelque vieille portière de l'ancienne barrière Montparnasse.

Sans doute, quand on espérait dans le relèvement général des esprits, on devait craindre aussi quelque déception. Mais rêver une aube purifiante, une belle aurore intellectuelle, et voir se lever le soleil de Montépin, c'est trop! Comment ce romancier des collégiens dépravés, des commis voyageurs et des filles de table d'hôte est-il sorti de l'ombre malsaine où il aurait dû rester? Je ne me l'expliquerais pas, malgré les réclames de la petite presse triomphante, si, à mes yeux, il ne portait en lui la fatalité du châtiment. Ah! nous laissons oublier ou insulter nos grands poètes, nos meilleures gloires? Il a fallu longuement quêter une statue pour Lamartine mort, il faudrait presque, par instants, quêter un peu de vénération pour Hugo vivant. Eh! bien, depuis quatre ans, Montépin règne et son

nom éclabousse les murs de Paris. Sommes-nous assez récompensés?

Pendant ce temps, des jeunes gens qui croient toujours à la littérature peuvent avoir la naïveté de passer par-là.

— Qu'est-ce que vous venez nous offrir?

— Un roman.

— Un roman? Très-bien. Mais avez-vous là-dedans quelque forçat trompant le monde et la police?

— Non, je l'avoue.

— Avez-vous, au moins, quelque gentilhomme assassin ou bigame?

— Pas davantage.

— Vous avez trouvé alors?...

— Une situation de roman littérairement composé et fouillé...

— N'en parlons plus. Vous faites de l'art, jeune homme; c'est sans doute très-beau à votre point de vue. Mais en feuilletons, il n'y a ni art, ni littérature, — il y a du métier.

— Mais s'il y avait du talent?

— Oh! le talent, ça ne compte plus. Le talent court la rue, — il n'entre pas ici. D'abord, monsieur, comment vous nommez-vous? que votre feuilleton paraisse demain avec votre

signature et la vente du journal baisse de cinq cents numéros au moins. Comprenez-vous?

Et j'ai vu un peu partout de pauvres jeunes gens s'en aller atterrés, éculés sur leurs espérances. Ils avaient peut-être du talent, en effet, — mais tous ne sont point trempés comme des Achilles littéraires. Le mot de métier leur reste dans l'oreille, — la chose leur fait entendre le frémissement des billets de banque et le tintement des louis. Et voilà une génération de petits Montépin qui pousse et va peut-être fleurir. Quel coup de vent la relèvera ou l'enlèvera?

Quant à la renaissance théâtrale, nous avons vu comment M. Victorien Sardou l'entendait.

On a parfois prétendu que M. Sardou ressemblait au premier consul, au « Corse à cheveux plats » du poète Auguste Barbier. C'est une flatterie. S'il y a du Bonaparte, ce n'est pas dans cette tête de petit renard aux aguets qui ne sera jamais une tête de médaille. Bonaparte-Sardou ne m'apparaît pas non plus comme génie dramatique, et, pour le trouver,

il faudrait peut-être le voir à une de ces répétitions sans nombre et sans fin où il remue toute une troupe de la voix et du geste, et où il prépare avec l'autorité impitoyable d'un général en chef le champ de bataille de ses premières représentations. Cela ne suffit pas.

M. Sardou est une des médiocrités laborieuses et opiniâtres qui, après avoir végété pendant dix ans au-dessous de ce qu'elles valent, ont le bonheur de s'élever tout à coup bien au-dessus de ce qu'elles méritent. Mais je n'ai point à faire sa biographie. Pendant qu'on l'accusait d'imitation ou même de plagiat à chaque nouvelle pièce, le succès n'en faisait pas moins de M. Sardou, parti, un jour, la poche légère, du théâtre Déjazet, le millionnaire de Marly. Plagiat ou imitation, il avait une habileté d'escamoteur et les muscades passaient aux applaudissements du public.

Ce n'était pas, à coup sûr, un créateur, et le jour où il voulut faire de la comédie originale, non pour l'originalité, mais pour le profit qu'il pouvait tirer du sujet à une heure où la République et les républicains paraissaient condamnés, il nous donna *Rabagas*. Mauvaise

pièce et exploitation détestable d'une situation où toutes les blessures étaient encore au vif. M. Sardou, citoyen d'ordre, sema la tempête pour récolter une productive curiosité.

Monselet a écrit dans sa chronique théâtrale du *Monde illustré*, que l'auteur de *Rabagas* n'avait même pas le mérite de l'invention et que ses personnages avaient naguère existé à Monaco. Si Monselet connaît les personnages, je sais l'affaire à fond : il a plu au gouvernement de cette principauté de se rendre plus ridicule en lui donnant une couleur politique, comme si la politique avait place entre la roulette et le trente et quarante, dans un pays où le prince tient le gros de ses revenus d'un directeur de tripot et où un croupier est plus grassement appointé qu'un aide-de-camp.

Mais il est vrai que M. Sardou arriva à Nice à la fin de l'hiver 1869, au moment où le coup d'état du gouvernement monégasque y causait quelque émotion tempérée de gaîté, et qu'il lui fut conté par son ami Dupeuty. Le bon Dupeuty ne manque pas de mise en scène dans la conversation. Sardou s'est souvenu deux ans après. Il avait un canevas d'actua-

il faudrait peut-être le voir à [illegible]oder la pauvre titions sans nombre et [illegible]vez et des discours toute une troupe de la [illegible] entendus. il prépare avec l'a[illegible] un Rabagas à Monaco! néral en chef l[illegible] y a paru le révolutionnaire mières repr[illegible]ux. Je conterai le fait pour lui

M. S[illegible] à ne pas traiter légèrement l'his- rieu[illegible] contemporaine d'un rocher si important p[illegible] après le Rabagas de Sardou.

Madame Ratazzi avait demandé à son Altesse Sérénissime Charles III une audience pour Monselet, un matin, avant déjeuner. Monselet, qui habitait Nice, était arrivé au palais du vieux Monaco à heure fixe, en simple tenue de voyageur et même « avec des bottines poudreuses » — ajoutait avec indignation le gros vieux gouverneur de la principauté, feu le baron Imberti. Cependant, Charles III étant aveugle, la toilette et les bottines passaient. Après tout, le prince sérénissime recevait le journaliste sans cérémonie dans sa chambre à coucher. La conversation s'était engagée, froidement, du reste : on avait déjà ouvert les yeux de Charles III, qui tient à l'étiquette comme s'il descendait de Louis XIV, sur le sans-gêne de son visiteur. Monselet,

aissé debout, prit une chaise et s'assit pour
user, c'était déjà beaucoup. Mais à cette
esse, qui traitait son monde de si haut, il
t sèchement : monsieur. C'était trop. L'au-
es *Lettres gourmandes* ne déjeuna pas au
ais des Grimaldi.

— J'ai au moins défendu la dignité de l'homme de lettres, me disait-il le soir en dînant.

Il la pousse jusque-là ce doux Monselet, — en dehors de toute politique, lui qui ne s'en occupe pas et qui demandait railleusement autrefois à l'ami que la politique entraînait :

— Eh bien, travailles-tu toujours à l'équilibre européen?

Mais nous voilà assez loin de *Rabagas* : il n'a pas longtemps porté bonheur, malgré les recettes, à M. Victorien Sardou et au Vaudeville. Le Vaudeville va on ne sait où ; Sardou se mettant sérieusement à l'œuvre, après des légéretés d'un autre genre, a écrit *La Haine* : il n'a inspiré au public que le dédain.

Dès 1871, les opérettes recommençaient leur tapage à grand orchestre. Je ne les méprise pas toutes, et le livret de *La Grande Du-*

chesse est assurément la satire la plus gaie, la plus spirituelle et la plus vive qui ait été faite sous l'empire. Mais, après la guerre, cette gaîté était cruelle, l'ancien rire tournait à la grimace : les généraux Boum nous avaient coûté trop cher.

Les grands et beaux sentiments, s'il nous en restait, avaient dû être remués sous l'ouragan noir qui roula sur nous. Ce qu'on pouvait attendre, c'était une de ces œuvres dramatiques jeunes et vigoureuses où, en quelque sorte, l'âme de tous eut passé. On avait soif de nouveau. La Comédie française se préparait à *Jean de Thommeray*. Une assez belle scène, un effort : ce n'était pas assez ; il fallait un autre souffle que celui-là pour emplir les poitrines. Et après *Jean de Thommeray?* Et ailleurs ? Rien.

La Comédie française avait bien dans ses cartons, depuis près de deux ans, quatre actes en vers sur l'époque de Charlemagne. Mais remonter à Charlemagne ! — Pourquoi pas ? — Mais des vers ? — Pourquoi pas encore ? Est-ce que la patrie de Corneille, est-ce que le cœur de la France n'entendraient plus cette langue-là ?

On sait ce qui est arrivé. Trois ans après, les quatre actes en vers étaient un immense succès pour le théâtre, un triomphe inespéré pour l'auteur. Il n'y a pourtant point dans la *Fille de Roland* le coup d'aile du génie qui enlève et qui transporte. Non. Il y a un semblant d'élan vers la grandeur. On s'en est contenté, et le besoin d'élever notre âme a fait le reste. C'est honorable, c'est bien, mais ce n'est pas cela encore! Et nous attendons toujours.

XXIII

Sommaire : La situation des partis dans la presse en 1871. — Bonapartistes, légitimistes, orléanistes. — La *Revue les Deux-Mondes*. — Une visite de feu M. de Mars. — M. Buloz chez Lamartine, ministre de l'intérieur. — Poëte et Savoyard. — Ni chaînes d'or, ni chaînes de fleurs. — Un lit de Procuste. — Eugène Forcade. — Comment la folie vient aux heureux. — La critique théâtrale à quatre. — L'audace d'Urbain Fage. — M. le comte de Paris à la Revue. — La presse républicaine. — Fondation de *la République française*. — La main de ontaigne.

Je reviens à la presse, et j'arrive à la grande presse à la fin de 1871. Les anciens journaux de l'empire, officiels ou officieux, se débattaient obscurément, heureux de n'avoir pas tout à fait sombré avec lui, mais disputant leur existence à la retraite des abonnés. Le *Constitutionnel* qui avait reçu autrefois les confidences de Napoléon III, rédigées par cet

aimable sceptique qu'on nommait Paulin Limayrac, n'était même plus le fantôme de lui-même. *La Patrie*, qui a toujours été présomptueuse en s'appelant ainsi, attendait un solide inspirateur.

La monarchie légitimiste, manquée à Bordeaux, à la première heure de l'Assemblée, comme elle fut ratée plus tard, continuait à s'ensevelir sous les abat-jour verts de l'*Union*, et la *Gazette de France* n'y pouvait rien.

Les orléanistes et les républicains tenaient la grande presse, — ceux-ci avec leur franchise, ceux-là avec leur discrétion. Les premiers avaient des revues, et d'abord la seule répandue partout, la classique *Revue des deux-mondes*. J'ai parlé tout le long du premier chapitre de ce livre du *Figaro* léger de M. de Villemessant. Pourquoi, au dernier, ne dirais-je pas un mot du grave recueil de M. Buloz?

Au fait, j'aurais pu commencer par là. J'étais à peine arrivé à Paris que j'envoyais bravement une pièce de vers à la *Revue des Deux-Mondes*. Je n'y pensais guère quinze jours après, quand, un matin, je trouvai au bureau de mon hôtel du quartier latin un

grand monsieur un peu voûté des épaules, la figure pleine, mais blafarde et molle, l'œil calme et contemplatif, qui, d'une voix douce, me demandait.

C'était M. de Mars, qui reste célèbre, après sa mort, parmi tous ceux qui ont connu ou fréquenté la revue de la rue Saint-Benoît. Je ne l'avais jamais vu, mais je devinai à qui j'avais affaire à la couverture du manuscrit qu'il tenait roulé à la main. Tant d'honneur m'étonnait et me troublait. Je me présentai timidement. Mais l'excellent de Mars me parut encore plus timide que moi. Il s'excusait de me déranger en montant l'escalier qui conduisait à ma chambre d'étudiant. Là, il refusa de prendre place sur mon modeste canapé d'hôtel garni et s'assit au bord d'une chaise plutôt que sur la chaise même. J'étais confus, attendri : je n'avais pas vingt ans.

— Monsieur, me dit-il enfin, je vous rapporte la poésie que vous avez envoyée à la Revue. Vos vers sont excellents, et il y a eu hésitation avant de vous les rendre, mais certaines considérations sur le sujet ne nous permettent pas de les publier. En avez-vous d'autres à présenter à la Revue ? C'est ce que

je venais vous demander. Des vers dans la même forme et le même ton, — car ce n'est ni le ton, ni la forme qui nous ont décidé, à notre regret, à ne pas insérer ceux-ci.

J'avais repris le manuscrit, je regardais le sujet de la poésie pour m'assurer que je ne m'étais pas trompé de pièce, — je ne comprenais pas. Ces vers avaient pour simple titre : *A Lamartine*. J'en avais d'autres qui à mes yeux ne valaient point ceux-là, surtout comme sujet; je me récusai, et M. de Mars me quitta en m'engageant à lui porter quelque chose dès que je le jugerais à propos. Mais je n'étais pas si pressé.

Comment aurais-je imaginé que le nom de Lamartine offusquait la *Revue des Deux-Mondes?* J'étais trop ignorant de toutes les histoires de coulisses qui existent dans les revues et dans les journaux, comme au théâtre. Un peu plus tard, je me suis instruit.

En 1848, M. Buloz était allé trouver, un jour, le poète-ministre Lamartine et lui demander des vers. L'occasion était bonne : l'illustration de l'homme politique doublait celle de l'auteur de *Jocelyn*.

— Des vers ? s'était écrié Lamartine. Est-ce que j'ai le temps de faire des vers aujourd'hui ?

— Vous devez en avoir, répondait M. Buloz ; — vous ne pouvez les refuser à la Revue.

— Je me rappelle, en effet, reprit Lamartine, que je suis votre débiteur. Combien vous dois-je ? Je vais vous rembourser, mais des vers, ne m'en demandez pas.

Et il avait tiré son portefeuille du bureau devant lequel il était assis.

— Ce n'est pas de l'argent que je viens réclamer, répliqua M. Buloz. Vous comprenez bien, monsieur de Lamartine, — ajouta-t-il en mettant lourdement les pieds dans le plat selon sa coutume, — que des vers de vous ou de l'argent, ce n'est pas la même chose à l'heure qu'il est.

Le poète comprenait, en effet, que le malin Savoyard voulait exploiter une situation.

— Vous nous aviez promis de la poésie contre l'avance qui vous a été faite, — continua M. Buloz, — vous n'avez encore donné qu'une pièce que la Revue a publiée ; — je comptais sur le reste.

— Ah ! la Revue a publié une pièce de moi ?

— Oui, — il n'y a pas longtemps.

— Alors, c'est bien, monsieur Buloz, — dit Lamartine en remettant les billets de banque dans le portefeuille et en rejetant le portefeuille dans le tiroir, — allez ! vous êtes payé.

M. Buloz avait de la mémoire et de la rancune. C'était, d'autre part, un bonhomme qui ne badinait point avec son intérêt, qui n'attachait pas plus les rédacteurs de la Revue avec des chaînes d'or qu'avec des chaînes de fleurs. Le pauvre de Mars, qui était le souffre-douleurs et, pour ainsi dire, la chose de ce bourru est resté jusque vers la dernière année de sa vie aux appointements de cinq mille francs. Et pour abattre quelle besogne ! Il ne faisait pas seulement que lire les manuscrits et cuisiner la Revue : c'est lui qui était chargé de mettre en forme les idées et le style des débutants. Je dis mettre en forme, et c'est le mot, — en forme et en uniforme, car on permettait difficilement chez M. Buloz de ne pas écrire comme feu Gustave Planche, et selon les règles de Gustave Planche, ce qui est bien près d'écrire comme tous les pédants et les lourdauds. M. de Mars couchait le nouveau

venu dans ce lit de Procuste : l'originalité disparaissait, la couleur était éteinte, la vigueur était châtrée; on ne restait pas celui-ci ou celui-là avec la marque de son esprit, la griffe de son expression, — on devenait un homme de la Revue. La mémoire et les principes de Planche étaient sauvés.

A une réunion d'actionnaires de fin d'année, un membre du conseil d'administration proposa de biffer une avance de cinq cents francs faite au rédacteur le plus assidu et le plus lu peut-être à l'époque dont je parle. C'était une gratification que tout le monde approuva d'une seule voix parmi les actionnaires. Mais M. Buloz s'était dressé terrible avec sa carrure et sa tête de Cyclope :

— Biffer ! Et pourquoi cela ?

— Songez, — répondit l'auteur de la proposition, que M. *** a rendu et rend encore beaucoup de services à la Revue.

— Ta ta ta, reprit — M. Buloz, — ne biffez rien; je m'y oppose formellement : c'est par là que je le tiens !

En ce temps, c'était Eugène Forcade qui rédigeait avec talent la chronique politique... Mais on a déjà oublié Forcade qui était pour-

tant si connu partout, à la Bourse et sur le turf comme dans le monde politique et littéraire. Il traitait avec autorité les questions financières dans un journal spécial, il faisait la pluie et le beau temps ou à peu près, — il gagnait des sommes considérables, il avait des écuries de courses à Bellevue et à Mendon. C'était le bonheur dans sa plénitude, matériellement (il en avait même trop engraissé,) et, — on l'aurait cru, — moralement. Un jour, une triste nouvelle se répand; on en doute; on accourt pour le voir : Forcade était un homme fini, l'heureux Forcade était fou.

M. Émile Montégut, si connu des lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* par ses études littéraires, s'était chargé, à un moment, de la chronique théâtrale. Puis, un refroidissement étant survenu, je crois, entre le directeur et lui, il s'était débarrassé de ce fardeau. Savez-vous comment la critique théâtrale était alors exercée dans le grave recueil de la rue Saint-Benoît ? Les soirs de premières représentations importantes, — à la Comédie-Française, par exemple, — M. Buloz envoyait dans sa loge ses deux fils, M. de Mars et le sous-secrétaire

Urbain Fage pour mettre en commun leurs impressions, d'où l'article devait sortir. Il n'en sortait pas si facilement, et on attendait pendant un mois, dans les cas délicats, le jugement de la Revue, qui, tiraillé de ci, de là, n'était finalement ni chair ni poisson.

M. Buloz, qui avait le despotisme des parvenus, était habitué à voir tout son entourage plier devant lui. Quand son visage s'empourprait, tous les corps frissonnaient. Aussi quel étonnement et quel bruit, dont les échos de deux ou trois journaux ont alors retenti, quand on apprit qu'il s'était trouvé quelqu'un dans la maison de la rue St-Benoît pour répondre, la tête haute et sur le même ton qu'il parlait, au tyran de l'endroit. C'était le simple sous-secrétaire Urbain Fage, tempérament méridional chauffé au soleil de Carcassonne et dont on avait grossi la violence en cette occasion. D'aucuns lui avaient mis, dans cette scène, la main à la hauteur de la tête : c'était trop.

Je tiens de Fage même la vérité. Il s'était indigné de la façon brutale avec laquelle M. Buloz avait reçu M***, que Fage, il faut l'ajouter pour établir absolument son impar-

tialité, ne connaissait que de nom et de vue. Il ne put s'empêcher de protester. Un sous-secrétaire qui protestait! M. Buloz n'aurait jamais imaginé cette audace. Sa colère se tourna contre l'imprudent et éclata en termes qui commandaient le mutisme fait de remords ou la révolte complète déchaînée par la fierté.

— Alors, me contait Urbain Fage, dont les yeux flambaient encore en se rappelant la scène et qui secouait sa chevelure dans ses hauts de tête, comme il avait dû faire, — alors, je me suis levé, et j'ai dit à M. Buloz, l'œil dans l'œil :

— Monsieur, j'ai cinquante ans, et personne ne m'a manqué jusqu'aujourd'hui. Sachez bien que ce n'est pas vous qui commencerez !

Après cela, Fage ne pouvait plus espérer la succession de l'excellent de Mars qui, pendant que M. Buloz devenait apoplectique de colère, faillit, ce jour-là mourir de peur.

Les articles de M. Vitet sur le siége de Paris avaient donné, en 1871, à la *Revue des Deux-Mondes* un côté intéressant et vivant que, depuis longtemps, elle n'avait pas eu. Les princes rentraient en France, M. le comte de

Paris lui-même allait devenir un collaborateur avoué de la Revue. Celui-là, j'imagine, ne ferait jamais grommeler et rugir M. Buloz fils pour une avance ou une gratification, si M. Camille Buloz avait la nature de son père.

Le *Journal des Débats* passait encore pour orléaniste et l'était peut-être ; — M. Édouard Hervé était choisi par les princes pour la rédaction en chef du *Journal de Paris*. Je m'arrête là.

La presse républicaine n'était en minorité de journaux ni de talents. La gauche modérée et le centre gauche avaient pour organes le *Temps*, — qui, depuis sa fondation, a la réputation du journal grave et bien fait, — le *National*, aussi dévoué à M. Thiers que son cadet, — le *Bien public*, dont le règne, éteint aujourd'hui, était à son aurore. La gauche avancée comptait le *Siècle*, renouvelé en partie, qu'un souffle plus jeune et plus large traversait et où, sous certaines chroniques, enlevées de main de maître avec une légèreté voltairienne, on était heureux de pouvoir

toujours mettre, malgré l'absence de signature, le nom d'Edmond Texier; à côté du *Siècle*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir ;* puis, le *Rappel* qui battait énergiquement sous le drapeau de Victor Hugo, — la *Constitution* qui devint le *Corsaire* où on a lu les plus remarquables lettres d'Alceste attribuées avec raison, je crois, à M. Hippolyte Castille. C'est un pseudonyme à éclairer plus tard. On travaillait à la fondation de la *République française* sous la direction politique de M. Gambetta. La *République française* qui aura demain son hôtel rue de la Chaussée-d'Antin n'a point été établie, comme on pourrait croire, sur une caisse millionnaire, et c'est l'économie jointe au succès qui lui a permis de s'enrichir aussi rapidement.

Mais n'anticipons pas. Je ne donne que le sommaire d'une autre étude sur la presse et ses coulisses depuis 1872 au milieu des fluctuations de la politique et des variations des partis. Cette étude, il sera curieux de l'écrire à son heure avez la même indépendance, mais peut-être avec plus de gravité.

Montaigne, aussi prudent que sceptique, disait : « Si vous avez la main pleine de vé-

rités, fermez-la. » Ce n'est pas le seul conseil de vieux philosophe que j'aurai dédaigné. J'ai au moins entr'ouvert la main, et j'ai laissé grêler des vérités tant que le plafond de la vie privée n'en était pas atteint. Ces confidences sont un côté de l'histoire de notre temps, de la petite, si l'on veut, mais qui éclaire l'autre. Ceci produit cela.

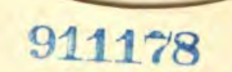
Paris, novembre 1875.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.


911178

